G. DAVOUST (H. CHAZÉ)

(1904-1984)

ET LA GAUCHE COMMUNISTE INTERNATIONALISTE

POST-FACE DE G. SABATIER
"CHAZÉ RESTE VIVANT"

Extraits d'une lettre (13 nov. 1979)

— Historie de l'Vi C. — J'ai récument relu me Notes et aulande dessins pour avoir tout ça le tête — Des Notes, J'en exporte d'autris a temps en temps. Mais qu'ni par encore attaqui la rédaction. Le Plan du livre. Obligatorisment divisir en prinches : Decantation re avant même le 6 fivrier 1934 et, apris, face à la titular en France. Avec des contradictions multiples.

2) La cohèrence à partir du printemps 1935 (Tract sur l'Union de Partir distribué à la precensir de human le Par-lachaire, tout de suite apris F.P. = Fruit National pour Contre la defense de l'URSS au Consité o la Guerre et l'Union Facrie) Tout que face dupe évinement.

3) Avril 36. L'article portifica l'Contre tout defense de l'URSS par une analyse de ce qu'était devienne la Russie. Le griebe de premi 36.

4) L'Espagne. renvoyer à la Chronique en resumant - ce sere la place four le letter au POUM.

51 de 1935 à 39. Progra dans la question russe. dans la critique de 5) de 1936 à 39 - Progra dans la questa russe. dans la critique de magnetim de Syndich. Note participation aux Coule Inthe de classe at see limite. Ca feur les fériodes (chronologie).

Mais aumi les grands gention frien sépariment from résumen l'évolution de nos fontions.

2 au gention de la formation de l'évolution inexorable vans la semiglation a finale de la Belgique, hour d'évolution et distragement des inflations au four les Belgique, hour d'évani from la Frênce.

Tre vois, c'est encore flou. Ce qui doit remortie, c'est que les évolutions et divergence.

Le grands mons pousquient au cul et que nous avons fait face, même seur le flan de la réflérion théorique.

Le que fe voux absolument dire : la faible se mumerique des groups. Cranpass est resté vague une along toutefois fit faut que put neutrant sous la jage) e le tots byma m'a remai en fin. He faut dégouffer la legue en comptant les Jeunesses socialists de la seine! He faut dégouffer la legue en comptant les Jeunesses socialists de la seine! He faut dégouffer de la seine de la coute question.

Etre en est eventuellement seen une aute question, me significial par grand cluse simplement que des "intellectuels "étaient mient informée - trample: en 1933, le groupe dit des Étaliants, Treint, et quelleme aute comme souvant Bu les retraits tous dans le P.S. quelques auries afres - g'ai déja été den avec les chercheurs d'auditoires (ex- groupe los avec les "number one" etc - dans la Préface de la Chromique - lette fois of aiterai des nome - en plus des cliffes dont j'ai faile flus avant - le prépondre, au méprie vouiment d'un Rabaut et d'un Craipean au sujet de l'U.C. (...) Le "manuscrit " contiendra des articles à l'Internationale, mais du fhoto-copies pourraint suffire. - This permi que n'ai d'ailleurs pas encre décidé de quels articles - Il y en aura de répartes dans les chapites on en Annexe de ceur-ci - Un chapite sur nos concependants, les "vous avez ravon, mais; sera fait de la matière de nos Bulleties Intérieurs -(...) Idem pour de larger extraits du texte d'août 34 pur l'entré de Trotskyrts deur la SFIO-pour le Bulletin éfécial "Deux Politiques - Après, on verra - f'aurai pant-el lonnement à pondre -

G. DAVOUST (H. CHAZE) ET LA "GAUCHE COMMUNISTE INTERNATIONALISTE" SOMMAIRE

- ENFANCE ET ADOLESCENCE
- L'ENGAGEMENT MILITANT
- DANS LA MARINE
- MEMBRE DU P. C. F.
- · DANS L'OPPOSITION DE GAUCHE
- A L'UNITE LENINISTE
- LE XV° RAYON DU P.C.F.
- L'UNION COMMUNISTE "BILAN"
 - SITUATION INTERNATIONALE MOUVEMENT OUVRIER
 - LA CRISE MONDIALE
 - CONTRE TOUTE DEFENSE DE L'URSS
 - FRONT POPULAIRE = FRONT NATIONAL
 - DEVANT L'ESPAGNE
 - MUNICH
- ·LA GUERRE
- REPRISE DES ACTIVITES MILITANTES
 - HENNAUT (BELGIQUE) LE "SPARTACUSBOND" (HOLLANDE)
 - "OCR" "R.K.D."
- DANS LA "FRACTION FRANÇAISE DE LA GAUCHE COMMUNISTE INTERNATIONALISTE (F. F. G. C. I.)
 - *SECRETAIRE DU "B. I." DE LA F. F. G. C. I.
 - PARTI ET SYNDICATS
 - LES LUTTES OUVRIERES DE 1947. SITUATION DE L'AVANT-GARDE POLITIQUE.
 - DIFFICULTES DES REVOLUTIONNAIRES
 - RUPTURE AVEC LA GAUCHE ITALIENNE
- MENTOR D'INFORMATIONS ET CORRESPONDANCE OUVRIERES

- LA GUERRE D'ALGERIE ET LA SIGNIFICATION DU GAULLISME
- MAI 1968
- LES "CAHIERS DU COMMUNISME DE CONSEILS"
- RAISONS D'ETRE "COMMUNISTE DE CONSEILS"
- INFATIGABLE EPISTOLIER AVEC "POUR UNE INTERVENTION COMMUNISTE"
- LE REFUS DE PARVENIR. CHAZE RESTE VIVANT (post-face) (G. Sabatier)

ENFANCE - ADOLESCENCE

Quand G. Davoust naquit à Chazé-le-Henri (Maine-et-Loire) le 23 février 1904, la Russie tsariste et l'Empire nippon avaient déjà commencé à s'affronter dans une véritable guerre expansionniste aux confins asiatiques du monde. C'était alors un temps de recul des grèves de masse en Russie. Mais pour son premier anniversaire, de la Lituanie au Causase, des misérables cités minières de l'Oural à St. Pétersbourg, la plus "européenne" des villes russes, le mouvement ouvrier repartait pour déferler en vagues toujours plus gigantesques.

Plus tard, lisant Rosa Luxemburg, Davoust apprendra que les voies ferrées servent de route privilégiée à la propagation de l'épidémie gréviste et, que les cheminots - comme les marins - excellent dans le rôle de propagateur.

Cheminot, son père l'était sur le réseau des chemins de fer de l'ancienne région Ouest. Eugène Davoust, anarchiste et franc-maçon, avait rencontré à Paris E. Pouget, un des apôtres - avec A. Briand et V. Griffuelhes - de la grève générale. Il fut un des premiers anarchistes français à se syndiquer.

En octobre-novembre 1910, E. Davoust avait participé à la grande grève des cheminots pour l'application du repos

hebdomadaire et une meilleure pension-retraite. A la fin du mouvement, brisé par la troupe qui occupait les dépôts, le père était révoqué. Pour la famille ce fut très dur et , la mère veilla bien des soirées à confectionner et à coudre des corsets, dans le modeste appartement de Colombes, aujourd'hui "Hauts-de-Seine". Sur plusieurs mois la gêne s'était installée au foyer des Davoust.

Un dimanche de juillet 1913, toute la famille se rendit au meeting de la "Butte Rouge" contre la guerre. Placé près de l'estrade de fortune, le jeune Davoust vit Jaurès qui parlait de défense de la paix dans le monde. Puis, ce fut l'habituelle dispersion et, la foule bon enfant reflua sur Paris tout proche, par les bouches de métro. Soudain, sans aucune raison, la garde à cheval chargea, la panique fut totale. L'enfant, que sa mère tenait fortement par la main, vit des chevaux la bouche en sang tellement leurs cavaliers tiraient sur les mors. Sa haine de la flicaille, qui piétina la foule, date de ce jour-là.

Pour ses dix ans, le garçonnet passa les vacances d'été à Pré-en-Pail (Mayenne), berceau des deux familles. Sur la bordure orientale d'un triangle dont Bagnoles de l'Orne, Alençon et Mayenne forment les trois pointes, la localité se love dans cette région que l'on appelle la "Suisse normande" en raison de son relief.

Qu'il devait être agréable pour le jeune banlieusard, habitué aux terrains vagues de la Garenne, d'entreprendre toutes sortes de jeux dans ce bocage de pommiers à cidre. Notre héros s'aventurait, la bride sur le cou, sous le couvert de ces immenses bois grimpant sur l'épaulement du "Mont des Avaloirs", haut de

ses 417m. Ainsi, il allait à la rencontre des héros des légendes mythologiques, des fées et des elfes. Il ne devait pas lui déplaire d'exercer sa vive curiosité sur la foule des jours de marché, arrivée au bourg en carriole ou par le train, pour régler des affaires administratives et commerciales, s'y ravitailler en produits de l'industrie et boire chopine. Quelle merveilleuse joie quand l'oncle l'amenait dans sa propre carriole faire, dans les fermes d'alentour, le ramassage du lait, du beurre et des œufs!

Fin juillet 1914... il était occupé à pêcher dans quelque ruisseau avec d'autres copains quand il apprit l'assassinat de Jaurès dont la barbe épaisse s'était agitée devant ses yeux l'année précédente à ce meeting qui lui laissera un souvenir inaltéré. Alors, il pleura comme un gosse. A quatre heures aprèsmidi, le 4 août, des hommes et des femmes allaient et venaient en tous sens, s'interpellant; des employés municipaux recouvraient les murs de Pré-en-Bail de l'ordre de mobilisation générale. Ce n'était pas seulement ses vacances qui se trouvaient être terminées : tout un monde croulait. Certainement que, nourri par son père de l'idée d'un Jaurès symbolique de la paix universelle, G. Davoust sentit réellement le basculement du monde dans le gouffre horrifiant de la guerre.

Ses pleurs séchés, l'enfant se mettra à lire la "Vie Ouvrière" que le père, lié à Monatte, recevait au domicile familial. Toute la partie saine du prolétariat français trouvait dans cette revue une courageuse prise de position contre la guerre impérialiste, une dénonciation claire de tous les belligérants qui prétendaient, tous, être agressés et lutter pour le "droit" et la "justice". A n'en pas douter, le père ne fut pas un lecteur convaincu car, au lieu de suivre le noyau des syndicalistes-

révolutionnaires adversaires déterminés de la guerre, il marcha avec S. Faure, chef de file des anarchistes d' "Union sacrée". Voulait-il faire effacer l'opprobre d'avoir été impliqué, durant son service militaire légal, de "complot antimilitariste" pour distribution de journaux séditieux, notamment "La Feuille" d'une extrême indigence théorique de Zo d'Axa, l' "en-dehors" stirnérien? Toujours est-il qu'Eugène Davoust soutint M. Sembat, ministre des Transports.

Le fait d'avoir reçu une éducation assez peu contraignante éveilla très tôt Davoust à la vie consciente. Une forte personnalité se forma dans l'ambiance créée par des parents engagés socialement. Toutefois, cette atmosphère était entachée d'une volonté certaine de réussite chez un père fortement attiré par la promotion sociale, laquelle était favorisée par le système hiérarchique de son travail. Peu après l'armistice, E. Davoust, réintégré dans ses fonctions cheminots devenait secrétaire de la section syndicale Paris-St.Lazare-Batignoles.

Dans la famille Davoust, la tradition maçonnique était solidement établie comme dans bien d'autres foyers socialistes et syndicalistes, à une époque où la lutte anti-cléricale était principielle. G. Davoust en était doublement choqué. Dans les loges, on se livre à des rites initiatiques dégradants. Ensuite, ces loges sont le prototype de l'organisation où se retrouvent toutes les classes sociales. En ces lieux retirés, à l'abri des regards profanes, les "frères" œuvrent à la reconstruction du Temple de Salomon. Que peut donc bien faire un travailleur conscient dans ce guêpier où grouillent les arrivistes de tout acabit, ne devait pas manquer de s'interroger G. Davoust. Les loges ont toujours fourni des éléments au 2° Bureau, dira-t-il jusqu'à sa mort!

Grand-père, frère et oncle appartenaient aussi à la francmaçonnerie, rite "Grand Orient de France". Cet oncle bien-aimé, avec qui il était allé en carriole dans les campagnes, reçut une très grave blessure de guerre; évacué en suisse, il y connut les Bolchéviks, Lénine. Mais comme il était élevé au 33° degré, les rapports furent plutôt houleux entre le déiste humaniste et les matérialistes marxistes.

A la troisième année de guerre - à 13 ans donc - Davoust participa aux manifestations de rue, sur les marchés, contre la vie chère, le rationnement et les mercantis du commerce de détail. A la criée, il diffusa "La Ménagère Garennaise", simple feuille rédigée en majeure partie par le "père".

1917... l'enthousiasme pour la guerre est loin, que remplace la haine pure et simple du massacre. Année de mutineries dans l'Aisne et en Argonne, provoquées par l'immensité des pertes. Ces révoltes ont touché 16 corps d'Armée, 113 régiments d'infanterie, 22 bataillons de chasseurs à pied, deux unités coloniales, 12 d'artillerie, une de dragons et un bataillon de Sénégalais.

Tels sont les prodromes de la fin des "Temps maudits". La révolution mondiale a éclaté, ouverte en Russie que regagnent, dans un wagon plombé, Lénine, Zinoviev, Radek et Safarov. Ces "vendus" à l'Allemagne, ces "traîtres" à l'Entente, comme le leur hurlent les exilés menchéviks et autres socialistes-révolutionaires venus manifester leur "colère" sur les quais de la gare de Zurich. Insultés, accusés de faire le jeu du Kaiser, ce sont eux qui ont pourtant relevé le drapeau du socialisme international.

Afin d'assurer la continuité indispensable de la production de guerre, les industriels se sont mis à embaucher de la main d'œuvre féminine et des adolescents, pas seulement pour des travaux de manutention et rudimentaires, mais pour les former aux tâches les plus complexes. Pour colmater les brèches causées par le départ des mobilisés, il a été fait appel aux élèves des Ecoles Techniques. Ainsi, les deux jeunes frères Davoust, pour pouvoir acheter les livres et les fournitures scolaires de la rentrée - et aussi pour leur argent de poche - travaillèrent, durant les grandes vacances de 1917-18, chez DFP à Courbevoie : obus à la forge et aux presses, réglage des moteurs d'avion, avec des compagnons aguerris. Comme pour tout écolier, les vacances terminées, ils retournèrent dans leur établissement scolaire.

Un an plus tard, ce fut l'armistice". A la Garenne, le maire donna connaissance, au Conseil municipal, de la liste des "morts au champ d'honneur". Les édiles s'inclinèrent avec respect et émotion devant la mémoire de ces "braves tombés pour barrer la route aux Alboches" et adressèrent aux familles dans la douleur l'expression de leurs plus vives sympathies. Sur la place de l'Esplanade, à Paris, Pétain recevait des mains de Clemenceau son bâton de maréchal.

Que G. Davoust ait dénoncé ces macabres simagrées ne laisse pas de doute. Alors qu'il comptait parmi les "bons élèves", il se vit notifier son renvoi de J. B. Say pour avoir lancé des boules de neige. Les projectiles du rebelle en culottes courtes avaient surtout atteint la morale patriotarde du vieux directeur réactionnaire qui voulait imposer le respect de la Patrie et du

Drapeau. Renvoyé, il rentrera, avec un mois de retard, à Turgot. Cette première répression le prépara à mieux comprendre les événements de 1920, écrira-t-il dans son auto-biographie "Militantisme et responsabilité". A la fin de la guerre, Davoust avait des idées bien confuses et aussi éclectiques que le contenu de la bibliothèque paternelle dans laquelle il puisait pour satisfaire sa curiosité d'enfant avide de connaissances nouvelles.

Arriva l'année 1920, celle des grandes espérances du prolétariat en France. Durant les premiers mois, s'observe une montée des luttes revendicatives provoquées par une inflation galopante. Le pain, l'électricité et le gaz connaissent une augmentation de 100%; à Paris, les tarifs des transports publics ont augmenté de 75%, les taxis de 100%, sans doute pour remercier les patrons de cette corporation d'avoir grandement aidé à la victoire lors de la réquisition des taxis par Galliéni?

Pour arracher des réajustements de salaire, les grèves se succèdent. Les rumeurs qui parviennent d'outre-Rhin sur les combats dans la Rhur pour briser le putsch de von Kapp, consolident et regonflent le moral des travailleurs, qui n'attendent plus que l'ordre de grève générale pour balayer définitivement la bourgeoisie. Dans les milieux ouvriers d'avant-garde brille l'aura de la proche révolution, inévitable, fatale aux quatre coins de l'Europe. Après la Russie, l'Allemagne et la Hongrie, à son tour la France allait entrer dans la série des révolutions prolétariennes, pensait-on.

Cette année-là, la manifestation du 1er Mai fut d'une grande combativité, frôlant l'émeute de peu. Davoust revit, les coups de feu en plus, la garde à cheval charger les manifestants parisiens, les obligeant à descendre la rue du "Quatreseptembre" barrée et cernée de toutes parts par d'autres pelotons de flics.

A dix ans de distance, les cheminots connaissaient une grave défaite, cette fois avec l'échec de la plupart des assauts prolétariens dans le monde. Pour n'être pas sanglante, comme en Allemagne, en Hongrie et en Bavière, la défaite était réelle, patente. Cet échec précédait celui du mouvement des occupations d'usines en Italie (automne) et de la grève générale en Tchéco-Slovaquie (décembre).

C'est dans la réalité d'un affaiblissement mondial du rapport de forces, particulièrement sensible en France, qu'allait se constituer l'organisme politique révolutionnaire du prolétariat, le parti Communiste. La scission de Tours, à la Noël 1920, fut suivie par la scission syndicale, à la fin de l'année 1921. Après son exclusion par la Commission administrative le 26/12/1921, la minorité révolutionnaire de la CGT se constitua en Confédération Générale du Travail Unitaire (CGT. U.).

Cette scission non recherchée par les communistes, mais imposée par les éléments réformistes de la CGT, touchait de près Davoust : c'était la fin de la "Maison du Peuple" à la Garenne-Colombes, dont ses parents étaient les gérants-responsables.

L'ENGAGEMENT MILITANT

Admis sur examen à l'école des "Arts et métiers", G. Davoust prenait le relais de son frère, lequel avait participé à une

tentative de regroupement des "Elèves des Grandes Ecoles Techniques" et fait vivre un bulletin, le "Gétégé". Ce premier essai, soutenu par l'Union Nationale des Techniciens de l'Industrie, du Commerce et de l'Industrie" (USTICA) échoua. Mais, l'idée avait germé et, dans sa promotion rentrante, Davoust l'a repris. Avec son camarade A. Prot, ils lancèrent un "Manifeste".

"Cependant il n'y a que deux classes : celle de ceux qui possèdent les usines et celle de ceux qui louent leurs muscles et leur cerveau. Tu seras de cette dernière".

C'était un vibrant cri de guerre lancé par un adolescent dont la règle de conduite de toute une vie sera "le refus de parvenir", principe qu'il paiera, par la suite, de plusieurs répressions, de nombreuses brimades et de non moins nombreux renvois d'usines.

L'appel fut entendu. Une section, mise rapidement sur pieds, parle, non seulement de regrouper corporativement les techniciens, mais encore et plus nettement, de lutte commune avec la classe ouvrière dont ils ne constituent qu'une partie. Elle élaborera ses conceptions en rapport avec la lutte de classe, puisque les techniciens allaient être salariés et connaître, à un certain degré, le sort de toute la classe ouvrière.

Ils décidèrent de créer le "Groupe d'Etudes et de Propagande Sociale", groupe de réflexion certes, mais surtout d'action, préoccupé, en premier lieu, de s'intégrer au mouvement social réel. C'était en 1921, et les organisations d'étudiants réactionnaires pullulaient dans les grandes écoles. Lors de la

dernière grève des cheminots, certains de ces élèves s'étaient mis au service des Compagnies de chemin de fer. Ce volontariat civique fut sérieusement pris en considération par la direction des Compagnies de chemin de fer qui regroupa les candidats briseurs de grève dans des stages pratiques pour les services auxquels ils seraient affectés lors de tout futur mouvement ouvrier. L'effort de Davoust et de Prot prenait tout son sens.

Une trentaine de futurs ingénieurs fréquentaient les conférences et les exposés du "Groupe d'Etudes et de Propagande Sociale". Chaque matin, avant la prise des cours, ils se réunissaient rue Fagon, près de l'Ecole des Arts et Métiers. Poussé par A. Prot, G. Davoust dut étudier, ce qui était nouveau pour lui, et approfondit ce qu'il savait déjà:

"J'avais tendance à me contenter d'avoir vécu ma jeunesse en milieu militant et d'être à mon aise - ce qui risquait d'être superficiel - D'où ce groupe d'Etudes". <u>Lettre à G. Sabatier</u>, 4/03/1977.

Davoust comprit qu'il lui fallait approfondir toutes les questions sociales, sans ostracisme, afin de mieux lutter contre cette éducation bourgeoise qui faisait de ses camarades de promotion de futurs "ennemis de classe". C'est aussi derrière une lampe, en planchant sur les livres et les textes des différents courant du mouvement ouvrier qu'il forma son intelligence des choses et de leur rapport. Pendant cette période, il écrivit sur les sujets politiques, sociaux, culturels, théoriques, qui passionnaient le mouvement ouvrier d'après-guerre.

A cette époque, il lisait la revue "Clarté" qui l'influençait énormément. Créée en 1919 par R. Lefebvre et H. Barbusse, cette publication se présentait comme organe d'une "Ligue de solidarité intellectuelle" militant pour la création d'une "Internationale des Intellectuels Révolutionnaires". Elle servait de tribune aux jeunes démobilisés désireux d'exprimer, de quelque manière, leur haine de la guerre, et leurs convictions révolutionnaires.

Dans la première "Clarté", écrit R. Lefebvre, venu du protestantisme au communisme, via le pacifisme wilsonien. Dans ses articles, il exalte Octobre qui a opéré, salutairement, la régénérescence du socialisme international, trahi par les sociauxdémocrates. Il prend une part active et prépondérante dans les débats concernant la nature et la fonction de l'organisation des communistes en France. Délégué du "Comité de la III° Internationale" au second congrès de l'Internationale Communiste, il part pour Moscou, accompagné de deux délégués des "syndicats minoritaires" de la Seine : le terrassier Lepetit et le métallo Vergeat. A ce Congrès, s'il n'avance pas, mot pour mot, les mêmes arguments, il exprime les mêmes inquiétudes que la Gauche allemande (Meyer), la Gauche italienne (Bordiga), la Gauche hollandaise (Winjcoop), la Gauche suisse (H. Droz). Sa disparition tragique dans l'Océan Arctique, avec ses deux compagnons de route anarchistes, porte un coup terrible à la progression du communisme en France.

"Clarté" prit fin au milieu de 1926 et, tout de suite, fut reprise par P. Naville et M. Fourrier qui l'orientent, idéologiquement et politiquement vers l' "Opposition russe" (Trotsky). On y trouve des articles de C. Freinet sur la "pédagogie

révolutionnaire", des essais d'esthétique et de poétique sociale du hongrois B. Uitz, des articles de V. Serge, ex-Kilbachiche, sur le destin de la révolution russe et de ses principaux protagonistes, ainsi que des textes sur la révolution chinoise, pas encore très clairs quant à l'entrée des communistes chinois dans le "Kuo Min Tang". Elle offre ses colonnes aux partisans d'une "littérature prolétarienne", traite du suicide et, ouvre une enquête, vers tous les milieux de l'intelligentia française, sur la guerre de l'impérialisme français contre le Maroc. Comme le souligne Trotsky, elle exprime parfaitement bien la tendance d'intellectuels bourgeois qui, sous la pression de la crise économique et de la révolution mondiale, s'orientent vers le prolétariat avec leur éclectisme et leur dilettantisme.

DANS LA MARINE

En tant qu'élève-officier mécanicien sur le charbonnier "PLM 24", affecté sur la ligne régulière Marseille-Cardiff, Davoust avait noué de solides contacts avec les matelots, chauffeurs et soutiers. De juillet à novembre 1924, il fit trois traversées, aller et retour. A Cardiff, à l'époque du grand chômage, il avait vu les enfants mendier sur les quais du port. Faute de temps aux escales, il n'eut pas la possibilité de rencontrer des représentants des "shop steward" et des "rank and file", alors encore très actifs dans les grèves, contre la diminution des salaires et la prolongation de la journée de travail, qui secouaient la Grande-Bretagne à ce moment-là. En dépit de cette vigoureuse résistance, il n'existait pas d'Opposition communiste en Grande-Bretagne. La vie politique y était marquée par l'extrême conservatisme social de toutes les classes, ce qui ne manqua pas de frapper Davoust d'étonnement.

Au sortir de la guerre, pour renouveler le corps des officiers sérieusement touché par les pertes, la "navale" invitait les jeunes ingénieurs, ceux qui n'avaient pas suivi de préparation militaire lors de leurs études, à suivre les cours d' "Elèves Aspirants de Réserve" (EAR). Pour la marine, cette formation était dispensée sur le cuirassé "Diderot", bateau-amiral, ensuite elle le sera sur le "Voltaire". Pour Davoust, ayant auparavant navigué, l'enjeu était d'importance : reçu à la fin des cours, au lieu des 3 ans, il ne ferait en cas de réussite, que 18 mois de service armé.

Ce choix, dû au dégoût des armes, ne mit aucune sourdine à son activité politique. Ainsi, pour avoir organisé une quête en faveur de trois matelots condamnés à une lourde peine par le "Conseil de guerre", il fut puni de 60 jours d'arrêts de rigueur.

Après avoir purgé cette punition, il embarqua sur le "Condorcet" qui, avec le "Voltaire", représentaient la flotte française au tri-centenaire de la naissance de Vasco de Gama, à Lisbonne :

"C'était de visu, l'étalage du rapport de forces entre les pays représentés. Les USA avaient deux super-cuirassés de 42.000 tonnes tout neufs. La Grande-Bretagne, deux vieux cuirassés de même tonnage. La France le "Voltaire" et le "Condorcet" de 17.000 tonnes (un plus gros était en réparation à Toulon) et ainsi de suite pour les pays mineurs". ("Militantisme et responsabilité")

Ce spectacle d'étalage de forces meurtrières, c'était un passé récent qui revivait en lui faisant pressentir le mûrissement du massacre, à bref délai, d'une nouvelle fournée de prolétaires et de paysans livrés au dieu de la guerre. Sa haine pour l'Amirauté, et la bourgeoisie qui lui donnait ses ordres, s'affermit. Ce militarisme, supposé nous terroriser en prenant l'aspect de colosses d'acier, rutilant de bouches à feu, tremblait rien qu'à la seule pensée qu'une poignée de matelots puissent se mutiner.

Cinq mois plus tard, la même escadre mouillait à Santander où le roi Alphonse XIII et un quelconque ministre français se rencontraient. Les officiers donnèrent ordre aux équipages français de pousser des "Hourras" d'acclamation pour la République et la Royauté, fraternellement mêlées sur les rives du golfe de Biscaye. Pas un cri ne sortit de la gorge des marins! Davoust avait agi aussi efficacement que rapidement. La colère grondait et, une fois la route maritime reprise par le "Voltaire" et le "Condorcet", les marins, survoltés par un premier succès, voulurent s'emparer des bâtiments et hisser le drapeau noir.

C'est sur le "Kabyle", torpilleur, que Davoust mena son action la plus retentissante. Début avril 1926, la guerre du Rif s'intensifiait. L'escadre qui devait appareiller de Brest fut retardée de 48 heures - retard énorme - : les matelots sautaient par-dessus bord, s'emparaient des canots pour rejoindre l'Arsenal et, de là les quartiers du port. Des tracts dénonçant l'expédition colonialiste avaient été découverts sur tous les bâtiments de guerre. Mettant à profit une permission en bonne et due forme, Davoust était allé en prendre livraison à Paris. Soupçonné, il fut consigné, mais, ainsi que tous les autres suspects, il avait eu le temps, cette fois, de prendre les précautions requises par son action. Le haut degré de mobilisation révolutionnaire des marins fit que son "affaire" - dans laquelle il risquait pas moins de 5 ans d'emprisonnement, se termina par un "non lieu".

Tous ces actes d' "insubordination caractérisée" et de "révolte" contre les ordres des autorités maritimes, lui valurent une inscription largement méritée au "Carnet B", liste secrète de révolutionnaires notoires et de "suspects".

Après la première guerre mondiale, dans les partis "nationaux" adhérant à l' "Internationale Communiste", on usait beaucoup du terme "impérialisme" et le vocable était familier à Davoust. A cette époque, le parti français essayait d'appliquer la ligne anti-militariste correctement définie par l' "Internationale Communiste". Dès que les appelés du contingent prendraient conscience que les uniformes imposés par l'Etat n'étaient qu'un accoutrement et, qu'il ne suffisait pas de recevoir une solde et une ration de tabac pour se situer en dehors de sa classe, le militarisme s'effondrerait comme un colosse aux pieds d'argile. Pour parvenir à un état poussé de désagrégation de l'armée bourgeoise, les communistes devaient faire pénétrer le plus largement possible, dans les casernes et sur les bateaux, les mots d'ordre du "défaitisme révolutionnaire", pour unir les conscrits d'origine prolétarienne et paysanne aux autres travailleurs non-encasernés.

Pas plus que l'on ne pouvait prétendre diriger la lutte économique des ouvriers sans cellule d'usine, pas plus on ne pouvait diriger celle des marins et des soldats sans cellule clandestine à l'intérieur de la marine et de l'armée de terre; tels étaient alors les considérants tactiques de l' "IC". Ce n'était pas un hasard si les sociaux-patriotes de tous les pays belligérants

n'avaient pas eu d'organisation illégale dans les armées impérialistes.

C'est donc dans une perspective du désarmement de la bourgeoisie et de l'armement du prolétariat qu'œuvra Davoust. Cependant, au moment même où il est absorbé par cette tâche difficile, l'élan qui poussait la jeunesse prolétarienne française vers des positions de défaitisme révolutionnaire, était brisé, comme était cassé le mouvement d'ensemble du prolétariat. La lutte contre la conscription, l'armée permanente et le rappel des classes réservistes, la dénonciation des menées guerrières auront de moins en moins d'impact. Les soldats et les marins montreront de plus en plus de réticence à lutter sur ce terrain, sous le drapeau du parti et des jeunesses.

Sur le plan doctrinal, le Parti et les Jeunesses développent une vision certes anti-impérialiste, mais qui laisse ouverte la porte du soutien "critique" à la bourgeoisie agressée, en l'occurrence Abd el Krim, dont on salue bruyamment les victoires militaires sur l'impérialisme espagnol.

Par le truchement de R. Guyot, alors Secrétaire de l'
"Internationale Communiste des Jeunes", l'appareil a
proposé à Davoust de s'occuper exclusivement du travail "anti"
dans la Marine. Or, aspirant à de nouvelles tâches sur un terrain
bien plus vaste, il refusa cette offre.

Cependant, en 1925, Davoust correspondait épistolairement avec "The Young Worker", alors que lui-même n'eût jamais de carte aux "Jeunesses Communistes".

MEMBRE DU PCF

En adhérant au Parti, en 1926, Davoust entrait dans une organisation ravagée par la "bolchévisation". Alors que le Parti comptait 70.000 membres en 1925, il n'en comptait plus que la moitié en 1927. L'appareil prétendait endiguer ce courant en créant un mécanisme compliqué de fonctionnement en cellules, rayons et régions qui, sous prétexte d'éliminer les esprits indisiplinés et petits-bourgeois, écartait et évinçait les meilleurs éléments révolutionnaires du parti. Ce qui laissait toute latitude aux bonzes et aux bureaucrates, futurs staliniens. Tout changement de lieu de travail entraînait le changement de cellule; chaque cellule portait le nom de "son" entreprise. Davoust, chimiste en chef de laboratoire d'analyse et d'essais aux "Aciéries d'Hirson" (Aisne) se trouvait ainsi faire partie de la Région Nord-Est qui comprenait 83 cellules et 19 rayons sur trois départements : Ardennes, Aisne et Marne.

Arrosé par l'Oise, Hirson est séparé de la Belgique par l'immense forêt de St. Michel, exploitée par la manufacture de verrerie de St. Gobain. Important nœud ferroviaire vers Lille et Mézières, Hirson est voué à l'industrie lourde. Aux bornes de l'Oise, s'élèvent de grands bâtiments industriels, fabriques de châles et de tissus, filatures et fonderies. Là, Davoust trouva un prolétariat inorganisé, soumis à la discipline de fabrique. Même dans les réunions de cellule, les ouvriers vouvoyaient le "camarade" Davoust par égard à son rang d'ingénieur, vouvoiement symbolique du respect qu'ils avaient pour leurs supérieurs hiérarchiques.

Pendant les 14 mois qu'il travailla à Hirson, Davoust put fournir au Parti, qui, sur le modèle russe, essayait de mettre en place un réseau de correspondants ouvriers (Rabcor), des articles sur les conditions de travail des femmes dans les briqueteries, le tissage et la filature. Chaque semaine, il remplissait deux, puis trois colonnes pour l' "Exploité", journal régional.

L'échec de la grève de 1920 en France, la liquidation du mouvement de 1923 en Allemagne, le développement du fascisme en Italie, en Europe centrale et orientale, le renforcement de la position de la chefferie trade-unioniste en Angleterre, les difficultés grandissantes des oppositionnels marxistes en Russie même, tout cela indiquait l'entrée du capitalisme mondial dans un cycle de stabilisation relative ouvrant une période nouvelle pour le prolétariat.

En France, après avais résisté à la vague révolutionnaire, la bourgeoisie poursuivait, au milieu de grosses difficultés, mais avec l'aide du capitalisme yankee, la réadaptation de l'économie aux conditions "normales" et rétablissait son commerce extérieur sur le marché mondial. Des usines entières subissaient la "rationalisation", à laquelle les "Bolchéviks-Léninistes" entendaient opposer le mot d'ordre du "réglage des cadences par les travailleurs eux-mêmes", espèce d' "auto-gestion" avant la lettre. Le chômage augmentait dans des proportions considérables; la rationalisation, c'était aussi l'introduction de la journée de 8 heures et autres réformettes qui permettaient aux capitalistes et à l'Etat-patron d'augmenter la productivité. A travers un gigantesque travail de reconstruction économique, et grâce aux illusions qu'elle sema, la rationalisation permit à la

bourgeoisie de réaliser un déplacement profond dans les rapports de classe.

Pour Davoust, rien n'était joué définitivement. Il comptait au nombre de ces bons militants communistes qui tentaient, au moyen de la CGT.U, d'animer les grèves spontanées, de leur donner une réelle direction politique. Devant les camarades de sa cellule, il critiqua le fait que les communistes donnaient leur soutien aux campagnes politiques (Défense de l'URSS, lutte contre le Fascisme, parlementarisme révolutionnaire) qu'aux mouvements revendicatifs, non pas qu'il fut apolitique, mais parce qu'il était opposé à ce type de "politisation" des grèves.

Plus le temps passait, plus la CGT.U liait son destin au PC, et plus elle s'associait à toutes les manifestations politiques de celui-ci. A la suite du congrès de Bordeaux, en 1927, la CGT.U organisait un maximum de sections syndicales dans les usines et autres lieux de travail. Chaque section syndicale avait pour objectif immédiat de se doter d'un organe de presse. Or, il arrivait que le journal de la cellule du Parti devint, en même temps, le journal de la dite section syndicale. Tel tour de passepasse avait pour effet d'afficher un peu plus, devant la masse des travailleuses et des travailleurs, que la CGT.U était organiquement liée au Parti; qu'elle était un "syndicat communiste"; qu'elle n'était qu'une autre expression formelle du PCF. Dans ces conditions, l'adhésion au syndicat prenait valeur d'adhésion au Parti Communiste.

Davoust fut un des premiers à ressentir les effets néfastes de cette confusion. Il s'agissait, pour lui, d'une fausse tactique "syndicale" de la part du sommet du Parti. Les effets, il les relevait dans l'inaction des masses, la diminution progressive des effectifs de la CGT.U, le tarissement du recrutement du Parti en milieu ouvrier, la diminution des effectifs de celui-ci, la perte d'influence sur les masses et le renforcement de l'appareil bureaucratique du PC et de la CGT.U.

Davoust était contre une "politisation des syndicats" qui affaiblissait la CGT.U, sans renforcer le PCF. Plutôt que d'être réduite au rôle de vulgaire "courroie de transmission", celle-ci et ses sections devaient grouper tous les ouvriers, comme il convenait à un véritable syndicat, pour la défense de leur niveau d'existence. Davoust revendiquait, contre les staliniens et autres zinoviévistes, le régime de démocratie intérieure dans la CGT. U, la liberté d'expression des diverses tendances politiques, la discipline dans l'action collective. Par le moyen des fractions, les communistes devaient jouer leur rôle d'animateurs des luttes quotidiennes.

L'usine où travaillait Davoust avait bien un bulletin, mais peu lu et mal écrit. Le souci de Davoust était de faire remonter la diffusion de la presse ouvrière. Grâce à ses "papiers", qui se lisaient facilement parce qu'écrits dans une langue touchant à des expériences concrètes et vécues, le chiffre des ventes se redressa notablement en un rien de temps. Or, cet objectif, si important fut-il, restait limité; il n'était pas pour satisfaire pleinement les exigences militantes de Davoust.

Davoust voulait qu'une partie des lecteurs gagnée aux vues qu'il exprimait puissent s'organiser, plus particulièrement les femmes dont la situation n'avait rien à envier à l'esclavagisme. Aidé par une laborantine et les membres de la famille de celle-ci,

il engagea, non sans succès, une campagne de dénonciation des conditions de travail. Celle-ci se termina par un meeting où les ouvriers participèrent en masse. Des simples revendications du début du mouvement, Davoust avait su amener la lutte sur le terrain de l'action révolutionnaire contre la politique de préparation à la guerre poursuivie par le gouvernement. Au jour de la convocation du meeting, appelé sous le slogan "Les femmes contre la guerre", la plus grande salle - "celle du Casino" - s'avéra trop petite pour contenir tout ce monde, soit un millier de personnes. Pour Davoust c'était une demi-victoire, un succès d'agitation certes, mais pas d'organisation.

Davoust avait toujours agi au grand jour dans ses actions militantes. Mis en cause pour avoir organisé et participé publiquement à ce meeting, il fut licencié sur le champ : la direction ne pouvait rien lui reprocher sur un plan strictement professionnel. Mais, il ne partit pas "gros Jean comme devant". Un important travail avait été accompli, que poursuivaient les militants sur lesquels il "misait". Davoust avait vérifié que, à un certain moment de la lutte, l'esprit le plus arriéré peut se tourner, brusquement et sans crier gare, vers les idées sociales les plus avancées, avec une hardiesse insoupçonnée.

DANS L'OPPOSITION DE GAUCHE

Sur une ligne "activiste" à Hirson, Davoust n'avait pas eu le loisir de travailler "théoriquement" comme il aurait fallu. Pourtant, il recevait diverses publications oppositionnelles et commençait à s'y intéresser. Rentré à Paris, il comblera ses lacunes et, sans tarder, se mettra à prendre connaissance des luttes d'idées.

En 1926, la "Librairie de l'Humanité" a réuni et publié, sous forme de livre, les discussions dans le Parti russe où les luttes fractionnelles font rage. Ces textes de Trotsky, de Zinoveiv ou de Rykov, auront un retentissement mondial, servant de plate-formes respectives à diverses "Oppositions", tant de gauche que de droite.

A leur origine, ces "Oppositions" s'appuient sur le "Testament de Lénine" pour dénoncer le fonctionnement de "l'Internationale Communiste" et de ses sections nationales. Elles sont donc désireuses, avant toutes choses, de redresser, de redonner aux Partis un caractère où la "démocratie" se combine à la "discipline". En règle générale, la crise de "l'Internationale Communiste" est interprétée comme application défectueuses, erronée, de principes justes dans leur essence. Toutefois, il se dessine un courant qui, n'en restant pas à ce constat primaire, commence à percevoir que la dégénérescence est provoquée par la stabilisation du capitalisme, stabilisation précaire et fragile, bien sûr, elle-même due à l'échec de la vague révolutionnaire mondiale.

Comme des dizaines de milliers d'autres adhérents, Davoust s'interroge et se demande "Où va-t-on?".

Fin novembre 1927, Davoust s'embauchait comme chimiste de production chez "Pathé-Frères", à l'usine de Chatou (Seine-et-Oise). Son lieu de travail n'était pas très éloigné du domicile de ses parents. Professionnellement, il passait de l'acier aux matières plastiques, travaillant à la fabrication de la matière des disques de l'époque et au pressage de ces derniers. Le 9 août 1928, il était licencié, à peu près dans les mêmes conditions

qu'aux Aciéries d'Hirson". L'ordre de renvoi ne venait ni du chef de service, ni du directeur, mais de plus haut encore. Davoust accepta un mandat de trois ans. C'est à ce moment-là qu'il quitta ses parents pour s'installer dans un meublé du XIX°, à Paris.

"La rationalisation de l'industrie après la crise de 1921-23 bouleversa les structures des grandes entreprises. Une industrie nouvelle comme la Téléphonie s'implanta sur le modèle américain, et pour cause! Les principales usines appartenaient à des firmes américaines. L'industrie devait également se transformer, Citroën donnant l'exemple. Toute cette rationalisation s'accompagnait d'une augmentation considérable du nombre de techniciens"

Militantisme et responsabilité

De retour à la Garenne, il était devenu secrétaire de la cellule du PCF, en remplacement de son beau-frère. Il était nommé membre du Comité de Sous-Rayon (Puteaux), puis du Bureau de Rayon.

Davoust ne sera pas attiré par le "Révolution Prolétarienne" de Monatte-Rosmer, aux thèses syndicales et à la vision formelle, étroite, de la révolution sociale. Des différents drames des années 1927, plusieurs touchèrent Davoust dans le tréfonds de sa conscience révolutionnaire : le massacre des communistes chinois envoyés à une mort certaine du fait de la politique prônée par le duo Staline-Boukharine, qui, par une volte-face de 180°, lança le mot d'ordre "des Soviets partout" alors que le prolétariat chinois était écrasé par une atroce répression; le bannissement de Trotsky à Alma-Ata; le suicide de protestation de Joffé; la démission de Henriette-Roland Holst.

l'amie de Rosa, qui écrivait dans sa lettre de rupture avec le PC Hollandais :

"Ce n'est qu'en dehors des cadres des partis communistes qu'il sera "encore possible de chercher des voies nouvelles pour la lutte que la "classe ouvrière poursuit pour la libération de l'humanité".

"Contre le courant", N° 2-3 du 2/12/1927

A L' "UNITE LENINISTE"

Des derniers mois de 1927 à la fin de l'année 1928, Davoust fit partie de l' "Unité Léniniste" d' A. Treint et de S. Girgult. Exclus du PCF pour "zinoviévisme" en 1927, ils avaient été auparavant, les champions d'une "bolchévisation" poussée à outrance. Treint et Girgult avaient appliqué avec une brutalité, restée légendaire, les directives arrêtées au V° Congrès : l'arrivée du "Bloc des gauches" au pouvoir marque le dernier effort de la bourgeoisie française pour se défendre contre la menace prolétarienne et sa radicalisation.

Or, l'inverse de cette analyse était plus correct : depuis 1922, le prolétariat baissait la garde, le Parti se maintenait difficilement à flots; il en était de même pour la CGT.U sur laquelle la fraction stalinienne avait fait main basse; la répression anti-ouvrière allait bon train. On traversait maintenant, pour toute une période, une dépression relative et il convenait que l'on modifiât la voilure en tenant compte des vents contraires.

Dans sa totalité, l' "Unité Léniniste", ceux qui étaient exclus du PC, comme ceux qui en restaient membres, se disait être la fraction bolchévique du mouvement communiste en France. Elle se donnait pour tâche de <u>redresser</u> le Parti, et nullement d'en vouloir constituer un autre. Son journal se présentait comme "Organe des Bolchéviks-Léninistes français (Opposition)".

Le discours prononcé par Treint au Plénum du Comité Central - 3 et 4 Août 1927 - contre la politique de Staline-Boukharine avait valu l'exclusion à son auteur. Etouffé par l' "Humanité", le discours avait été publié dans "Die Fahne des Communismus", organe du "Léninbund", opposition allemande de Maslow-Fischer-Urbhans.

Sur l'analyse de la situation mondiale, sur l'appréciation de la politique poursuivie par l' "Internationale Communiste", sur la définition des tâches incombant aux Oppositions, une complète convergence existait entre l' "Unité Léniniste" et le "Léninbund".

L'organisation des oppositionnels allemands était considérable en nombre, vu la fureur d'exclusions pratiquées par la direction du Parti allemand. Le communisme en Allemagne traversait une grande crise : le PCA avait perdu des dizaines de mille de vieux membres et des milliers d'ouvriers avaient été chassés du Parti parce qu'ils défendaient les conceptions de Lénine. Le "Léninbund" voulait en recueillir les meilleurs éléments. Pouvait adhérer au "Léninbund", tout révolutionnaire qui acceptait les statuts et les résolutions fondamentales des 5 premiers congrès de l' "IC".

Le premier congrès du "Léninbund" d'avril 1928, demandait au Comité Exécutif de l' "Internationale Communiste".

d'écarter la politique néfaste de "scission", et sa reconnaissance comme "groupement le plus cohérent au point de vue organisateur et idélogique". Il en appelait à tous les communistes dans les rangs de l' "IC" pour qu'ils se prononcent avec lui pour la restauration bolchéviste du Parti mondial de Lénine.

Sur cette base doctrinale des 5 premiers congrès de l' "IC", le "Léninbund" se préparait à participer, avec ses propres listes de candidats, aux prochaines élections parlementaires en Allemagne.

Après les manœuvres politiques de S. Girdult, à la fin de 1928 l' "Unité Léniniste" se sabordait parce qu'elle estimait qu'en Russie l'ère des exclusions et des déportations pour divergences politiques était close et, qu'au contraire, l'ère des réintégrations des oppositionnels dans les partis était ouverte. Elle affirmait une monumentale contre-vérité puisqu'à ce moment-là, la répression stalinienne frappait partout avec une violence décuplée.

"Aujourd'hui, heureux d'enregistrer la ferme volonté d'opérer un tournant définitif à gauche, que souligne entre autres, non seulement la présentation dans l' "Humanité" du 25 mars 1928 de la résolution sur la question française du 9ème Exécutif de l'IC, mais encore la volonté nette marquée par le CC de lutter contre les éléments de droite dressés contre cette orientation à gauche, le groupe de l' "Unité Léniniste" "décide la suppression du journal".

L' "Unité Léniniste" du 31 Mai 1928.

Lors d'une réunion de l' "Unité Léniniste" à Paris, dans le courant de l'année 28, Davoust rencontra Ruth Fischer, déléguée du "Léninbund". Fille du philosophe viennois Eisler, c'est sous ce patronyme qu'elle avait pris part à la fondation du Parti autrichien en novembre 1918. Cible de plusieurs critiques virulentes pour sa réaction "panicarde" lors de l'assassinat de Rosa et de Karl, elle avait perdu une virginité révolutionnaire en Allemagne sous le nom de R. Fischer. Dès 1921, elle fut à la tête de la puissante organisation berlinoise du Parti, dans lequel elle représentait l'aile "gauche". Déléguée au IVème Congrès de l' "IC", elle appartint au Praesidium de cet organisme et, prit la direction de tout le Parti allemand. En 1925, R. Fischer, au faîte de sa carrière politique, s'était trouvée chargée par Zinoviev de liquider le conflit des fractions dans le Parti autrichien.

A cette époque mouvementée de sa vie, Davoust connut directement Urbhans, un des survivants du "Spartakusband". Urbhans était du calibre de ces militants pour qui rien ne compte que le renversement de la domination bourgeoise. A Hambourg, il avait rassemblé les forces révolutionnaires autour du drapeau internationaliste, faisant de cette ville une citadelle du communisme. En 1923, le prolétariat de Hambourg se lançait dans une folle tentative de prise du pouvoir. Isolée, cette "Commune" périt de ses propres faiblesses. Urbhans avait été arrêté et jeté en prison.

Les divergences de Urbhans avec l' "Internationale Communiste" mûrirent durant son temps de détention carcérale; elles redoublèrent à sa sortie de prison, en 1925. Contre les prétentions bureaucratiques des fanfarons de la "Rote Fahne", Urbhans soutenait l'idée, reprise du KAPD, que la direction des

luttes devait se trouver entre les mains de "Soviets" élus par la masse elle-même et non pas entre les mains d'inamovibles fonctionnaires ou du bon vouloir d'un seul parti. Urbhans commençait à entrevoir la possibilité d'un "nouveau Parti", indépendant de la bonzerie de Moscou, parti qui livrerait bataille avec la plus grande ténacité pour l'enseignement d'un marxisme intransigeant.

LE XV° RAYON

Pour un certain nombre de camarades de Courbevoie, la Garenne, Colombes, bientôt rejoints par ceux de Puteaux, Suresnes, Nanterre et Neuilly, il y avait nécessité urgente d'étudier sérieusement les problèmes très graves posés par la situation : crise économique mondiale, crises politiques en Allemagne, au Japon et en France, danger de guerre mondiale :

"Devant la gravité d'une telle situation, l'IC et notre parti doivent analyser dans le plus bref délai ces évènements et déterminer exactement les causes du réel recul d'influence de l' "IC" en Allemagne, en France, etc... et après une large discussion à la base fixer la igne politique, les mots d'ordre et les tâches pour faire face à cette situation".

"Bulletin de l'Opposition de Gauche du XV° 1/6/32.

En 1928, près de 1.100.000 voix se portent, au premier tour, sur les candidats communistes. En 1932, le Parti en recueille 800.000 soit 300.000 voix de moins qui représentent une perte de 30%. C'est, pour les oppositionnels du XVème Rayon, le résultat de la mauvaise politique pratiquée par la direction. A telle

politique, qui a fait chou blanc, il faut opposer la ligne politique de masse de Lénine, et utiliser l'arme du front unique.

Dans le domaine syndical, la politique du Parti s'est montrée désastreuse; elle se traduit par une énorme régression des effectifs de la CGT.U. Sur la base de l'analyse de la "période révolutionnaire" (fausse), la CGT.U a abandonné la tactique syndicale de masse pour la politisation du mouvement syndical, ce qui a eu pour résultat le départ des ouvriers des syndicats unitaires, ou leur rentrée en masse à la CGT. La classe ouvrière, qui commençait à subir des diminutions de salaires, aurait mieux suivi une politique de revendications immédiates.

Pour l' "Opposition de Gauche du XV⁵⁻Rayon", dans sa lutte contre la social-démocratie, le Parti a semblé n'être guidé que par la haine, sans se préoccuper de l'influence de la SFIO dans la classe ouvrière et de la combattre correctement :

"Il aurait fallu montrer le véritable rôle de la socialdémocratie non pas l'insulte à la bouche, mais avec des arguments et des faits et appeler fraternellement les ouvriers socialistes à l'action unique revendicative et politique. Le fait de l'augmentation de l'influence socialiste démontre bien que de nombreux ouvriers croient encore à la démocratie réformiste et ce n'est qu'en voyant leurs chefs à l'œuvre qu'ils se détacheront d'eux"

"Bulletin de l'Opposition" n°1; 1/6/32.

Une des causes principales des erreurs faites résidait, à ses yeux, dans le mauvais régime intérieur du Parti. Régime bureaucratique où la base ne fait qu'appliquer les décisions

prises par le Centre, et ce, par manque d'éducation politique. Les tournants à gauche sont suivis de tournants à droite, et ainsi de suite :

"L'Opposition de gauche du XV° Rayon considère que parmi les énormes tâches des communistes du Rayon, les plus urgentes sont les suivantes : le redressement politique du Rayon lié à celui du Parti, le redressement des syndicats à travers l'organisation des luttes ouvrières, le développement et l'animation de Comités de chômeurs du "Rayon, l'amélioration de la rédaction et le développement du "Prolétaire", l'éducation des membres anciens et surtout nombreux, et au premier plan la lutte contre la guerre".

"Bulletin" n°1; 1/06/1932.

En 1928, c'était la maturation de la guerre qui était à l'ordre du jour pour le Parti, alors que rien ne permettait de dire que la guerre était imminente, ce qui évidemment n'excluait pas la possibilité d'une brusque accélération. Pour les oppositionnels l'existence même de la Russie soviétique représentait un danger révolutionnaire pour le régime capitaliste, et ils appelaient donc à sa défense :

"Depuis, les évènements se sont précipités. L'impérialisme japonais, en s'installant en Mandchourie, augmente le danger de conflit entre lui et l'URSS et là encore l'IC s'est montrée au-dessous de sa tâche en ne développant pas assez son mouvement et en risquant de priver l'URSS de son seul appui : le prolétariat international. En effet, là apparaît tout le désastre où le centrisme mène le mouvement communiste. Affaiblir les partis de

l'Internationale par la théorie du "socialisme en un seul pays", isoler l'URSS en fait, en ne voulant la défendre que par l'intérieur. L'IC ne devait pas faire sienne la politique de l'Etat soviétique mais devait se montrer le véritable organisme international et alerter efficacement le prolétariat international"

"Bulletin de l'opposition du XV°

Rayon" n°1.

Le Congrès pacifiste d'Amterdam, organisé par Barbusse et R. Rolland, avec l'appui de la Illème Internationale, est une vaste comédie en même temps qu'une escroquerie :

"Il est vraiment inouï que des communistes puissent aujourd'hui jouer un rôle important dans la comédie pacifiste et se rallier au programme nébuleux de Barbusse. Car le soi-disant manifeste contre la guerre n'est en réalité qu'un mélange de pacifisme idéologique et de pacifisme prolétarien. Mais il n'a avec la conception marxiste de la lutte contre la guerre aucun point commun".

"Bulletin de l'opposition du XV° Rayon" n°3; 15/11/32.

Face au développement de l'offensive du nazisme en Allemagne, les oppositionnels pensaient que ce pays était arrivé à un tournant décisif. Aussi, se demandaient-ils si le puissant PCA saurait se montrer capable capable d'asseoir sa position et d'entraîner le prolétariat allemand à la victoire sur sa propre bourgeoisie, ouvrant par là la voie à la Révolution prolétarienne mondiale. Aussi, en France, les militants devaient non seulement formuler leurs critiques de la politique du PCA mais aussi tirer de

l'expérience allemande de profondes leçons sur le chômage et le Front Unique, enseignements qui leur soient des armes au cours des luttes de la classe ouvrière française.

La progression prodigieuse du nombre de voix nationalsocialistes fut entièrement le fait de quartiers ouvriers. Une grande masse des ouvriers chômeurs était passée dans le camp national-socialiste :

"En réalité, il faut faire cette constation à l'occasion du problème que soulève le chômage allemand, que les chômeurs dans leur majorité perdent leur conscience prolétarienne, la conscience qu'ils appartenaient_et appartiennent encore à la grande armée des travailleurs. Il v a des années qu'ils sont rejetés des cadres de la production sans espoir d'y trouver place à nouveau. Ils vivent d'une très maigre allocation étatique de chômage, d'expédients (quêtes, métiers de camelots, chanteurs, etc.). Ils ont perdu toute liaison, non seulement économique, mais aussi organique avec l'ensemble du prolétariat travailleur. La relation entre leurs intérêts immédiats et celui de la classe ouvriére dans sa totalité a perdu son caractère pressant par suite de la persitance opiniâtre du chômage massif. Ils ont montré et montreront encore longtemps une patience, une soumission beaucoup plus grandes que celles de la classe ouvrière devant les attaques à leur moyens d'existence. Leurs réactions, leurs actions de masse peuvent être tout autant un danger pour le mouvement ouvrier qu'un appui direct à ce dernier. Et cela d'autant plus que le mouvement ouvrier est au-dessous des tâches que lui impose la situation".

"Bulletin de l'Opposition"...n° 3; 15/11/1932.

Dans les années 1930, tous les révolutionnaires se trouvaient être confrontés à la question de la nature de la Russie de son régime politique, de la situation sociale des travailleurs en URSS. 1933 verra s'achever le Premier Plan quinquennal. D'après les calculs des staliniens, au cas où le Plan était entièrement réalisé, le revenu national, à la fin de la cinquième année, serait accru de 51 % par habitant à la ville et de 52 % au village. Le revenu de l'ouvrier devait augmenter de 58 %... mais pour une production supérieure de 100 à 110 %. Autrement dit, le salaire de l'ouvrier augmenterait de moitié pour un travail double.

En dépit des rodomontades des dirigeants staliniens, il y avait maintenant, pour "l'Opposition du XVème Rayon", une crise du Plan qui menaçait inévitablement l'économie soviétique tout entière. Elle s'appuyait sur la longue étude de Racovski publiée dans le "Bulletin de l'Opposition Russe" de novembre-décembre 1932. Elle formulait des conclusions nettement pessimistes :

"1932 a vu se réaliser les craintes exprimées par Racovsky, et les coups de cravache et les criailleries de la bureaucratie stalinienne contre l'Opposition ne peuvent en rien empêcher la crise qui menace d'éclater. Le symptôme le plus typique de cette crise est la diminution extraordinaire du rendement ouvrier.

Dans le bassin du Donetz, alors que la production augmentait de 20 %, le rendement ouvrier a baissé de près de 9 % (chiffres officiels publiés lors de la Conférence du 10 décembre dernier de l'"Union des mineurs", par "Za Industrializatsiou" du 10/12/1932).

La diminution du rendement ouvrier combattue en vain à coups de décrets s'est traduite au cours de l'année 1932 par une diminution générale de la production, en dépit du développement de la technique "mécanique"

"Bulletin de l'Opposition du XV°R" n° 4; 15/03/33/

Selon les Oppositionnels du XVème Rayon du PCF, les dirigeants staliniens du Plan avaient commis de lourdes fautes. Ces fautes, la classe ouvrière d'URSS les payait malheureusement de ses propres forces. Pour eux, il valait mieux prévoir et expliquer en temps voulu les fautes et les erreurs, que de se boucher les yeux et les oreilles avant de prendre la fuite devant la catastrophe. C'était servir la Révolution que de ne rien céler de la vérité. Et servir la Révolution, impliquait la mise au premier plan de la lutte contre la guerre et pour la "défense de l'URSS". L'"Opposition du XV° Rayon" demandait au Parti de mener toute une agitation-propagande sur la base de ces slogans.

L' "Opposition du XVème Rayon" approuvait, dans ses grandes lignes, l'analyse critique donnée par la "Gauche Communiste", groupe Rosmer, sur les contradictions présentées par la marche de la Révolution russe. Elle affirmait que le caractère ouvrier de l'Etat soviétique ne saurait être mis en cause tant que subsisteraient la nationalisation de la terre, le monopole étatique du commerce extérieur et la "Socialisation" de la grande industrie.

Toutefois, notait-elle, par suite de l'absence de démocratie, de véritable contrôle des travailleurs sur l'ensemble des organismes d'Etat, la bureaucratie soviétique n'a cessé de se développer pour en venir à jouer le rôle d'une véritable classe dont les intérêts s'opposent, de plus en plus, à ceux de la classe

ouvrière et, selon elle, seule la paysannerie peut devenir une force thermidorienne.

Pour le XVème Rayon, nier le caractère ouvrier de l'Etat russe, c'était s'engager fatalement sur le chemin du 2ème Parti en Russie, sur la voie de la IVème Internationale. Comme toutes les autres oppositions, celle du XVème Rayon se prononçait pour le <u>redressement</u> de l'"IC" et des Partis. Elle disait qu'il fallait un parti vivant où la démocratie ouvrière se combinerait avec le centralisme démocratique et la discipline nécessaire. Elle se revendiquait d'un parti qui, éliminerait - comme dans chacune des organisations où il intervient - l'étouffement et la mécanisation bureaucratique.

Pour justifier cette stratégie, l' "Opposition de Gauche du XVème Rayon" utilisait l'argument d'autorité suivant : Lénine et son groupe de Bolchéviks avaient été contre l'opportunisme de leur parti d'abord, le POSDR, de la Ilème Internationale ensuite. Au sein de ces organismes politiques, ils avaient lutté pour le redressement et non pour une nouvelle Internationale et le second Parti. C'est dire que pour l'"Opposition", le Komintern n'était point encore un corps mort pour la Révolution mondiale et que les partis nationaux n'avaient pas encore trahi le prolétariat

Cependant, il devenait de plus en plus évident que l'opportunisme bureaucratique et centraliste allait être la forme d'existence de l'"IC" et, qu'il serait toujours plus difficile de s'y faire entendre. Il devenait illusoire de croire qu'on pouvait redresser l'"IC" et ses sections organisées de façon différente du schéma social-démocrate. Si Lénine avait pu rester au sein du POSDR et de l'"Internationale Socialiste", c'est que les habitudes et des statuts "démocratiques" et "fédératifs", qui régnaient dans les organisations d'avant-guerre, rendaient possible une telle

attitude. L'âge de la démocratie d'avant-guerre était dépassé, le centralisme était devenu une trique entre les mains de la fraction stalinienne, dite "centriste" : la possibilité de faire vivre des Fractions dans l'"IC" était morte elle aussi.

Tirant un grand nombre d'enseignements de cet état de choses, le XVè Rayon formulait ceci : plus rapidement se formaient les nouveaux partis et la nouvelle Internationale, mieux cela vaudrait. Pour lui, le modèle de construction des organismes politiques, c'était celui utilisé par Lénine. Quand ces partis et cette Internationale seraient reformés et renforcés qui serait le plus terrible adversaire sur le chemin de la révolution? L' "Opposition" répondait : la bourgeoisie avec son appendice, les restes de la Ilème Internationale. Mais il y aura un adversaire de plus, plus terrible parce que sorti du sein des générations qui ont lutté sous les plis du drapeau de la révolution d'Octobre. la Illème Internationale.

Par deux fois, les représentants de la Région Parisienne et le Bureau du XVème Rayon, à la demande expresse de Sémard et de M. Thorez, avaient réclamé l'exclusion de Davoust et de son camarade Leboucq. Sous tous les prétextes, les staliniens cherchaient à avoir la "peau" de Davoust. Enfin, le Comité de Rayon trouva le moyen d'obtenir de sa cellule le vote d'exclusion de Davoust au meeting de Bullier, du 29 juillet 1932, Davoust s'était vivement opposé aux brutalités du service d'ordre stalinien et il avait cherché à empêcher qu'un camarade oppositionnel soit brutalisé par les nervis du service d'ordre. Devant sa cellule, Davoust avait stigmatisé véhémentement ces répugnants moyens de lutter contre les adversaires politiques. Il avait dénoncé le discours provocateur de Sémard et la préméditation de ce guet-apens. Sémard, suivant ses propres termes, avait

tendu une souricière aux camarades du Parti en désaccord avec la direction sur la politique du Parti communiste en Allemagne.

Exclu, Davoust savait combien il était vain de faire appel à la "Commission de Contrôle" du Parti. C'est pourquoi, il s'adressa directement à tous ses camarades de Rayon :

"Vous connaissez ma position politique depuis plusieurs années. Aux zig-zags de la ligne de la direction du Parti, à ses erreurs sans cesse répétées, j'ai opposé des critiques et des propositions bien précises, et qui présentent depuis 1928 une unité qu'on aimerait trouver dans la "ligne" du Parti communiste français".

"Aux membres du XVème Rayon du Parti", la Garenne; 22/10/32.

Quelles furent ces propositions avancées par Davoust ? Les voici :

- 1°: Faire comprendre aux membres du Parti le rôle des organisations de masse. Définir les rapports entre le Parti et les syndicats et les comités de chômeurs.
- 2°: Organiser le travail des Fractions dans les syndicats.
- 3°: Réviser à fond la tactique de la CGT.U afin de ne pas en faire une simple succursale du Parti pour "militants mineurs".

Comment réaliser ces tâches essentielles. Bien des fois, Davoust avait exposé, au grand jour, ses suggestions :

1°: Le redressement de la CGT.U exige que celle-ci s'attache à préparer sérieusement et avec persévérance les luttes ouvrières qui, dans la période présente, demandent à être rapidement élargies. Cet élargissement à plusieurs usines d'une même firme,

à toute une branche d'industrie, à toute une région, nécessite l'existence d'organisations syndicales groupant déjà un grand nombre de travailleurs.

2°: L'entraînement des ouvriers dans l'action ne peut être réalisé que sur la base des revendications les plus immédiates, revendications qu'il faut savoir expliciter correctement.

3°: Les syndicats doivent avoir leur vie propre, nettement distincte de celle du parti. Ils doivent posséder leurs propres organes: journaux de sections, de Fédération. Quant à la "Vie Ouvrière", elle doit tendre à devenir accessible aux ouvriers, ne plus être l'organe de la fraction communiste dans la CGT.U, mais l'organe de la CGT.U, l'organe d'une organisation syndicale de masse.

Davoust avait défendu son point de vue sur bien d'autres questions : situation nationale et situation internationale (Allemagne, Espagne, Russie, Italie), lutte contre la guerre et l'armée.

BILAN

En novembre 1933, une revue de clarification politique et de compréhension des situations voyait le jour : "Bilan". Ce fut l'organe théorique de la Fraction de Gauche du Parti Communiste italien, plus tard, le bulletin de la Fraction italienne de la Gauche Communiste. Cette revue se présentant sous le format 16,5 X 24,5, était imprimée en Belgique pour des raisons "économiques". Elle portait comme adresse celle de Davoust à Paris, 26 rue des Plantes, 14è arrt. Davoust avait d'autant plus volontiers prêté son nom de responsable que d'une part, la Fraction de la Gauche italienne ne comptait aucun élément de citoyenneté française dans ses rangs et que,

d'autre part, Davoust était bien connu des services préfectoraux. D'année en année, avec la mention "individu dangereux à surveiller étroitement" inscrite dans son livret-matricule au "Carnet B", son fichier se remplissait régulièrement.

"Je dis toujours que je n'étais pour cette revue qu'une "boîte aux lettres. C'est vrai à ... 90 % car on n'accepte pas une telle responsabilité sans raisons. Depuis pas mal d'années, soit personnellement, soit en tant que membre d'un groupe, j'avais entretenu de bonnes relations avec les bordiguistes parisiens et même avec Vercesi et les jeunes bordiguistes de Bruxelles où j'allais souvent. Les divergences ne dépassaient pas les limites acceptables. Rien donc ne s'opposait à ce que mon nom soit associé à Bilan tels que les premiers extraits publiés par "RI" le présente. Il fallut vraiment une attaque personnelle et stupide publiée dans cette revue pour que je les prie de bien vouloir changer de "boîte aux lettres". Si j'ai parlé de 90 % quelques lignes plus haut, c'est que mes liaisons, affectives et politiques, avec les copains bordiguistes de Paris représentaient au moins les 10 % restants. Plus même, puisque nous devions recueillir à I' "Union Communiste" la majorité des bordiguistes parisiens et cela jusqu'à la guerre".

Lettre à G. Sabatier; 18/01/1976.

C'est à tort, croyons-nous, que Davoust qualifie la Fraction de "bordiguiste"; la tentation de faire l'assimilation était forte et, il n'a pas échappé à un amalgame facile. A. Bordiga n'eut pratiquement aucun rôle dans la formation de la Fraction qui anima "Bilan", par contre, c'est bien Vercesi (O. Perrone) qui fut le principal animateur de la Fraction de Gauche:

"La seule fois qu'à paru le terme "bordiguiste", c'est sur la couverture de l'édition française de notre plate-forme, et, maintes fois, nous nous sommes expliqués à ce sujet; nous avons dit que ce terme était une erreur, bien que dans l'intention des camarades, il avait été employé seulement pour spécifier, au sein des nombreux groupes oppositionnels du parti français, les traditions du courant politique qui éditait la plate-forme. Mais, pour la polémique facile, l'on n'est jamais ce que l'on est, c'est-à-dire un courant politique, mais ce que l'on vous accuse à tort ou à raison, d'être soit des "bordiguistes" qui essaient de se faire une petite place à la faveur du prestige du camarade Bordiga".

"Bilan" n° 2; décembre 1933.

WOW

L'UNION COMMUNISTE

D'avril 1933 à juin de la même année sur une initiative du "Groupe de Bagnolet" (Barré, Treint, M. Lavergne¹), s'était tenue une "Conférence d'Unification" convoquée par le "Groupe de la Banlieue Ouest" (ex-XVè Rayon du PCF), avec Davoust, M. Fourrier, B. Peret. D'après les pointages effectués sur le vif par Davoust, il y avait 73 participants appartenant aux groupes suivants:

- "Gauche Communiste" (16 participants),
- "Gauche de la Banlieue Ouest" (11 participants),
- "Fraction de Gauche-Bagnolet" (7 participants),

¹ M. Lavergne, pseudonyme de Marc Chirik, figure centrale de la "Gauche Communiste de France" ("Internationalisme"), dissidence du "bordhigisme-, et dirigeant principal de l'actuel "CC.". Disparu en Janvier 1991, à Paris.

- "Fraction de Gauche du PCI" (8 participants),
- "Minorité de la Ligue Communiste" (5 participants, dont Rimbert et 4 participants du "Groupe Juif"),
- "Ligue des Communistes Internationalistes de Belgique" (2, dont Hennaut),
- "Groupe des Etudiants" issu de la "LCI" (8 participants)
- "Ligue Communiste" (11 participants, dont P. Naville, R. Molinier..)
- "Effort Communiste" (2 participants, dont Treint),
- "Renaissance Communiste" (3 participants).

A titre individuel, il y avait Simone Weill. Une lettre de l'"Opposition de Gauche d'Autriche", signée de K., saluait la Conférence.

Les magnifiques efforts déployés pendant des mois et des mois par G. Davoust en vue de l'unification organisationnelle des divers groupes oppositionnels au stalinisme trouvaient leur heureuse conclusion. La "Ligue Communiste Internationaliste" était restée en dehors du processus d'unification, montrant ainsi son incapacité à donner une solution communiste de principe aux problèmes de la lutte de classe du prolétariat français.

Le 2 décembre 1933 naissait l' "Union Communiste", avec pour organe central "L'Internationale". Dans la période historique difficile, traversée alors par le mouvement d'avantgarde, le fait acquérait une importance dépassant de beaucoup le résultat matériel, numérique, de l'unification.

C'était la concrétisation de ce que la Fédération italienne de la Fraction de Gauche du PCI avait pressenti :

"Il faut que l'Opposition unifiée s'attelle à cette tâche ardue et difficile qui consiste à se relier aux traditions révolutionnaires en France et à reprendre l'héroïque héritage des Communards"

"Vers la constitution d'une véritable fraction de gauche en France".

Le trait caractéristique de cette unification consistait en ce qu'elle n'avait pas été faite sur la base d'une résolution unanime, sans contenu, mais qu'elle s'était réalisée après que la Conférence eut discuté et constaté l'existence de divergences réelles, notamment la nature exacte de l'Etat russe et la question de la IVè Internationale.

Quatre années d'expérience avaient montré que la "Ligue Communiste Internationaliste", au lieu de constituer le lieu de regroupement des révolutionnaires n'avait été qu'une agglomération de groupes oppositionnels incapable de contenir la résolution des problèmes spécifiques à la lutte du prolétariat français, car s'appuyant fondamentalement sur les quatre premiers congès de l'"Internationale Communiste". Se raccrochant à ceux-ci, elle avait bloqué le travail d'analyse politique indispensable.

Le "marxisme-léninisme" constituait la base doctrinale de l' "Union Communiste", c'est à dire :

1°: La lutte conséquente contre le régime existant et tous les courants au sein de la classe qui, directement comme la social-démocratie, ou indirectement comme le stalinisme, le soutiennent,

- 2°: La reconnaissance de l'internationalisme prolétarien, du caractère permanent de la révolution prolétarienne, du rôle dirigeant du prolétariat dans les révolutions contemporaines.
- 3°: L'impossibilité d'existence d'un régime intermédiaire entre le capitalisme et la distature du prolétariat,
- 4°: La lutte sans merci pour la libération des peuples coloniaux et semi-coloniaux opprimés et rançonnés par l'Impérialisme.

En même temps, l' "Union Communiste" rejetait les théories staliniennes :

- 1°: Du "Socialisme en un seul pays", négation de l'existence d'une économie mondiale et internationale et de l'internationalisme prolétarien,
- 2°: Des "partis ouvriers-paysans", qui nient le rôle dirigeant du prolétariat et assignent à la petite-bourgeoisie un rôle politique indépendant,
- 3°: De la "dictature démocratique des ouvriers et des paysans", qui n'est qu'une utopie "réactionnaire" (en cela, l' "Union Communiste s'éloignait du "marxisme léninisme),
- 4°: Du "social-fascisme" qui fait de la social-démocratie l'ennemi "numéro 1".
- 5°: Des "syndicats rouges" et de la subordination aveugle des syndicats au parti communiste.

La politique et la tactique de l' "Union Communiste" étaient surbordonnées à un seul objectif : gagner les couches décisives du prolétariat à la révolution socialiste mondiale.

Le Secrétaire de l'organisation fut Lastérade, Davoust la cheville ouvrière et, plus tard, il en deviendra le Secrétaire en

titre. A l' "Union Communiste", il y avait des camarades venus de tous les pays d'Europe: T. Recchia, héroïne des barricades de Turin en 1920, et son compagnon G. Bavassamo, le meilleur orateur de l'"Union Communiste", le vieux hongrois Voradi (Lang), de nombreux roumains, comme Christian, Martin, Victor, plusieurs polonais, comme Coulèche, Edmond, Georges, des "archéo-marxistes" grecs, comme Dimitri.

Peu après le conférence d'unification, il y eut, bien sûr, des départs. Ainsi, M. Fourrier et le poète B. Peret se retirèrent sur la pointe des pieds ; le "Groupe de Bagnolet" quitta rapidement ! "Union Communiste" faute de ne pas y avoir mis la main dessus, des camarades du "Groupe Juif", effrayés par les prises de position de plus en plus nettes sur la Russie, firent de même en Juin 1936, certains des ex-membres de la "Gauche Communiste" filèrent honteusement chez Doriot, complètement mystifiés par la démagogie à bon marché du "dur" de St. Denis.

En février 1935, l'"Union Communiste" absorbait le petit groupe de Lhuilier, non-entriste dans la "Ligue". Quelques mois plus tard, les éléments de ce groupe sortait de l'"Union Communiste" pour fonder l'"Action Léniniste" qui, dans sa "Déclaration" se disait être fidèle à l'ensemble des conceptions de Marx et de Lénine; le matérialisme historique en tant que méthode d'analyse de la société, l'Internationalisme prolétarien en tant que méthode de lutte du prolétariat pour sa libération et celle de toute la société.

A partir de 1936, l' "Union Communiste" entra en relations avec les "Hollandais" du GIC et autres débris du glorieux KAPD. Ce fut l'absorption du petit groupe réuni autour de Bayard, seul représentant en France du "Communisme de

Conseils", A. Prudhommeaux ayant, quant à lui, rejoint les libertaires, et les pires.

En 1937, l' "Union Communiste" accueillit les bordiguistes de la Région parisienne qui avaient rompu avec Vercesi et les Belges, en désaccord sur l'analyse des évènements espagnols. Ces éléments pensaient qu'au cours même de la lutte du prolétariat espagnol, on ne manquerait pas d'assister à une modification des positions dans un sens révolutionnaire. Et, ils estimaient que les camarades se trouvant sur place pouvaient représenter et intervenir au nom de la Fraction italienne.

Dans le cadre de ce travail-ci, nous ne pouvons pas faire, comme on s'en doute, tout l'historique de l' "Union Communiste". Plus loin, nous reviendrons sur la "question espagnole". Pour l'instant, voyons quelles étaient les positions défendues par l' "Union Communiste".

SITUATION INTERNATIONALE - MOUVEMENT OUVRIER

C'est la catastrophe du communisme en Allemagne et le triomphe du fascisme dans le pays le plus industrialisé d'Europe sur le prolétariat le plus concentré et le mieux organisé qui déterminent le rapport de forces mondial. Le fascisme s'est installé au pouvoir en Allemagne sans rencontrer de résistance organisée révolutionnairement. La "conduite honteuse" de la social-démocratie, qui recula pas à pas devant l'offensive fasciste, que d'ailleurs elle soutint contre le prolétariat en maintes occasions, fut la conséquence inéluctable de sa politique de

trahison d'août 1914. Ce qui constituait le fait vraiment nouveau c'était, pour l'époque, la capitulation sans réel combat révolutionnaire du Parti Communiste Allemand, expression locale de la faillite générale de la Illème Internationale prise dans son ensemble. Par ses mots d'ordre nationaux-bolchévistes, la section allemande du Komintern se traînait lamentablement à la queue du nazisme. On ne pouvait battre le fascisme qu'en opposant à ses violences, la violence organisée du prolétariat et une politique révolutionnaire conséquente.

La direction du Komintern, dépendante de la bureaucratie soviétique, elle-même guidée par la théorie du "socialisme en un seul pays" -dont les intérêts sont complètement étrangers à ceux du prolétariat-n'était guère intéressée à la victoire de la révolution prolétarienne, où que ce soit sur le globe. Le fait que l'IC ait approuvé la politique de sa section allemande -politique qu'elle entendait poursuivre et appliquer en d'autres pays- a démontré à l'avant-garde communiste que le retour de l' "IC" à une politique révolutionnaire était impossible. La Illème Internationale était, aux yeux de l' "Union Communiste", non redressable.

Ce n'est pas le bolchévisme qui avait fait faillite en Allemagne, mais le stalinisme qui n'en est que sa négation. Devant le prolétariat international était posé le problème de la reconstruction des nouveaux partis et d'une nouvelle Internationale, pour résister au fascisme et organiser les forces de la révolution. Les éléments qui constitueront cette Internationale seront d'abord les cadres de "l'Opposition Internationale de Gauche" et les différents groupements oppositionnels avec lesquels les désaccords se trouvent être dépassés par les événements mêmes.

Contrairement à ce qu'ont pu laisser entendre certains "chercheurs" et autres "historiens", l' "Union Communiste" a su garder son sang froid et ne pas crier à la révolution mondiale tous les quatre matins. Quoique les batailles en Autriche, la manifestation monstre des chômeurs du Borinage, le soulèvement aux Asturies et les mouvements éclatant à Brest et à Toulon contre la mise en place de l'économie de guerre montraient que les travailleurs étaient décidés à la lutte, on ne pouvait pas prendre ces réactions comme les premières manifestations d'un flux de reprise révolutionnaire parce que, tous restaient prisonniers de la social-démocratie ou du Komintern. Pour l' "Union Communiste", un changement de cours n'était possible qu'à la condition expresse où les masses opéreraient la rupture avec la llème et la Illème Înternationales.

LA CRISE MONDIALE

Durant deux siècles, la croissance des forces productives de l'économie mondiale a conduit à une plus grande internationalisation de la vie économique et, en même temps, à une terrible lutte pour un nouveau partage du monde, déjà réparti entre les plus forts, entre les grands Etats impérialistes. Dans ce contexte général, le pouvoir étatique acquiert une importance toute particulière pour la bourgeoisie. C'est pourquoi le capitalisme manifeste, d'une part une tendance au développement des formes étatiques qui aident la lutte sur le marché extérieur et la militarisation de l'économie, d'autre part l'accroissement particulièrement monstrueux du militarisme : armée de terre, navale, aviation, chimique, etc.

La crise a contraint chaque impérialisme à modifier sa propre structure interne afin de mieux se préparer à la lutte mondiale. Afin de maintenir leurs profits, tout en faisant face aux nécessités de la concurrence mondiale, les capitalismes de chaque pays ont réalisé une plus grande concentration des pouvoirs économique et politique, ce qui augmente considérablement le rôle de l'Etat capitaliste :

"Dix-sept ans après la fin de la première guerre, un nouveau "partage du monde" par les armes est à la veille de se réaliser, une effroyable tuerie se prépare. (...) La crise économique qui depuis 1929 ébranle profondément le "monde capitaliste, a ramené la production des vieilles nations "industrialisées (USA compris) au niveau d'avant-guerre, alors "que leur appareil productif s'était considérablement développé. Elle a exacerbé l'âpre lutte économique que se livrent, pour un marché mondial très rétréci, les différents impérialismes. Ceux-ci se sont développés depuis 1918 à des rythmes très inégaux, pour de multiples raisons : industrialisation des pays neufs et des colonies, crise agraire, dévaluations monétaires, dumping, etc".

"L' " Internationale" n° 16; du 02/08/1935.

Tel était le tableau général de la crise que brossait l'"Union Communiste". Qu'en était-il précisemment de la situation en France, comment se faisait ressentir cette dépression économique qui n'était pas, disons-le, un effrondrement brusque

"L'hiver approche ; le chômage, après le léger fléchissement saisonnier augmente de nouveau, et la crise agricole, industrielle et financière persiste. Les décrets-lois, qui ont si durement atteint les masses laborieuses, n'ont rien résolu ni en ce qui concerne le déficit "budgétaire, ni quant à la vie chère et l'activité économique".

"L' "Internationale" n° 18; 15/11/1935

Dans les derniers jours d'octobre 1935, le gouvernement Laval-Herriot avait, de lui-même, reconnu l'inefficacité des décrets-lois. Le mythe du "Roosevelt français" s'écroulait, l'illusion du coup de fouet se dissipait en nuage de fumée. A nouveau, des voix s'élèveront pour parler de prochaine dévaluation, tandis que le PCF allait, répétant qu'à l'aide de quelques protestations verbales et autres manifestations à caractère "français", on pourrait abolir les décrets-lois. Ceux-ci signifiaient : abaissement des traitements de fonctionnaires, réduction des pensions de tous genres, compression des conditions de vie de tous les travailleurs et des paysans :

"Aux démagogues du "Front Populaire" qui leur ont fait grief de ce que les décrets-lois n'ont pas diminué le chômage et le nombre des faillites, ni atténué la crise, Laval ne s'est nullement gêné pour répondre que son ambition n'allait pas jusque là et que le but unique des décrets-lois était de transférer une partie du revenu dans la poche des possédants".

"L' "Internationale" n° 19; 10/01/1936.

MENACE DE GUERRE

Dès l'été 1934, l' "Union Communiste" était convaincue de la marche vers la guerre. L'Europe se trouvait,

incontestablement, prête. La France et ses alliés, la "Petite Entente", ne pouvaient compter que sur la guerre pour maintenir les positions économiques et politiques dominantes créées par le traîté de Versailles. L'Allemagne, la Hongrie et l'Autriche - dans une certaine mesure - ne pouvaient compter que sur la guerre pour détruire les frontières qui les corsetaient. Quant à l'Italie, elle ne pouvait que miser sur la guerre pour se tailler en Europe sub-Carpathique, et en Afrique, la part du gâteau qui lui avait été refusé en 1918-19. Chacun des impérialismes rivaux, n'ayant plus à compter que sur sa puissance militaire, consacrait donc, à sa préparation, la majeure partie des ressources de la nation.

Bien que ce soit autour de la Sarre que se produisait le maximum d'agitation et la préparation morale à la guerre entre l'Allemagne et la France, il était cependant incertain, pour l' "Union Communiste", que ce soit la question sarroise qui puisse déclencher la guerre mondiale, comme l'Alsace-Lorraine en 1914. C'était toujours l'Europe centrale qui restait le centre névralgique des rivalités impérialistes.

L'autre point d'intersection des rivalités impérialistes, c'était la Chine et le Pacifique. Il s'agissait là du partage et du dépècement de la dernière grande zone du globe qui n'était ni colonie, ni protectorat, l'endroit le plus peuplé de la terre. Cela étant affirmé, l' "Union Communiste" se gardait bien de jouer les pythonisses :

"Où éclatera la guerre? On ne saurait le prédire. Tour à tour l'Europe et le Pacifique apparaissent comme des zones de conflagrations les plus menaçantes. Quand éclatera la guerre ? Nul ne saurait donner des dates. L'histoire est constituée par un ensemble de problèmes où le facteur humain est loin d'être négligeable. Le passage de l'état de

paix capitaliste à l'état de guerre capitaliste ne se détermine pas avec une précision mathématique. On peut saisir, calculer, chiffrer les éléments qui s'accumulent en vue de la guerre, mais ce qui est imprévisible, du moins dans le temps, c'est l'incident qui précipite l'histoire, l'incident humain qui met en route l'événement historique".

"L' "Internationale" n° 7; 01/08/1934.

Un an plus tard, la préparation à la guerre s'était accélérée. La formation des blocs impérialistes qui s'affrontent se discerne encore mieux. Chaque impérialisme est engagé dans une course aux armements effrénée. La construction de matériel de guerre, de navires, la fabrication des armements, la ré-organisation des armées, la mobilisation industrielle, toutes ces mesures se généralisent et se précipitent. L'Italie a reçu de l'impérialisme français la liberté de conquérir l'Abyssinie, la guerre mondiale se rapproche :

"Ainsi le traité de Versailles est déchiré. Ce traité de brigandage a donné les résultats prévus par Lénine et les premiers congrès de l'IC : il portait en lui les germes d'une nouvelle guerre, ces germes se sont développés et l'Europe est actuellement mûre pour une nouvelle tuerie".

"L' Internationale" n° 13; 04/04/1935.

Ainsi, l' "Union Communiste" essayait d'analyser correctement la situation internationale et, de là, de déterminer les facteurs essentiels du prochain conflit impérialiste. A maintes occasions, elle put mettre en relief les différents aspects du processus de préparation guerrière : accords de Rome, reconstitution de l'armée et de la flotte allemandes, accord naval

anglo-germanique, pénétration japonaise en Chine, guerre italoabyssinienne, mais aussi pactes franco-soviétique et russotchécoslovaque:

"L'URSS prise dans les filets de la politique impérialiste par toute son attitude depuis la mort de Lénine, ne trouve plus d'autre issue qu'en réclamant et en hâtant la constitution d'un bloc guerrier avec la France et la Petite Entente".

"L'Internationale" n° 12 ; 22/02/1935.

CONTRE TOUTE DEFENSE DE L'URSS

L'URSS venait d'augmenter ses effectifs qui passaient de 600 000 à 900.000 hommes et répondait aux menaces hiltériennes par une politique d'armement à outrance. Les déclarations d'intention pacifiste et d'affirmation de "socialisme prolétarien" ne changaient rien au caractère impérialiste de l'engagement russe. L'URSS serait un objet d'agression au même titre que la France, elle n'était aux yeux des autres nations qu'un concurrent impérialiste. Les pays opposés à elle, en veulaient davantage à ses positions territoriales qu'à son régime social qui avait cessé, pour l' "Union Communiste", d'être l'expression du marxisme. Ce que la bureaucratie russe défendait, c'était son appareil dirigeant ; ses bénéfices extraits du sol et du sous-sol russe ; plus-value extorquée policièrement au prolétariat, le sur-travail des masses paysannes. En somme, c'était l'intérêt d'une classe sociale capitaliste qu'elle défendait.

Un nouveau facteur d' "Union Sacrée" existait qui devait être systématiquement dénoncé : celui de la "défense de

l'URSS". Accepter de défendre la Russie, c'était préparer l'"Union Sacrée", c'était renforcer la bourgeoisie russe et sa domination :

"Nous avons dit que par ses actes sur le plan international, l'Etat soviétique sert la bourgeoisie. Nous pensons qu'il est inutile de rappeler tous les faits qui, notamment depuis deux ans, confirment ce rôle. A notre avis, il ne s'agit plus d' "erreurs", de "ligne fausse", mais d'une orientation conséquente. Il n'est plus possible par exemple d'expliquer l'entrée de l'URSS à la SDN et ses alliances en invoquant la nécessité de compromis en face de la menace d'une intervention étrangère, il s'agit bel et bien d'une intégration de l'Etat soviétique dans un camp impérialiste. D'autre part l'intermédiaire des partis staliniens, l'Etat soviétique livre le prolétatriat pieds et poings liés aux capitalistes des différents pays alliés de l'URSS.

Cette politique ne fait qu'exprimer les intérêts des couches privilégiées qui se sont développées en URSS et qui aspirent à maintenir, consolider et accentuer leur domination.

(...) Le prolétariat russe doit reconstruire ses organisations de classe et s'engager dans la voie révolutionnaire pour renverser ses nouveaux exploiteurs.

Quant aux révolutionnaires des autres pays, leur devoir est de proclamer leur solidarité avec ceux des leurs que l'Etat soviétique soumet à une tenace et atroce répression dans les isolateurs, lieux de déportation et camps de concentration. Cette solidarité se confond avec la lutte contre la trahison stalinienne et le refus de toute défense de l'URSS".

"L' Internationale" n° 21; 23/05/1936.

FRONT POPULAIRE = FRONT NATIONAL

"lutte anti-fasciste".

A la veille de la seconde guerre mondiale, le capitalisme français devait substituer à la méthode de la violence ouverte -qui aurait pu favoriser la formation de la conscience de classe du prolétariat et engendrer la constitution de ses organismes de classe- l'autre méthode, celle de l'intoxication idéologique, l'idéologie démocratique.

La compréhension de la nature profonde du "Front Populaire" fut, aux débuts, assez équivoque pour l' "Union Communiste". Certes, le "Front Populaire" était vu comme une duperie, mais dans les avantages politiques qu'il apportait, résidait pour la classe ouvrière la possibilité de les utiliser pour ses buts révolutionnaires. On fit, à ce moment là, une simple critique de gauche :

"Mais le "Front Populaire" refuse la lutte armée et les milices ouvrières. Il met toute sa confiance dans les délégations suppliantes auprès des ministres et préfets. La "délégation permanente" des parlementaires et anciens ministres de gauche, devient l'état major de la soi-disant

"L' "Internationale" n° 15; 02/07/1935.

L' "Union Communiste" réagissait en dénonçant les délégations diplomatiques des gauches, les manifestations tricolores. Elle proclamait le besoin de s'organiser en milices armées pour écraser le fascisme. Elle cherchait à favoriser l'apparition de "Comités de Front Unique" des masses décidées à l'action directe,

propositions

que rejetta la "Fraction de Gauche" du Parti Communiste d'Italie, "Bilan".

Or, l' "Union Communiste" savait pertinemment que révolution prolétarienne, d'une part, guerre et fascisme, de l'autre, étaient les alternatives inéluctables devant lesquelles se trouvait acculée la société capitaliste en crise.

Par leur gain de voix (de 783 098 en 1932 à 1.468.949 en 1936) et par leur gain de sièges (de 10 à 72), les staliniens furent les grands vainqueurs des élections du début de Mai 1936. Alors que la plupart ne manquaient pas de voir dans ce succès électoral l'indice de la radicalisation de la classe ouvrière, l'"Union Communiste" montra que, tout au contraire, les masses avaient reculé en accordant leurs suffrages au programme nationaliste et revanchard de Duclos-Thorez:

"La perspective de révolution que pouvait provoquer le mécontentement, a été remplacée par l'espoir d'une rénovation nationale. C'est grâce à cet état d'esprit qu'ont été battus un grand nombre de députés sortants et tous les partis qui s'étaient compromis dans les gouvernements précédents".

"L' Internationale" n° 21 : 23/05/1936.

Rapidement, l' "Union Communiste" était amenée à affirmer nettement, et non pas à mots voilés, que le "Front Populaire" -comme tout gouvernement bourgeois- n'était rien d'autre que le gérant et le gardien féroce du régime d'exploitation

capitaliste. Tout serait organisé par les radicaux, les socialistes et les staliniens, unis en front commun, contre la classe ouvrière. Face au gouvernement du "camarade "Blum", instrument de gouvernement capitaliste, l'"Union Communiste" eut une attitude nette:

"Notre principale tâche consiste aujourd'hui à montrer que la duperie du Front Populaire n'a rien de commun avec la lutte historique du prolétariat contre son ennemi de classe, et avec le mouvement marxiste qui représente seul cette lutte et son but. Notre devoir est de condamner et de démarquer tous ceux qui se lient à la nouvelle tromperie et qui s'appliquent à prouver aux ouvriers qu'il faut malgré tout espérer quelque chose du gouvernement nouveau".

"L'Internationale" n° 21; 23/05/1936.

Aussi, elle fut amenée à dénoncer ouvertement : un groupe se disant "révolutionnaire" et "bolchévik", l'organisation "Que faire ?" de A. Ferrat qui parlait de rapprocher les ouvriers du gouvernement Blum chaque fois qu'il ferait un pas en avant - si minime soit-il - la "Gauche Révolutionnaire" de M. Pivert qui essayait de faire croire que le ministère Blum était fondé sur une action révolutionnaire et, plus encore que ce gouvernement avait un indubitable caractère prolétarien - des groupes anarchistes qui adoptaient une attitude similaire. De tels événements servaient à montrer à l'"Union Communiste" que les conditions de reconstruction d'une nouvelle avant-garde étaient cruellement absentes. Sa tâche principale allait consister à affirmer et à propager des positions révolutionnaires intransigeantes, à dénoncer toutes les duperies et tous ceux qui s'en faisaient complices.

En 1935, dans sa brochure "Deux politiques", l' "Union Communiste" dressait un bilan accablant des activités des trotskystes à cette époque :

"Quatre mois après la signature du pacte socialocommuniste, alors que chaque jour apportait une nouvelle preuve de l'incapacité et de la trahison du Bloc, la Ligue Trotskyste, subissant l'influence de la social-démocratie où elle venait d'entrer, renforça sa propagande d'illusions à l'égard des partis traîtres. Les trotskystes, tout en se posant en censeurs, se firent les plus violents apologistes de l'alliance opportuniste".

DEVANT L'ESPAGNE

Après la chute d'Alphonse XIII, en 1931, à cause de sa faiblesse idéologique, le prolétariat espagnol ne sut pas balayer les traîtres démocrates et trouver la voie vers l'organisme politique révolutionnaire. Jusqu'en décembre 1931, la République espagnole évolua vers la "gauche", car il fallait avant tout paralyser l'essor des masses, et consolider l'ordre. C'est un gouvernement de gauche, Azana-Caballero, qui, au début de 1932, réprima la grève générale proclamée par les syndicalistes. Suite à quoi, l'axe de déplaça à "droite". La "défense de la démocratie" fut la base de la concentration autour de laquelle les ouvriers espagnols furent appelés par le PSOP et l'UGT à se grouper. Ainsi, les ouvriers espagnols tombèrent sous la coupe des forces contre-révolutionnaires.

L'écrasement militaire des ouvriers des Asturies en octobre 1934 était la conséquence des manoeuvres capitalistes débutant en 1931 autour de la "République". Sous prétexte que le mouvement était "politique", les anarchistes ne firent rien pour alerter le prolétariat.

Le prolétariat des Asturies, après s'être battu comme un lion et avoir tenu tête, sur le terrain militaire, aux bataillons gouvernementaux, subissait une effroyable saignée. Mais tout cela n'avait pas encore épuisé la combativité des masses :

"Chaque jour, toute l'Espagne est le théâtre d'événements et de heurts où les différentes classes s'affrontent. Leur caractère et leur importance varient selon la localité ou les circonstances. Tantôt ce sont des grèves locales ou même générales, tantôt c'est l'occupation des terres ou d'usines par des paysans ou des ouvriers, ailleurs c'est l'incendie d'une église ou d'une maison de fasciste. Mais partout la base de toutes ces réactions est la même et exprime la volonté des masses de continuer le grand processus historique de transformations sociales commencé il y a cinq ans avec la chute de la Monarchie".

"L'Internationale" n° 21; 23/05/1936.

En cela L' "Union Communiste" se trompait car sous le signe d'une croissance de la contre-révolution sur l'arène mondiale, l'orientation politique en Espagne, de 1931 à 1936, ne pouvait que suivre un cours parallèle et non le cours inverse de transformation sociale révolutionnaire. Loin d'avoir favorisé le développement politique et idéologique du prolétariat et, par conséquence la constitution de son parti de classe, la République

démocratique espagnole avait largement contribué au renforcement des forces contre-révolutionnaires agissant au sein des masses socialistes et anarcho-syndicalistes, tout en corrompant les faibles noyaux communistes sauvés de la débâcle de la Illème Internationale.

Aux Asturies, le prolétariat subissait une terrible saignée. Comme en Autriche, cette tragédie se déroula dans l'indifférence du prolétariat mondial immobilisé par la politique des contre-révolutionnaires, sociaux-démocrates et staliniens. Mais, cette répression n'avait pas réussi à mettre le prolétariat espagnol à genoux.

Sans attendre les mots d'ordre d'action des organisations politiques et syndicales dans lesquelles ils étaient organisés en masse - la CNT-FAI et l'UGT-PSOP, les prolétaires ripostèrent spontanément au soulèvement militaire des généraux nationalistes conduits par F. Franco. Les ouvriers s'armèrent par leurs propres moyens, prenant d'assaut les casernes au mépris de leur vie. En deux jours, le pronunciamento était battu. Mais les forces du "Frente Popular" réussirent à canaliser la volonté de lutte des masses sur le terrain de l'antifascisme, contre Franco. Pour la CNT et le POUM, aile extrême-gauche du "Frente Popular", le prolétariat devait d'abord vaincre Franco et ensuite seulement combattre Azana et passer, d'étape en étape, au pouvoir.

Quand il s'insurgea pour écraser le fascisme, le prolétariat se borna à cet objectif et n'eut pas assez d'élan politique pour aller vers l'anéantissement du vieil appareil étatique espagnol qui avait permis aux militaires de préparer leur plan d'attaque du prolétariat.

La position de l' "Union Communiste" fut très proche de celles de la "minorité" de la "Fraction italienne de la Gauche Communiste" et de la "Ligue des Communistes Internationalistes de Belgique" :

"Nous nous refusons de voir dans la saoulerie démocraticopopulaire l'expression de la conscience de classe du
prolétariat espagnol. Nous saluons dans sa lutte contre le
fascisme le début du combat de la classe ouvrière pour le
socialisme que le prolétariat espagnol ne peut pas ne pas
entreprendre. Et c'est à ce titre que nous avons à le soutenir
non seulement contre les chacals du fascisme et du
cléricalisme, mais encore contre tous ceux qui n'aspirent
qu'à étouffer la conscience prolétarienne pour mieux
pactiser avec l'ennemi".

A. Hennaut "Bulletin de la "LCI" N° d'Août1936.

Quatre mois après le magnifique soulèvement prolétarien de Barcelone, le recul de la révolution se concrétisait. En Catalogne, après la dissolution du "Comité Central des Milices", le Conseil de la Generalitat prit des mesures significatives. D'abord la militarisation des milices, comportant l'application de l'ancien Code de Justice militaire, puis le décret sur la Collectivisation des entreprises, favorable aux anciens propriétaires. Parallèlement aux décrets de la "Generalitat", les organisations syndicales lancent le mot d'ordre préparant la militarisation des milices. Entre la CNT-FAI, l'UGT et le PSUC était signé un pacte d'unité d'action contre le fascisme. A Madrid.

le 4 novembre 1936, la CNT-FAI acceptait de collaborer avec les Caballero, Giral, Pietro et Hernandez :

"Au lieu de renverser le gouvernement incapable d'avoir organisé la défense de la capitale et responsable de la prise de Tolède, ainsi que de l'avance rapide des troupes fascistes, les anarchistes décidèrent de faire l'union sacrée. Suprême capitulation. La Révolution espagnole est frappée mortellement par cet acte qui marque dans les faits un tournant décisif de la situation politique".

"L'Internationale" n° 24 ; 05/12/1936.

A bien lire ce passage d'article écrit "à chaud", pour l'"Union Communiste" il était hors de question de parler de désertion du front, de défaitisme révolutionnaire dans les deux camps. Il ne s'agissait plus de divergence avec "Bilan" et "Communisme" (Fraction belge de la GCI) mais de deux positions antagoniques, opposition qui menait à ceci : une partie des camarades partait au front pour se battre dans les milices, une autre se dirigeait sur le front pour provoquer la désertion et la fraternisation de classe de tous les opprimés.

MUNICH

Depuis l'écrasement du mouvement révolutionnaire espagnol, en Mai 1937, il n'existait plus dans aucun pays de forces assez puissantes et suffisamment organisées pour être capable de faire échec aux préparatifs guerriers des impérialismes. Les noyaux révolutionnaires étaient de plus en plus réduits à leur plus simple expression. Et même certains groupements d'extrême-gauche furent entraînés

irrémédiablement dans le sillon de l'impérialisme. Tels étaient par exemple, les trotskystes avec leurs mots d'ordre de défense inconditionnelle de l'URSS et d'alliance avec Tchang Kaï-Chek contre le Japon. C'était assurément sur le plan idéologique que les préparatifs de l'impérialisme furent les plus poussés. L'unanimité nationale était virtuellement réalisée dans tous les pays qui allaient descendre sur l'arène guerrière.

L' "Union Communiste" fut constamment soucieuse de marquer les étapes de la marche à la guerre mondiale. Pour elle, la thèse si souvent développée par les marxistes, d'après laquelle le seul moyen d'arrêter la guerre était la révolution, se vérifiait dans les faits, à contrario. L'échec des prolétaires espagnols ouvrait un cours à la guerre. D'ailleurs, deux foyers de guerre existaient dans le monde, en Espagne et en Chine, qui risquaient de s'étendre.

Davoust fit le point de la situation :

"La reprise de l'économie mondiale qui suivit la dépression de 32 a atteint son point culminant vers le milieu de l'année 37. Depuis l'automne dernier, une nouvelle crise s'est amorcée. Crise mineure, disent les économistes bourgeois. En réalité, on peut affirmer que le déclin de l'économie capitaliste s'est poursuivi depuis 29, car la reprise des années 35 à 37 fut presqu'uniquement provoquée par l'intensification des armements. C'est ce qu'attestent les indices de la production industrielle, qui montrent que seules les industries métallurgiques ont été prospères, les autres branches restant dans le marasme. En France notamment, le bâtiment, le textile, les cuirs et peaux, etc. N'ont en aucune

façon participé à la reprise de la sidérurgie et de la métallurgie.

D'autre part, les échanges internationaux ont été surtout constitués par les importations de matières premières nécessaires aux armements. Le volume du commerce n'a d'ailleurs pas augmenté dans les proportions de la production industrielle, ce qui s'explique par l'évolution "croissante vers la constitution de véritables économies de guerre, et le rétrécissement du marché mondial.

Rappelons encore que la conquête de l'Ethiopie par l'Italie, la guerre d'Espagne, et celle de Chine, ont donné lieu à des achats importants de matières premières et de matériel de guerre. N'oublions pas non plus que le réarmement massif de l'Angleterre est commencé depuis plus d'une année.

Or, malgré tout cela, en fin 37, l'économie mondiale est entrée dans une nouvelle phase de recul. Les antagonismes s'en trouvent de "nouveau portés au paraxysme."

"L' Internationale" n° 34; 05/02/1938.

Qu'apportaient les accords de la conférence tenue à Munich en septembre 1938 qui réunissait la France (Daladier), la GB (Chamberlain), l'Italie (Mussolini) et l'Allemagne (Hitler) et que modifiaient-ils ? Selon Davoust, sur le plan économique Munich sanctionnait le déclin de l'impérialisme français en Europe centrale, et le renforcement considérable de la puissance d'expansion de l'Allemagne. Ayant acquis avec l'Autriche et les Sudètes de nouvelles régions industrielles, l'impérialisme allemand tenait, en effet, sous sa dépendance économique, les Etats agricoles de l'Europe danubienne et balkhanique. Le nouvel Etat tchécoslovaque, notamment, doit se soumettre aux conditions allemandes ; toute sa vie économique en dépend. De

l'avis de Davoust, les accords de Munich étaient loin de présenter le début d'un réglement pacifique général des questions litigieuses. La trêve resterait toute provisoire et fragile, car les antagonismes fondamentaux iraient en s'aggravant. Et de noter, partout, l'intensification des armements. Dans les démocraties, la bourgeoisie préparait une économie de guerre semblable à celle des pays fascistes.

"(...) Des camarades de diverses tendances de l'avant-garde affirment que les quatre de Munich ont surtout reculé devant les conséquences sociales d'une guerre. D'autres vont jusqu'à dire que les capitalistes anglais et français ont donné à leurs acolytes d'Allemagne et d'Italie Les satisfactions nécessaires au maintien de leur domination de classe dans leurs pays respectifs.

Il est certain que le spectre de la révolution hante les capitalistes du monde entier que le déclin manifeste de leur régime effraie, et que les événements de l'après-guerre ont instruit. Mais n'est-ce pas se leurrer un peu sur le potentiel révolutionnaire actuel du prolétariat que d'affirmer si résolument ces hypothèses."

"L'Internationale" n° 39; 26/10/1938.

Contrairement à ce qu'ont écrit quelques commentateurs malveillants de l'action de l' "Union Communiste", Davoust ne tomba jamais dans le piège de l'immédiatisme. Pour lui, la défaite du prolétariat était une réalité. Certes, la crainte du prolétariat avait joué à Munich, mais n'empêcherait pas les bourgeois de recourir à la guerre dès que leurs intérêts vitaux seraient en jeu, quitte à faire intervenir immédiatement leur solidarité de classe aussitôt que dans un pays quelconque le prolétariat se lèverait.

L'article cité ci-dessus se terminait par une affirmation qui dénotait bien la passion révolutionnaire chez Davoust : "Encore une fois, et pour conclure, cette constatation de l'actuelle extrême faiblesse du mouvement révolutionnaire ne peut en rien diminuer notre ardeur de militants convaincus que notre travail de maintenant prépare la victoire de demain".

A cette époque, Davoust avait commencé à utiliser son pseudonyme de Chazé, nom qu'il avait tiré de son lieu de naissance. Il signera ainsi certains de ses articles parus dans l'"Internationale".

LA QUESTION SYNDICALE

A la fin de l'année 35, une première tentative de rassembler des militants syndicaux révolutionnaires fut faite. Il y eut des "Cercles" dans plusieurs grandes villes de France, avec des travailleurs, des employés, des fonctionnaires, des mineurs, des gens de mer, etc.... Quatre numéros de l' "Avant-Garde Syndicaliste" parurent.

A propos de l'action syndicale et des Comités de chômeurs, Davoust écrivait :

"Nous pensons, nous, que le mouvement des chômeurs en tant "que tel" doit être liquidé ou plutôt intégré dans le mouvement syndical. C'est aux syndicats de grouper les chômeurs, de défendre leurs revendications, d'associer étroitement la lutte des sans travail à la lutte syndicale générale des salariés, contre le patronat et l'Etat'.

"L'Avant-Garde Syndicale" n° 4 ; fév/mars1936.

Il n'y avait qu'une seule voie à suivre : lutter dans les syndicats et les organisations locales de la CGT pour qu'ils s'ouvrent aux chômeurs, qu'ils s'occupent de la défense de leurs revendications en les intégrant dans la lutte revendicative générale. Dans la mesure où les militants syndicaux révolutionnaires feraient triompher cette plate-forme s'ouvriraient de réelles perspectives de lutte pour les chômeurs, perpectives reposant sur des possibilités très concrètes d'une lutte commune des travailleurs occupés et des ouvriers sans emploi.

L'expérience des "Cercles syndicalistes de lutte de classe" échoua malgré les efforts inlassables des éléments de l' "Union Communiste" qui en étaient le fer de lance. Elle correspondait à une réaction de militants de base contre le "Front Populaire" et l'intégration définitive des rouages syndicaux au système. Pourtant, au début 1937, le "Front Populaire" avait déjà fait ses preuves largement et, dans les rangs ouvriers, le mécontentement naissait et grandissait, malgré la démagogie stalinienne. De nombreux militants se rendirent compte des vertus de l'arbitrage obligatoire dans les conflits du travail.

Les forces actives du rassemblement réalisé étaient constituées par des camarades de tendances très diverses : anarchistes, anarchosyndicalistes, syndicalistes-révolutionnaires, trotskystes, socialistes de "gauche" et communistes internationalistes appartenant à différents groupes politiques.

"Au sein des Cercles dont le nombre et l'importance s'accroît et va continuer à s'accroître après la publication du "Réveil Syndicaliste", la tâche de ces militants est considérable. Ils devront s'efforcer de convaincre patiemment leurs

camarades que l'activité du Cercle, pour frayer la voie à l'action directe des masses, doit être essentiellement centrée sur la dénonciation de la trahison des réformistes et des staliniens, du rôle du "Front Populaire", lequel depuis sa constitution et surtout depuis son avènement au pouvoir, prépare systématiquement l'entraînement du prolétariat dans la guerre et réalise dès maintenant l'asservissement des travailleurs à l'Etat capitaliste."

"L'Internationale" N° 34; 05/02/1938

Une conférence des minorités syndicales convoquée par l'
"Ecole Emancipée", à la Pentecôte 38, aboutissait à un accord
avec les "Cercles". Ce regroupement permettait à l' "Union
Communiste" d'espérer le développement d'une minorité
révolutionnaire dans la CGT, minorité qui aurait à lutter sur deux
fronts, c'est à dire contre les "réformistes" et contre les staliniens.
Mais, au sein des "Cercles" et de l' "Ecole Emancipée"
existaient des représentants d'idéologies particulièrement
dangereuses ou confuses. Toutefois, le "Cercle Lutte de Classe"
se délimita du "Cercle d'Action contre la guerre" de Lecoin. Celuici apparaissait comme une entreprise destinée à entraîner les
anti-staliniens derrière les "réformistes", Belin et Dumoulin, avec
des slogans comme "indépendance du syndicalisme, CGT libre".

L'orientation des "Cercles" demeurait bien imprécise; elle participait même de dangereuses illusions. Dans la lutte contre la guerre, l'imprécision était dûe à ce qu'à côté d'un ensemble de positions très justes, s'exprimaient encore des opinions opportunistes que traduisaient des formulations du genre "Seule la paix capitaliste est progressive" phrase qui se trouvait écrite dans le journal des Cercles à la veille de Munich. Ce

Reoni > bien!

confusionnisme fleurissait encore davantage dans les "Cercles" où l' "EE" était majoritaire. D'autre part, la participation des trotskystes aux "Cercles" gênait la fortification d'une nette prise de position contre toute défense de la Russie et la dénonciation du rôle contre-révolutionnaire des partis staliniens dans tous les pays, et non plus seulement en Russie.

Sur les perspectives de la lutte des minorités révolutionnaires dans les syndicats, la position de l' "Union Communiste", et avec elle, celle des "Cercles" retardaient de beaucoup. A propos du mot d'ordre de "redressement de la CGT", Davoust rectifiera le tir :

"Or ce mot d'ordre est l'expression d'une illusion nocive. La CGT ne pourra pas être redressée. Si le courant révolutionnaire parvenait à menacer l'emprise des dirigeants actuels sur les masses, ils recourraient à la scission, comme Jouhaux le fit en 1921. Les syndicats ne subsisteront que s'ils s'adaptent à leur rôle dans la phase de déclin du capitalisme : collaborer avec la classe exploiteuse et s'intégrer toujours davantage dans l'Etat capitaliste. Probablement même devront-ils faire place à de nouvelles organisations comme les corporations fascistes ou le front du travail hitlérien, si la bourgeoisie française l'exige un jour."

"L'Internationale" N° 40; 21/12/1938

On voit donc que Davoust avait été capable, très tôt, de tirer les grands enseignements sur le rôle historique que jouaient les syndicats dans la préservation du système capitaliste. Propager l'illusion du redressement de la CGT, c'était donc soit mener les

militants dans l'impasse, soit leur faire jouer le rôle dechien de garde, Davoust ne fut jamais syndicaliste, car il savait qu'il n'y a pas de syndicalisme mais un mouvement syndical au sein duquel, disait-il, s'opposent les courants ouvriers partagés, division entretenue par le capitalisme lui-même.

Pour Davoust, ce qui comptait c'était l'action directe des masses contre le patronat et l'Etat capitaliste. Et c'était pour orienter et animer cette action que, nécessairement, les communistes devaient militer dans les syndicats. C'était en ce sens, et dans ce sens seulement, qu'ils devenaient des militants du mouvement syndical pour mieux dire. Il ne fétichisait aucune forme d'organisation que les masses en action pouvaient se donner à un moment ou à un autre. Si l'expérience internationale avait prouvé que les syndicats, à cause notamment de leur énorme appareil, jouaient un rôle de frein dans les situations révolutionnaires, les Conseils d'usine, comité de milices, pouvaient être, eux-aussi, corruptibles et jouer un rôle pas plus reluisant que les syndicats:

"Il apparaît bien que les organisations de masses créées par les travailleurs dans leur lutte contre le pouvoir bourgeois ne peuvent coexister avec les organismes de ce pouvoir que dans la très courte période de guerre civile. Mais aucune coexistence pacifique n'est possible sans altération du caractère révolutionnaire et même de classe des organisations ouvrières, altération allant progressivement jusqu'à leur transformation et leur intégration plus ou moins directe et totale dans le système de domination capitaliste. La situation en France nous le démontre clairement quant aux syndicats."

"L'Internationale" N° 40; 21/12/1938

Pourtant il hésita à trancher la question de la présence des révoutionnaires dans les syndicats. Sa position, comme celle de tous les autres révolutionnaires, resta dans la tradition de l'"Internationale Communiste".

"Prêcher la désertion des syndicats? Non, car cela signifierait pousser à l'inorganisation et à la débandade. Préconiser la scission et la constitution de syndicats rouges? Ce n'est pas mieux, car l'expérience a prouvé que la classe ouvrière divisée ne peut rien, surtout lorsque les réformistes ont toute liberté de pratiquer le sabotage des batailles revendicatives"

- <u>id</u> -

C'est plus tard que Davoust concluera sur la nature antiouvrière des syndicats auxquels il opposera les Comités d'usine et les Conseils ouvriers, seuls organes de grèves "sauvages".

LA GUERRE

Au début de la seconde guerre mondiale, Davoust avait tenté de rassembler les anciens de l' "Union Communiste" dispersés et ceux qu'il nommait "les meilleurs éléments des "Cercles Lutte de Classe". En 1940, après sa démobilisation, il avait en partie réussi à mette quelque chose sur pied. Tant en "zone libre" qu'en "zone occupée", des camarades rétablissaient le contact.

Un texte écrit en fevrier 1941 "La lutte de classe continue " dénonçait la résistance et son pendant, la collaboration. Ce travail, dangereux, devait initier la reprise des relations; son arrestation, le 10 octobre 41, au moment où il rédigeait un second document politique, son incarcération a Fresnes par les autorités allemandes, brisèrent son travail.

Il était seul dans sa cellule et au secret. Il n' y eut aucun interrogatoire, pas de procès; c' était une détention " administrative "

Ce secret , il réussit à le rompre de manière ingénieuse. Davoust réussit à faire passer à sa compagne Onia, ingénieur-chimiste, juive originaire de Bessarabie, un certain nombre de messages politiques vers l'extérieur. Dans ces minuscules bouts de papier éclatent sa confiance dans l'avenir et son amour des choses de la vie. Son coeur ne se glaça point, même dans les moments les plus critiques. il avait conservé toute sa chaleur pour réconforter des camarades emprisonnés près de lui : Bernier et Ranc, deux anciens des "Cercles Lutte de Classe" devenus collaborateurs, avaient fait savoir à sa compagne qu'ils pouvaient le tirer de là .Davoust rejeta cette offre:

Markel

"Dis à B. et R. qu' ils fassent ce que leur conscience d' amis et d'ex- révolutionnaires leur dictera, mais que leur intervention éventuelle ne pourrait m' engager à rien de contraire à mes idées"

"Militantisme et responsabilité"

Dans sa cellule il continua à réflèchir, évitant de se livrer à l'introspection:

"J' avais médité sur toutes sortes de sujets, restreints ou grandioses, realistes ou élevés. Mais la méditation exigea un effort trop grand,

j' entrepris de voyager par la pensée à travers le monde en utilisant des souvenirs vécus ou livresques, je construisis tout un avenir utopique dans lequel je me voyais. J' ai ainsi passé de longues heures de jour et de nuit dans un demirêve, tout en parcourant les limites de mon espace vital comme un fauve dans sa cage."

Il connut, jusqu' à l'hallucination, la torture lancinante de la faim, l'existence de l' être vivant privé de lecture, qui ne peut agir directement, à qui il est interdit de chanter et même de siffler. Cette angoissante impression de frôler la folie était fréquente, lorsque par exemple il s'apercevait que, pour la nième fois, sa pensée reprenait un chemin déjà percouru, mais surtout lorsqu'un de ses camarades de cellule voisine entrait en crise de nerfs.

Parmi les instants les plus pénibles, il y avait ces minutes d'anxiété où, un peu avant l'aube, les gardiens ouvraient les cellules de ceux qui allaient être fusillés comme otages. Jusqu'en août 1942, tous les prisonniers de Fresnes devaient se considérer comme otages et pouvaient ainsi être exécutés en représailles d'assassinats, à Paris ou en banlieue, de soldats ou d'officiers du III° Reich par les résistants.

Comment put-il sortir de cet univers dantesque? Sans doute grâce à son optimisme toujours vif, fondé sur une robuste

santé qu'il avait conservée, malgré les astreintes militantes, grâce une longue pratique des sports.

Les occupants allemands avaient saisi une énorme partie de ses collections de périodiques et de livres acumulés au cours de plus de vingt ans de militantisme. Pendant qu'il était au front, soldat à la 10ème Cie du 606ème Régiment de Pionniers coloniaux, de septembre 1939 à août 1940, secteur de Thionville, puis au sud de Verviers pour le colmatage de la brêche de Sedan, sa famille avait détruit ce qui était le plus dangereux. Heureusement, la Gestapo oublia de revenir chercher le plus gros de sa bibliothèque, sa seule richesse. Ainsi, put-il sauver de la perquisition sa machine à écrire, son poste TSF et quelques documents des plus "compromettants".

A la mi-avril 1943, Davoust connut encore le camp d'internement d'Angers et celui de Compiègne pour le transit des prisonnniers vers l'Allemagne. Le 10 mai, il parvint à Orianembourg, dans la grande banlieue de Berlin. Son train arriva à Sachsenhausen. Une semaine après, Davoust était affecté au Kommando "Heinkel". Depuis le début de 1943, l'utilisation des détenus pour travailler dans les usines d'armement se généralisait. A l'usine Heinkel (aviation), son Kommando comptait de 5 à 7.000 détenus, variations dues aux bombardements.

Au Kz, il eut une intense activité politique don ne sait malheureusement que peu de choses. Néanmoins, on peut affirmer qu'elle fut riche parce que ses discussions et conversations étaient faites avec des camarades allemands,

détenus politiques et travailleurs "civils", des prisonniers belges, français et russes. Ces derniers lui confirmèrent ce qu'alors les révolutionnaires savaient - mais mal et incomplètement - de la terreur stalinienne qui s'était abattue sur l'immense Russie. De même, cette détention l'amena à mieux mesurer l'étendue de la force et de la réelle puissance du Illème Reich dont il connaissait la réalité, depuis la nomination d'Hitler comme Chancelier, le 30 janvier 1932.

Chacun de ces témoignages lui montrait les similitudes, les analogies, en même temps que les différences, existantes entre les régimes nazi et stalinien. Un camarade de détention, Edouard, russe d'origine naturalisé français, lui servait d'interprète. Les contacts, emplis de chaleur, qu'il avait avec les détenus et civils allemands - parmi lesquels, nombre de militants communistes, socialistes et ... catholiques - choquaient la grande majorité des détenus français, surtout les staliniens "revanchards".

Davoust souffrait, non tant d'être lui-même quelques fois roué de coups, mais de voir la schlague s'abattre sur d'autres détenus affaiblis sans pouvoir, lui, se jeter sur le lâche tortionnaire plein de santé et de forces physiques. Sa misère ne lui était rien et il n'osait la comparer à celle de pauvres gosses, polonais et ukrainiens, des "bloks" de jeunes, qui servaient à la fois de main d'œuvre esclave et de chair à plaisir pour la crapule des innombrables pédérastes de l'encadrement. Jamais Davoust n'élevait la voix pour geindre sur son sort : il était toujours resté conscient des risques de celui qui a décidé de se consacrer totalement à la révolution prolétarienne.

Le camp de concentration étant assez proche de Berlin, Davoust vécut l'horreur des raids aériens dans toute leur intensité :

"L'usine et le camp furent à demi rasés en avril 1944. Résultat : 300 morts et 500 blessés parmi les détenus (du travail tout préparé pour le crématoire), mais l'usine reprenait la fabrication presque normalement une semaine après.

(...) Les raids quotidiens pendant les quatre derniers mois étaient particulièrement affreux, et le but était bien celui indiqué par Gallicus² : terroriser la population non combattante. Les raids de jour avaient davantage des objectifs stratégiques et militaires, mais étaient également dirigés contre la population."

Lettre à D. Mc Donald; 14/01/1946

Alors que se livrait la "bataille de Berlin" et que la tenaille des forces soviétiques se resserrait de plus en plus sur la capitale du Illème Reich, le 21 avril 1945 les portes du Kz s'ouvrirent. Sous l'escorte des "SS", 30 à 35.000 détenus du camp de Sachsenhausen et du kommando Heinkel commencèrent cette "marche de la mort" qui devait les conduire à quelques kilomètres de Schwerin, tout près de la Baltique. Durant une "pause" de quatre jours dans le bois de pins et de hêtres de Below, à midistance, des camions de la "Croix Rouge" suédoise leur distribuèrent des colis, mais pas assez (le Prince Bernadotte avait

² Gallicus : il s'agissait d'un camarade américain qui avait fait paraître sous ce pseudonyme dans la revue "Politics" un article très apprécié par Davoust sur le caractère des bombardements en Europe.

conclu un accord secret avec les "SS" qui ne devaient plus abattre les "traînards"). Ils atteignirent Crivitz, village occupé par l'Armée rouge, le 2 mai après que, dans la nuit du 29 au 30 avril, leurs gardiens "SS" les aient abandonnés dans le "no man's land" entre Américains et russes. Des camions, appartenant à la VIIIème armée "US", qui s'était battue au Luxembourg, devant Ehelbruch et Diekrich, vinrent chercher les survivants, lesquels avaient marché près de 200 km., le plus souvent sous la pluie, pour les faire parvenir à Schewerin. Des centaines d'hommes et de femmes y avaient laissé leur vie. Comme ses compagnons de route, G. Davoust se sustenta de viande de cheval mort et en attrapa la diarrhée verte; à l'extrême limite de ses forces, il devait rester aveugle quelques heures. En cours de route, 1.700 des 3.500 camarades périrent d'épuisement.

Quand il arriva, à bout de forces, à Schewering, Davoust ne pesait plus que 39 kg. Il demanda un peu de lait à une crémière pour réchauffer son corps débilité, celle-ci lui servit un véritable petit déjeuner allemand. Par ce geste fraternel, la bonne femme marquait sa réjouissance de savoir la chute du régime hitlérien tant abhorré et exprimait, à sa manière chaleureuse, sa solidarité aux prisonniers.

En rentrant en France, Davoust fut dirigé, du 10 au 21 mai, au Centre d'accueil d'Arras; le 24 il était à Paris. Il fut vite pris d'écœurement en voyant la population française, dans sa quasi unanimité, condamner indistinctement tous les Allemands, quels qu'ils fussent.

Une des toutes premières marques de sympathie que Davoust reçut était celle de L. Bouët, militant de l' "Ecole

Emancipée" qui l'invitait vivement chez lui, à Draguignan. Bouët était doublement heureux de le savoir revenu des camps de la mort et d'avoir, en outre, la certitude que son ami restait toujours solidement campé sur le terrain de la "cause". Vétéran du mouvement communiste en France, instituteur (né en 1880), exmembre de la CGT.U, le "vieux" lui faisait part de ses impressions.

"Comme tu as pu le constater déjà, la situation générale est loin d'être réconfortante. Au début de la 1914-18, nous n'étions qu'une toute petite poignée de résistants; mais notre nombre est allé en grossissant toujours jusqu'à la fin. Dans cette guerre-ci, il n'y avait aucun enthousiasme guerrier la première année et l'on pouvait alors espérer qu'une importante fraction de la classe ouvrière serait avec nous à la fin de la tuerie. C'est le contraire qui s'est produit par suite de l'occupation. Sous le couvert de la résistance, deux partis surtout ont su organiser leur propagande; celui de la calotte à peine camouflé, bien en cour sous Pétain comme De Gaulle, et disposant des fonds de l'Etat; celui des staliniens, qui n'est pas moins dangereux que l'autre, sous d'autres aspects".

Lettre de L. Bouët; 29/05/1945.

Ces deux années de travail forcé au Kz "Heinkel" avaient irrémédiablement ruiné sa santé. De là, lui viendront ses fréquentes crises de zona, de rhumatisme, et surtout d'asthme dont il dira, plus tard à ses amis et à ses camarades qu'elles le mettaient dans un "état pâteux".

Sans trop tarder, il alla se reposer chez son camarade de captivité Edouard et, peu à peu, les forces reprirent le dessus. Chaque excursion dans la montagne ariégeoise, au-dessus d'Aulus-les-Bains que dominent la "Pointe des Trois Comtes", le "Pic de Brougat" et le "Pic de Montcalm", le plus élevé, s'allongea, plus difficile. Davoust aima toujours la nature et l'effort physique : grimper à 2.000 mètres d'altitude par des sentiers escarpés dispense une joie pure, procurée largement par les beautés de la montagne.

Dans les voyages, il y a encore d'autres plaisirs : connaître d'autres mœurs, d'autres hommes à la peine, boire de bons vins de crûs différents, goûter des mets régionaux savoureux. L'avenir qui se profile, nous permettra-t-il d'en profiter encore un peu, s'interrogeait-il au printemps 1946. Il existe toujours des guerres, des prisons, des camps de concentration, des impérialismes prêts à déchaîner la guerre?... alors que la terre est si belle.

Son camarade Ducret, ex-souvarinien, l'accueillit dans sa maison d'apiculteur du Doubs. Dans "Franche-Comté Libération" (oct.nov 1945) Davoust répondit à l'enquête menée par ce journal sur la prétendue "responsabiilité collective du peuple allemand" vis-à-vis des crimes nazis et du système concentrationnaire. Avec sa pleine lucidité politique allant audelà des impressions immédiates, avec une foi inentamée dans l'internationalisme prolétarien, Davoust proclama coupable de crimes, rendit responsables des camps, le régime capitaliste en tant que tel :

"Peut-on considérer tous les Français comme coresponsables des ignobles camps de concentration d'Argelès, de Gurs, du Vernet, etc... qui existaient depuis février 1939 et où notre gouvernement avait parqué les réfugiés de la guerre civile espagnole?

Peut-on estimer que le peuple russe est co-responsable des isolateurs et des camps sibériens où des centaines de milliers de travailleurs sont morts ou subissent encore des traitements assez semblables à ceux que nous avons connus dans les Kz. allemands? Nous qui avons vécu dans des camps avec une grande majorité de Russes voleurs et brutaux, nous n'avons jamais voulu les considérer comme représentants d'un peuple inférieur pour lesquel seul convient un régime autoritaire, ainsi que le faisaient la plupart d'entre nous, y compris des camarades communistes.

(...) Non, les travailleurs allemands qui ont déjà payé les frais de la première grande guerre par une misère effoyable qui dura longtemps encore après la fin de l'inflation de 1923, qui ont connu la démoralisation d'un immense chômage chronique, qui, depuis 1933, ont eu des centaines de milliers de leurs camarades exterminés par les SS, et dont plusieurs millions sont morts sur les fronts ou sous les bombes; non, ce ne sont pas eux qui doivent payer.

Ce n'est pas aux travailleurs de payer les frais d'une guerre dans laquelle ils ont été entraînés. Mais s'ils ne veulent pas être contraints de régler quand même la note, une seule issue leur est offerte : abattre et détruire à tout jamais le régime qui engendre les guerres, qui est à la base de leur exploitation, de leur misère et de toutes leurs souffrances".

L'article"<u>le crime des bagnes nazis : le peuple allemand est-il co-responsable?</u>" était signé : "<u>Interné</u> et déporté politique G.D."

Alors que l'état d'esprit "revanchard" "anti-Boche" imprégnait les consciences des ouvriers dans les nations démocratiques victorieuses, Davoust clamait son courroux contre ces régimes-là :

"Ce qu'il faudrait dire et même crier en ce moment, c'est que ceux qui jugent quelques criminels de guerre bourreaux des bagnes nazis ont également bien des crimes sur la conscience, non point évidemment en tant que personnalités, mais en tant que représentants de gouvernements, d'impérialistes aussi féroces que pouvaient l'être leurs rivaux allemands, italiens et japonais".

Lettre à N. Brighton; 20/12/1945.

Le gouvernement français venait de rétablir la carte de pain, suspendue pendant les mois de novembre et de décembre 1945. La ration était de 300 g., celle de viande de 100 g., par semaine; de sucre, 250 g. par mois, de matières grasses de 300 g. parmois. Les pommes de terre manquaient totalement, les autres légumes et les fruits, mieux valait ne pas en parler.

"Ces jours derniers, le rétablissement de la carte de pain a provoqué des manifestations dans beaucoup de villes de France, presque des émeutes dans certains endroits. La population a brûlé les cartes de pain, et les boulangers eux-mêmes refusent dans beaucoup de secteurs de prendre les tickets, joignant leur protestations à celle de leurs clients".

Lettre à Ruth Meyerbach; 07/01/1946.

C'était la "grande pénitence" pour le peuple. Après avoir été la victime de la guerre et de l'occupation allemande, il devait encore payer les frais des armements et de la reconstruction. L'impérialisme français voulait chercher à conquérir sa place de "4ème Grand". Il ne voulait pas importer les quelques milliers de tonnes de blé et de pommes de terre qui auraient permis de calmer les estomacs, mais il importait les matières premières nécessaires à une reprise de l'industrie. Le gouvernement d' "Union nationale" (staliniens, socialistes, gaullistes) essayait de redresser l'économie française sans passer sous l'hégémonie yankee ou anglaise, tentative illusoire mais qui se traduisait par la plus grande misère :

"Le slogan à l'ordre du jour est : "Produire, produire d'abord, revendiquer ensuite", c'est-à-dire : exploitation accrue, productivité poussée au maximum et bas salaires. Comme d'autre part l'industrie marche au ralenti, il y a de nombreux chômeurs sans ressources. Enfin, du fait que les prix des marchandises sont très élevés, que la monnaie a été dévaluée, tous les vieux, les pensionnés, retraités, les petits rentiers, c'est-à-dire des millions de personnes, se trouvent dans le plus grand dénuement".

Lettre à Ruth Meverbach; 07/01/1946.

Un peu plus tard, Davoust rendit visite à des camarades de la gauche du POUM, Teresa et Pep. Rebull, installés au "Petit Val" dans la banlieue de Marseille, à la lisière des pinèdes. Il y goûta un bénéfique repos, discuta sur les évènements passés et les perspectives internationales. Là, il rencontra Alberto (Vega) et deux camarades de la "Gauche Communiste de France", M.

Lavergne et Clara, connus depuis l'époque de "XVème Rayon":

"En allant et en revenant de la montagne, je suis passé par Toulouse, Marseille, Besançon, afin d'y rencontrer des camarades français, espagnols et italiens. A Paris, je reprends peu à peu contact avec tous les camarades de l'extrême-gauche. J'ai aussi repris la correspondance avec Hennaut, de Bruxelles. Comme tu vois, je m'efforce de rattraper le temps perdu pendant mes trois ans et demie de détention. Au cours de mon voyage à travers la France, j'ai beaucoup écouté, j'ai discuté, j'ai lu les documents des uns et des autres, et je peux maintenant faire le point".

Lettre à H. Oethler; 22/10/1945.

Il rencontra aussi Marie Louise Bernéri, la fille aînée du militant anarchiste Camillo Berneri, assassiné par la Guépéou, en mai 1937, à Barcelone. Berneri avait dénoncé la trahison des chefs anarchistes espagnols qui participaient au gouvernement républicain. Berneri était en contacts étroits avec les "Amis de Durutti", la tendance anarchiste la plus proche idéologiquement de l'ancienne "Union Communiste". Marie-Louise Bernéri écrivait un peu dans la revue "Now", une publication libertaire de Londres qui ressemblait beaucoup à "Politics" par son contenu très éclectique et très littéraire. Elle avait fait notamment connaître les dernières œuvres de Reich en G. Davoust fut beaucoup intéressé par "La Crise Sexuelle", parue en 37, car la question lui paraissait importante.

Il lut "The managerial revolution" de Burnham et "Le Zéro et l'infini" d'A. Koestler qu'il trouva très intéressant dans

la compréhension qu'il avait des procès de la vieille garde bolchévik

HENNAUT (BELGIQUE) - LE "SPARTACUSBOND" (HOLLANDE)

A. Hennaut, de l'ancienne "Ligue des Communistes Internationalistes de Belgique", recommença à lui écrire. Hennaut manifestait sa grande joie de savoir que Davoust était revenu vivant du camp de concentration et, exprimant sa satisfaction aussi de le savoir à nouveau sur la brêche :

"J'ai vu par ta lettre, ample, panoramique que tu avais renoué les "traditions. C'est bon signe, cela prouve que ton moral et tes forces ne "sont pas atteints. Mais ta photo, cependant, mieux que n'importe quel "récit montre par où tu es passé. Où est ta tignasse sombre? Ta figure "s'est rallongée, je t'ai connu cependant la mine souriante... jadis".

Lettres d'A. Hennaut: 11/11/1945

En la personne d'Hennaut, Davoust disposait d'un excellent informateur de la situation en Belgique. Pour les trotskystes, qui avaient fait campagne, le résultat des élections fut décevant, à Bruxelles et à Liège et cela pour une région où ils possédaient une réelle influence. La Belgique "libérée" n'avait pas encore connu de grands conflits. Ceux qui éclataient étaient vite étouffés. Cependant, le cri de victoire paraissait prématuré. Le capitalisme belge portait encore de grandes plaies que l' "Union nationale" n'avait pas encore cicatrisées. La question de la royauté montrait que la bourgeoisie belge traversait une

crise interne, c'était un cadeau de la guerre mondiale qui dressait les uns contre les autres les puissants voisins de la Belgique.

Pour relever le pays, il avait suffi de continuer à faire faire par les armées alliées ce qui l'avait été sous l'occupation allemande. Après avoir subi quatre années d'économie de guerre au profit de l'Allemagne, la classe ouvrière belge en subissait une cinquième au profit des Nations Unies. Ce qui avait pu échapper au pillage des armées allemandes tombait entre les mains alliées. On réclamait un effort supplémentaire des ouvriers pour la victoire en échange d'une amélioration de leur ravitaillement. La population ouvrière connaissait son premier hiver sans charbon, celui-ci devant être principalement réservé aux besoins des armées et à la protection de guerre.

Les lettres reçues de Belgique et la lecture des journaux permettaient à Davoust de se faire une idée exacte de la situation des groupes politiques :

"En Belgique, d'après "La Lutte Ouvrière" du 5 janvier, le PCR et le groupe de Verrcken ont fusionné. La nouvelle organisation s'appelle le PCI et son journal "La Lutte Ouvrière". Les organisations trotskystes de Belgique avaient ceci de particulier qu'elles groupaient de nombreux ouvriers et possédaient à leur tête des militants estimés et éprouvés. Ce ne fut jamais le cas en France. Le PCI représente donc une force sérieuse. Il lui manque un ou deux grands leaders".

Lettre à Richmond 18/01/1946

Pour les vacances de 1946, Davoust se rendit une dizaine de jours en Belgique et en Hollande. Il alla voir des camarades d'idées et, surtout, son vieil ami A. Hennaut. Militant éprouvé, ancien Secrétaire du Parti communiste belge jusqu'en 1927, Hennaut avait, par la suite, animé la "LCI" de Belgique. Cette peitite organisation n'avait pas survécu à la guerre. A la Libération, Hennaut n'avait pas rejoint le minuscule groupe qui publiait

l' "Internationaliste", journal de la Fraction Belge de la Gauche Communiste Internationaliste qui prit une position très proche de l'U.C. sur l'Espagne.

"J'ai lu la plate-forme du PC.I. d'Italie. On peut lui adresser tous les "reproches que nous avons faits aux productions antérieures de la "Fraction. Il n'y a guère de progrès. Nous en reparlerons plus "longuement".

Lettre à Davoust: 15/08/1946.

Plutôt que de se consacrer à une tâche de parti formel, Hennaut préférait traduire du hollandais en français la brochure de Artz (Pannekoek) "Les Conseils Ouvriers". Hennaut se trouvait être étroitement lié avec Canne-Meir et la petite organisation "Communiste de Conseils", autour de lui.

Alors même que Davoust séjournait à Bruxelles, une grande grève éclatait sur le port d'Anvers et s'étendait à Gand. Grève malgré la volonté des dirigeants syndicaux, débordés au début. Aux yeux de Davoust, c'était un nouvel exemple, et d'envergure, qui confirmait le profond divorce entre les masses ouvrières et les dirigeants syndicaux. Lors de la lutte un "Comité pour l'unité des travailleurs" voyait le jour, et il publiait un grand tract :

"Tous les groupements de grévistes doivent s'unir pour choisir leurs propres chefs qui doivent rendre compte à la réunion des grévistes. La force de la lutte est située dans l'extension de la grève. L'ensemble des grévistes doit se rendre aux entreprises et faire un appel à la solidarité réelle de tous les travailleurs de toutes les entreprises.

(...) Les "règles du jeu" du gouvernement et des entrepreneurs font les "ouvriers désarmés.

A Amsterdam, Davoust fut invité chez un ami du "Spartacusbond". Cette organisation, relativement bien développée et influente, appartenait au courant Communiste de gauche dont les leaders avaient été Gorter et Pannekoek. Le premier était mort, mais le vieux Pannekoek était toujours vivant et participait à la vie de groupe. Davoust prenait plaisir à relever que le "Spartacusbond" comprenait des militants certainement plus formés que ceux des nouveaux groupes s'étant constitués en France.

Le hasard voulut qu'il assiste à la Conférence de fusion des "Communistes de Conseils" avec ce qui subsistait de l'organisation "centriste", le Parti ouvrier socialiste révolutionnaire (RSAP), de Sneevliet-Maring. Ce dernier avait été un des fondateurs du Parti communiste d'Indonésie. Secrétaire de la "Commission coloniale" du Ilème Congrès de l' "I.C.", il avait été chargé de mission en Chine et avait mené dans les années 26-27 une politique vivement critiquée par Trotsky. En février 1933, Sneevliet avait été emprisonné pour avoir politiquement appuyé la mutinerie à bord du croiseur hollandais "De Zeven Provincien". Le "Comité d'Action", élu par l'équipage composé de fusilliers-marins javanais et hollandais, voulait

marcher dans le sillage du glorieux "Potemkine". Pendant la "Révolution" espagnole, le "RASP" était très proche du "POUM". Pendant la Seconde guerre mondiale, accusé d'avoir voulu constituer un "Etat internationaliste", Sneevliet avait été fusillé en avril 1942 par les Allemands, avec six autres camarades du "Comité Central" du RSAP, soit toute la direction sauf Stan Poppe, figure de proue, maintenant, du "Spartacusbond":

"Il paraîtrait aussi que pendant le dernier temps Sneevliet aurait acquis la conviction que le parti ne pourrait plus reprendre après la guerre la politique qu'il avait poursuivie avant. Les adeptes actuels du "Spartacusbond" suggèrent sans le dire qu'il aurait fait un pas vers la reconnaissance de la justesse des théories défendues par les "Radenkommunistichen".

Lettre de Hennaut; 03/02/1946.

En effet, à la fin de l'année précédente, la Conférence du "Spartacus-Bond" adoptait un ensemble de thèses sur le Parti de classe critiquant les "vieilles conceptions" social-démocrates et léninistes, et qui mettaient en avant l'intervention pratique dans la lutte de classe pour servir à approfondir et étendre le terrain où la démocratie des Conseils exerce son pouvoir. Ce parti ne devait pas connaître la discipline de cadavre.

Davoust trouvait les propos de H. Canne-Meier trop "économicistes" et trop "attentistes". En effet, Canne-Meier écrivait des lettres assez pessimistes dont le ton ne cadrait pas avec les espoirs affichés dans le journal des "Communistes de Conseils", pas plus qu'avec les déclarations de ses camarades que Davoust put toucher.

C'était la première fois que Davoust venait à Amsterdam. De la Hollande, il ne connaissait que la région comprise entre Venle et Maastricht, par où il était entré d'Allemagne. Il admira la "Venise du Nord", la ville moderne lui parut remarquable par la beauté de ses maisons. Il prit largement le temps de visiter les musées, admirant les dessins et les eaux-fortes, les peintures délicates et minutieuses de Rembrandt, les tableaux de Van Gogh, crevant de couleurs puissantes et chaudes.

De retour à Paris se posa pour lui la question "Que faire?", et sa réponse consista à rassembler les débris et tout recommencer. Lastérade le pressa de reconstituer l'ancienne "Union Communiste", tâche que Davoust jugea impossible. Trop de camarades avaient disparu, étaient trop âgés ou étaient vraiment usés. Après avoir fait le bilan des rentrées et des manquants, Davoust et Lastérade décidèrent de ne point reconstituer l'"Union Communiste", mais de mener de front un travail en France et un travail international, ils reprirent leurs anciennes liaisons avec les groupes qui, en France et à l'étranger, se trouvaient, en 1939, sur des positions proches.

En France, c'était une nouvelle période électorale, nouvelle foire au cours de laquelle les divers partis bourgeois se rejetaient les responsabilités de ce qui n'allait pas et se glorifiaient des quelques améliorations accordées. Les mesures trop impopulaires retardées jusqu'ici devaient être prises. Les moindres mouvements de grève devaient être brisés et matés, au besoin. Quant aux groupes de l'avant-garde, ils étaient très surveillés.

Les discussions reprirent avec certains de l'ancienne minorité de la Fraction italienne (Corradi, Zechini...), quelques camarades de l' "Union Communiste" et des "Communistes Révolutionnaires" qui avaient une certaine base chez les ouvriers et employés.

"ORGANISATION REVOLUTIONNAIRE" ET COMMUNISTE

"REVOLUTIONÄIRE DEUTSHLANDS" KOMMUNISTEN

Durant le milieu de la guerre mondiale, en France un petit noyau internationaliste avait fait paraître, dans les difficultés qu'on imagine aisément, un simple bulletin, "Fraternisation Prolétarienne" qui appelait les prolétaires sous l'uniforme dans les deux camps à transformer la guerre impérialiste en guerre civile. Quand les trotskystes lancèrent leur mot d'ordre de "transformation de l'insurrection nationale en insurrection prolétarienne", en 1944, ce premier noyau se renforça d'éléments qui venaient de rompre avec la politique non-internationaliste du trotskysme. A partir de là, il y eut formation de l' "Organisation Communiste Révolutionnaire", autour d'un noyau initial, à Toulouse.

L' "Organisation Communiste Révolutionnaire" avait approfondi ses critiques du bolchévisme et de la Russie et, ce faisant s'était rapprochée, idéologiquement, du "Communisme de Conseils". Mais elle rejetait toute filiation politique et autre continuité. Elle déclarait n'avoir "découvert" ses sources historiques qu'à travers sa propre élaboration et son développement idéologique propre. Ce n'était qu'à partir de cette "découverte" que les travaux des Gauches communistes devenaient en partie sa source réelle.

"Il est évident que nous ne nous réclamons d'aucune "continuité" à la façon des diverses variétés d'épigones, pas plus à l'égard de cette tendance "ultra-gauche" primitive que des autres. La fable de la continuité sert à justifier, dans son acception courante (bordiguiste), une pratique déterminée, celle de ne pas critiquer le passé, de se référer non pas à des expériences pour les réanalyser mais à l'opinion qu'avait tel ou tel contemporain de ces expériences pour la faire sienne".

"Communisme", n° 10 ; juin 1946.

Elle rejetait la Révolution russe comme "révolution bourgeoise. Ce fut, d'après elle, une révolution prolétarienne ayant atteint un stade élevé, idéologiquement exprimé par une phase de la politique du parti de Lénine. Mais, nous avons une contre-révolution bourgeoise, exprimée idéologiquement par une autre phase de l'évolution des bolchéviks.

L' "OCR" affirmait le caractère international du parti du prolétariat. Les rapports de classe ne jouent pas à l'échelle nationale mais ils jouent à celle de l'économie mondiale. C'est aussi pourquoi la théorie révolutionnaire ne peut pas progresser à l'échelle nationale. Elle ne peut progresser et ne progresse en fait (ou ne régresse en d'autres termes) qu'à travers des interférences internationalistes de courants politiques ouvriers.

L' "OCR" prit une position médiane, pas assez claire, sur la question syndicale. Le jeu des traîtres à la tête des syndicats ne pouvait pas constituer une surprise ni une nouveauté :

"Les révolutionnaires ne peuvent avoir aucun espoir de conquérir progressivement, par le jeu de la "démocratie syndicale", les postes dirigeants. Le rétablissement même de cette démocratie lorsqu'elle n'existe pas actuellement ne pourra être que le résultat et non la condition préalable d'un mouvement de reconquête des syndicats par le prolétariat révolutionnaire.

Cette reconquête des syndicats pour des buts de classe ne pourra être que le résultat et non la condition du développement de la lutte de classe.

Seul l'éclatement de luttes grévistes de masses qui se développeront à l'encontre des directions syndicales pouront amener la destruction de l'appareil syndical réformiste ou stalinien. Ce qui revient à dire que c'est l'ébranlement de l'Etat bourgeois lui-même qui entraînera l'élimination des bonzes syndicalistes".

"<u>Communisme</u>", n° 7; janvier-février 1946.

Sans déserter la CGT, les révolutionnaires avaient le devoir de pousser les ouvriers à la lutte contre la direction réformiste ou stalinienne, pour l'augmentation des salaires et l'extension des grèves contre le "stakhanovisme", contre le nationalisme et toute collaboration de classe, pour la démocratie dans les syndicats, pour la réunion fréquente des assemblées générales. Les "Communistes révolutionnaires" devaient constituer dans les syndicats une fraction qui, en chaque occasion, montrerait l'impossibilité pour le capitalisme de subsister si ce n'est en exploitant de plus en plus férocement. Leur rôle ne consistera pas à proposer artificiellement de nouvelles formes d'organisation, mais à diriger les groupements spontanés des ouvriers.

L' "OCR" était particulièrement consciente que les Conseils d'usine -ou tous autres comités de masse- laissaient la possibilité soit d'une réelle dynamique de lutte révolutionnaire soit d'un fléchissement de l'activité autonome, parachevée par la "récupération" syndicale -probabilité la plus vraisemblable :

"Ils ont des objectifs politiques dont les caractères de classe dépendent du niveau de la conscience du prolétariat dans un moment donné. C'est seulement dans une période d'action révolutionnaire de masse où les agents de la bourgeoisie se démasquent et où les ouvriers prennent conscience de leurs objectifs révolutionnaires renversement du régime et création du pouvoir ouvrier- que les Conseils (Soviets ou autres Comités) deviennent la forme d'organisation nécessaire au prolétariat pour sa lutte contre l'Etat capitaliste".

"<u>Communisme</u>", n° 7; janvier-février 1946.

L' "OCR" souhaitait la circulation des idées et la critique intérieure au sein de la classe, la fourniture et la diffusion de matériaux de pensée révolutionnaire, la confrontation critique des idées, l'association et la séparation politiques sur la base de systèmes idéologiques clairs et délimités. Cela supposait : démocratie et solidarité prolétarienne. C'était la condition d'un développement accéléré du mouvement révolutionnaire qui "émergeait lentement de la période de réaction".

Si la victoire de la Révolution est affaire du génie d'un chef "génial", l'essentiel de la tâche du mouvement ouvrier c'est la sélection de ce chef, le futur dictateur et "père des peuples". Dès lors, la lutte politique et organisationnelle n'est plus qu'un instrument entre autres de la sélection de ce chef qui s'opère à travers une concurrence pour le pouvoir politique sur les masses.

Telle était la pétition de principe de l' "OCR" sur la question du parti. En cela, elle se rapprochait du "Communisme de Conseils".

L' "OCR" fut saluée par P. Mattick, qui à cette époque nourrissait le projet de publier une revue dans laquelle on trouverait des articles de K. Korsh, A. Pannekoek, H. Langerhans, Pannekoek, J. Appel, M. Chirick, Munis, Rubel, Canne-Meier, Davoust.

"Nous sommes d'accord avec la plupart des idées exprimées dans votre lettre. Nous avons seulement l'impression que la position dans le sens de laquelle vont vos efforts est trop proche des idées du Mouvement des Conseils d'avant-guerre. Je pense que les théories et les activités de ce Mouvement ne sont plus satisfaisantes et qu'il est temps de repenser cette solution. Mais, ce que nous aurons à dire à cet égard, c'est que dans notre tentative d'arriver à un point de vue nouveau et plus fécond dans la question de la libération de la classe ouvrière vous apprendrez beaucoup mieux de nos travaux à venir".

"Bulletin d'Etudes Révolutionnaires" n° 6 ; juillet 1946.

Le numéro 10 de "Communisme" était en grande partie la publication de l'étude de P. Mattick "O. Rühle et le Mouvement ouvrier allemand". Une note de la rédaction exprimait le souci que la publication des textes les plus significatifs de la presse de la Gauche internationale puisse s'effectuer systématiquement par la coopération et l'entraide de tous les groupes et militants que cela pouvait intéresser.

Pour un certain nombre d'éléments de l' "OCR", le pôle bordiguiste devint le pôle d'attraction prépondérant. Ainsi, tout un plan de l'"OCR" passa à la "Fraction Française de la Gauche Communiste Internationaliste". Mais il y eut ceux qui, par remises en cause successives, se délestèrent de leur "marxisme" pour se déclarer anarchistes concrets :

"Des individus variés cherchent à se coordonner dans une vie anarchiste concrète, en rupture non seulement avec les communistes bureaucrates "réalistes" mais avec les chrysalides problématiques du communiste purement idéologique".

"Bulletin d'Etudes Révolutionnaires" nº 9 ; janvier 1947.

En tant que médecin des prisonniers de guerre allemands, Lastérade eut, à l'hôpital de Clamart, des contacts humains et politiques avec les "Revolutinäre Kommunisten Deutschlands" (RKD), pour la plupart autrichiens. C'étaient d'anciens oppositionnels agissant de manière organisée fractionnellement dans le Parti autrichien en tant que "Revolutionäre Kommunisten Osterreichs" (RKO). Ils publiaient le périodique "Bolschévik". Ils s'étaient montrés si réticents aux directives de L. Trotsky leur enjoignant d'entrer dans la social-démocratie autrichienne qu'ils s'étaient détachés organisationnellement de la section autrichienne de la IVème Internationale.

Dès 1942, les "RKD" eurent une vie politique propre. Ils avaient produit une "Plate-forme" affirmant la nature capitaliste d'Etat de l'URSS, le caractère impérialiste de la seconde guerre mondiale. Ils s'étaient prononcés contre toute "défense de la

Russie", pour le défaitisme révolutionnaire, pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile, lorsqu'éclata le conflit.

Révolutionnaire" avec laquelle ils allèrent faire un certain bout de chemin, les "RKD" se mirent à défendre des positions proches de celles exprimées par Luxemburg, Gorter ou Pannekoek. Très clairs sur la question de la guerre impérialiste, ils l'étaient moins sur celle de la question coloniale où ils restaient sur les positions de la Illème Internationale, dites de "double tactique". Dans les pays opprimés, les révolutionnaires devaient surtout préconiser la fraternisation avec les prolétaires du pays oppresseur et s'opposer à tout mot d'ordre de "libération nationale", tandis que dans les pays oppresseurs, les révolutionnaires devaient surtout soutenir le mot d'ordre du "droit des peuples à disposer d'eux-mêmes".

Manifestement, c'était une grossière erreur. L'organisation révolutionnaire du prolétariat n'a qu'une seule théorie, et les mots d'ordre lancés dans les différents pays ne doivent pas se contredire. Soutenir le droit à l'auto-détermination" des peuples ne peut signifier que le "droit" pour la bourgeoisie "opprimée" à disposer "librement" de ses esclaves en réalisant son indépendance nationale.

Comme il ressort de leurs textes, les "RKD" avaient mal compris le processus d'involution contre-révolutionnaire en Russie. Ils sous-estimaient l'impérialisme russe dont ils faisaient un simple appendice du "capital financier international"; la Russie était considérée seulement comme un impérialisme "vassal", donc secondaire. Leur ultra-gauchisme était donc une idéologie

combinée, intermédiaire, entre le bolchévisme d'avant-guerre, continué par le trotskysme, et le courant de la Gauche communiste Internationale.

C'est aux "RKD" et à l' "OCR" que s'adressèrent les efforts politiques et organisationnels de Davoust et de Lastérade. Ce travail de prise de contacts, de discussions, d'échanges de lettres et de documents politiques fut soutenu par les "bordhiguistes" de Milan, Damen et Maffi, par Vercesi et la plupart des camarades belges.

DANS LA FFGCI

Davoust était conscient de la gravité de l'erreur commise par Vercesi qui était allé. à la Libération, se fourvoyer sur le terrain de l'anti-fascisme. Mais Davoust ne voulait pas imposer à celui-ci une quelconque auto-critique (bonne pour les staliniens) pour sa participation passée au "Comité anti-fasciste" de Bruxelles, créé avec des maximalistes, des libéraux et même des représentants du parti catholique italien.

Dans l'espoir que ce serait le début d'un regroupement plus large et plus ouvert sur les questions restées en suspens, Davoust rejoignait l'organisation "italienne".

Ce qui facilitait les choses, c'était la position des Milanais qui ne considéraient plus la Russie comme une conquête du prolétariat international, mais comme du capitalisme collectif d'Etat où la révolution sociale restait à faire. Plus tard, quand Bordiga réapparut pour jouer un rôle décisif dans le petit parti formel reconstitué en 1943, les difficultés recommencèrent, et les

divergences éclatèrent à propos de la question du parti, de la nature exacte du règime social russe, de la question coloniale :

"Bordiga. Tu sais combien de temps il lui a fallu pour comprendre qu'en URSS régnait le capitalisme d'Etat. Heureusement qu'il y a eu Damen et ses camarades. C'est ce qui nous permit en 1946 (nous les rescapés de l'ex-"Union Communiste" d'adhérer à l'organisation où nous retrouvions les camarades bordiguistes venus à l' "Union Communiste".

Lettre à R. Camoin ; 24/07/1984.

De par son expérience militante, Davoust savait que la situation des petits groupes révolutionnaires allait rapidement se clarifier. Pour lui, le pôle de regroupement était représenté par le PCI d'IT et, il pensait que le Congrès de celui-ci allait représenter un grand pas vers le regroupement :

"En attendant voici quelques renseignements : le PCI a maintenant plus de 3 000 membres, les plus fortes sections se trouvant dans le Nord, alors que dans le Sud, il n'y a que de petits groupes. La "Battaglia Comunista" paraît toutes les semaines. Les camarades envisagent de la transformer en quotidien, mais l'argent manque. D'après les rapports et discussions du Congrès, il s'avère que la situation est loin d'être révolutionnaire. Les mouvements de 194 3ont été beaucoup surestimés à l'étranger. Les camarades s'étaient regroupés en 1942 et publiaient "Prométéo" clandestinement. En 1943, ils se renforcent sérieusement ; ainsi purent-ils développer l'organisation dès la libération. Les possibilités de développement du Parti s'expliquent non

par le caractère de la situation qui n'est pas révolutionnaire, mais par le fait que sous le régime fasciste la dégénérescence stalinienne n'a pas causé les mêmes ravages que dans l'émigration ou dans les partis étrangers; Les anciens membres du Parti communiste en étaient restés aux positions politiques de 24-25. Ils s'orientent donc assez facilement vers notre parti. Celui-ci manque de cadres, ce qui s'est reflété au Congrès par le niveau assez faible de la discussion. Par contre, au sujet des problèmes syndicaux, la discussion fut plus animée".

Lettre à P. Mattick; 15/01/1946.

Après le congrès du PCI d'IT., tenu du 28 au 31 décembre à Milan, un certain nombre de petits noyaux existant en France à gauche du trotskysme se rapprochérent. Ce rassemblement donna naissance à la "Fraction Française de la Gauche Communiste Internationaliste" dont le journal fut d'abord l' "Etincelle", puis l' "Internationaliste".

De même, en Belgique la fraction-soeur se renforça lors de la grève des dockers d'Anvers, mouvement commencé en novembre 1945. A ce moment-là, la Fraction belge comptait une quinzaine de militants actifs.

La grève des dockers avait commencé le 13 décembre 1945. Le mouvement avait pour but d'exercer une pression sur les patrons qui ne voulaient pas augmenter les salaires. Dès le début, il se constituait contre la grève un front unique englobant tous les grands partis démocratiques et réactionnaires, toutes les forces syndicales, policières et gouvernementales. Huit jours plus tard, démarrait la grève des remorqueurs. La grève se généralisa,

et dura plus de quatre semaines. Seules de petites organisations, communistes de conseils, anarcho-syndicalistes, trotskystes et la Fraction belge l'avaient soutenu. Ensemble, toutes ces organisations ne disposaient pas, à Anvers, de plus de 30 militants.

En Belgique, c'était l'apparition de divers noyaux révolutionnaires :

"Je viens d'apprendre aujourd'hui même qu'un groupe de camarades d'Anvers qui penchaient vers les "Communistes de conseils" considérent maintenant le parti comme une "nécessité de fer". Ils étaient d'autre part en principe d'accord avec notre plate-forme politique, mais leur position communiste de conseils en faisait une opinion négative qui peut maintenant devenir positive".

Lettre de Jans. 27/11/1947

Qu'en était-il de la situation du "Communisme de Conseils", en cette fin d'année? L'évolution des camarades d'Anvers était en rapport étroit non seulement avec la situation générale, mais aussi avec le voyage en Italie que venait d'effectuer un camarade hollandais du "Spartacusbond". La tendance Canne-Meier avait quitté l'organisation et maintenant le "Spartacusbond" demandait son affiliation au Bureau International. Une lettre de Canne Meier le confirme :

"Quant à l'organisation **Spartacus** de Hollande, c'est mon opinion qu'elle est d'accord avec ton organisation en beaucoup de points. Une adhésion de **Spartacus** à votre **Bureau International** ne serait pas fou. Votre

organisation est très proche de de Spartacus sans la question du parti. C'est justement les communistes de conseils en Hollande qui ne sont pas d'accord avec Spartacus".

Lettre de Canne Meier: 15/12/1947

SECRETAIRE DU BI DE LA GCI

Secrétaire du "Bureau International" pour la "Fraction française", Davoust était en correspondance avec Rebull (Poum), Primeau (Socialist Party of Canada), Hennaut (Belgique), Mattick (USA), Zadra (bordighiste, USA), Harris (Socialist Party of G.B.), Richmond (USA), Ross (Labor Views), R. Blackwell (USA), et bien d'autres encore.

Aux USA, l'avant-garde révolutionnaire avait longtemps été en retard dans son évolution par rapport aux groupes d'Europe. Il était temps que ce retard soit comblé car le prolétariat américain avait un rôle important à jouer, on peut même dire un rôle décisif pour l'avenir du mouvement révolutionnaire mondial. Davoust travailla tout particulièrement à la constitution de la section américaine de la Gauche Communiste Internationale (GCI). Par un échange de lettres avec O.Zadra, il discuta la question de l'admission du "Cercle Feldman", anciens de la "RWL". Davoust critiqua durement leur position sur la question coloniale:

"Ils en sont encore à croire au "droit des peuples à disposer d'eux-"mêmes", cela quand le monde est partagé entre deux Grands et trois moyens impérialismes".

Lettre à Zadra: 06/03/1947

Il ne pouvait être question d'accepter ces camarades de Philadelphie dans la "CGI". De même, il était très critique vis-à-vis de la "Leninist League" de Marlen :

"Il n'en reste pas moins que de profondes divergences nous séparent, notamment en ce qui concerne la Russie. G. Marlen et ses amis considèrent toujours la Russie comme un Etat prolétarien, et cette position qu'ils le veuillent ou non, les place d'avance dans un des camps impérialistes de la prochaine guerre".

Lettre à Ross: 17/08/1946.

Ce "Bureau International", dont la constitution avait été décidée à la Conférence de Turin en 1946, se fixait pour tâche de coordonner l'activité des organisations française, belge et italienne et, d'entretenir avec les groupes d'avant-garde des autres pays des relations visant à faire connaître les positions de la GCI pour les faire évoluer vers elle.

Dans la multitude des groupes aux USA, le plus proche, par ses positions sur la Russie, était celui qui publiait "Labor Wiews" après avoir scissionné de la "RWL" de Oehler, qui était très activiste, et avait présenté un candidat aux élections présidentielles de 1936. Le "Bureau" considérait les possibilités d'évolution de ce groupe.

Davoust avait écrit :

"Je ne vois pas beaucoup de possibilités pour qu'une vague révolutionnaire vienne s'intercaler dans le cours vers une nouvelle guerre et modifier radicalement la situation internationale en plaçant au premier plan la contradiction capital-travail. Pour l'instant, et pour longtemps encore, le prolétariat est embrigadé, dévoyé, trompé par les traîtres de la 2ème et 3ème Internationales."

Lettre à P. Mattick; 15/01/1946

D'après rapports et discussions, il s'avérait bien que la situation était loin d'être révolutionnaire. Les mouvements de 1943 en Allemagne et en Italie avaient été beaucoup sur-estimés à l'étranger et, Davoust en était le premier conscient. C'est à cette époque que Davoust indiquait son intention -qui est celle du "Bl"-de limiter les relations avec la plupart des groupes américains à l'échange des journaux et quelques lettres espacées. Toutefois, il leur sollicitait des articles sur le mouvement ouvrier et la situation des petites organisations d'avant-garde.

PARTI ET SYNDICATS

Dans le numéro d'Octobre 1946 de l' "Internationaliste", Davoust - qui signait Chazé - se montrait résolument partisan de la constitution du Parti révolutionnaire du prolétariat. Dans son article, "La formation du Parti de classe hier, non aujourd'hui, oui", il appelait, dans une grande pugnacité de style, les travailleurs d'avant-garde les plus conscients à former le plus rapidement possible le Parti. L' article qui attirait sur lui les foudres

d' "internationalisme" (GC de France) expliquait pourquoi il fallait s'atteller à cette tâche, par différence l'époque d'avant-guerre qui ne pouvait donner vie qu'à des Fractions. Davoust se fondait sur les conflits ouvriers contre le gouvernement tripartiste :

"En France, des grèves, notamment celle des postiers, des manifestations politiques comme celle de Cherbourg, jalonnent la croissance de la réaction contre l'emprise des traîtres. Oh nous sommes loin encore d'une réaction parfaitement consciente et de mouvements présentant un caractère de classe absolument net! Mais peut-il en être autrement?".

En raison d'une mauvaise santé, les activités politiques que pouvait avoir Davoust étaient forcément réduites. A cette époque, il était passé de l'emploi de dessinateur industriel au poste d'ingénieur de fabrication. L'usine où il travaillait était la "Manufacture d'isolants et objets moulés de la CGE", 163 Bd. de Stalingrad, à Vitry-sur-Seine. Il habitait alors à Choisy-le-Roi.

S'il fut militant syndical, Davoust ne fut jamais platement "syndicaliste" ni "syndicaliste-révolutionnaire". Quand, en 1946, se constitua à partir des débris de l'ancienne CGTSR de P. Besnard une CNT française, Davoust défendit la notion de la Gauche italienne selon laquelle il faut constituer des fractions révolutionnaires de communistes dans les syndicats, et non travailler à la scission. Même minoritaires, les communistes doivent conserver au mouvement syndical son unité. A la tactique scissionniste, l'article opposait le maintien de l'unité syndicale dans les périodes non-révolutionnaires et la lutte au sein de l'organisme syndical pour la substitution des directions réformistes et staliniennes par des directions "révolutionnaires". Sur la base de l'analyse marxiste, il dénonça la CNT comme une entreprise scissionniste qui allait entretenir et aggraver tous les préjugés "syndicalistes" et "apolitiques" des ouvriers. Son article, "La CNT c'est l'impasse", venait fort opportunément rappeler

que la création d'un syndicat d'affinité ne pouvait être qu'une entreprise stérile, ce qui fit hurler les anarchistes bon teint du "Libertaire". Pour Davoust, seule se justifiait une scission majoritairement voulue par de larges fractions de la classe et dans une réelle offensive pour briser les liens l'enchaînant à l'Etat.

"Les quelques centaines de militants qui se sont lancés délibérément dans la voie de la scission expriment-ils une ardente combativité des masses ouvrières comme les minoritaires de 1920-21 ? Non, évidemment. En 1921, la scission exprimait la rupture des masses laborieuses avec l'appareil réformiste lié à l'Etat capitaliste. Les minoritaires avaient le vent en poupe. Ils pouvaient espérer que la vague révolutionnaire qui déferlait sur l'Europe briserait par ses furieux assauts les forteresses du capitalisme. En 1946, nos CNTistes ne peuvent justifier leur initiative par aucune raison de cette envergure".

"L'Etincelle", nº 11 ; juin-juillet 1946

Ceci étant précisé nettement, l'article soulignait le besoin vital pour la Fraction de maintenir les contacts de camaraderie avec les ouvriers abusés par la phraséologie anarchosyndicaliste, commettant l'erreur de se réfugier dans une CNT mort-née.

Comme partout ailleurs dans le monde, les grèves de 1946-47 étaient des luttes défensives et limitées aux questions salariales. La France vivait le temps des privations. Faute de charbon, Davoust ne pouvait qu'entretenir la maigre chaleur d'une seule pièce à Choisy. La population manquait tout à fait de viande. Le reste était à l'avenant : trois litres de vin clairet par mois, peu de tabac, encore moins de matières grasses. C'était aussi dur à supporter que sous l'occupation allemande. Tout cela parce qu'il fallait reconstruire les bases de l'impérialisme français ! En cette période où le ravitaillement était critique, Davoust distribuait les colis de vivres, de vêtements, de médicaments et de livres qu'il recevait des Etats-Unis. Il accomplissait son geste pour tous les copains, sans distinction politique. Scrupuleusement, il accusait bonne réception des précieux colis, n'oubliant jamais de remercier avec chaleur les oncles d'Amérique.

Un extrait de lettre nous montre la dimension humaine de Davoust :

"Pour la nourriture, nos jeunes manquent surtout de matières grasses. Pour eux, les vitamines sont précieuses, et notre bon camarade Lastérade qui est médecin se chargera de répartir judicieusement ce que vous pourrez envoyer. Un des nôtres attend un bébé pour bientôt ; il aurait besoin de toutes ces choses qui composent une layette. En tout cas, les vêtements et le linge seront les bienvenus, car au marché noir, cela coûte horriblement cher".

Lettre à R. Backvell : 21/06/1947

LES LUTTES DE 1947

Aux USA, les difficultés à regrouper les éléments d'avantgarde sur la "Plate Forme" de la GCI se confirmaient pleinement. Zadra donnait sa démission, Atkins de New-York était en rivalité avec Philadelphie; bref la situation était peu claire et non décantée malgré tout le travail de Davoust. Alors que le "Bureau International" plaçait ses espoirs dans le "Cercle Feldman", un article de celui-ci écrit sur De Leon vint tout compromettre. En effet, De Leon était représenté comme le militant ayant fait pour le socialisme aux USA ce qu'avait fait Lénine pour la Russie, Luxemburg pour l'Allemagne et la Gauche abstentionniste pour l'Italie. Le "Cercle Feldman" était en conséquence accusé de pécher par syndicalisme.

Cependant, en février 1947, Davoust recevait une lettre qui l'informait d'un événement politique de la première importance :

"Je te signale -bien que tu en sais déjà plus que nous -que nous avons reçu de l'Editorial Revolucion (Apartado postal 8942, Mexico DF) une brochure de Peralta sur le "Manifeste des Exégètes", qui contient une violente critique du Programme de la IV° Int. Ces camarades -dont Munis- sont contre la défense de l'URSS, les nationalisations, l'appui aux gouvernements "ouvriers" et le front unique avec les partis soi-"disant prolétariens, le programme transitoire, et, bien qu'ils aient une conception insuffisante de la lutte révolutionnaire, ils sont près de nous dans l'évaluation de certains des phénomènes les plus marquants de l'après-guerre".

Lettre de B. Maffi ; 23/01/1947

Avril 47 fut un surcroît de travail de correspondance pour Davoust car le "Bureau" élargissait ses activités :

"Je crois qu'on peut envisager la constitution d'un petit Bureau d'Information et de propagande à Trieste pour les pays de l'Europe sud-orientale. J'ai déjà envoyé la "Plate forme" en français et régulièrement "l'Internationaliste" : je pense toutefois que vous devriez envoyer à l'adresse cijointe quelques numéros de l' "Internationaliste" avec la "Déclaration" du BI".

Lettre de B. Maffi : 25/04/1947

Ainsi, des liaisons politiques étroites furent ensuite établies avec l'Autriche, ainsi qu'avec des Hongrois qui semblaient être en accord avec la "Plate Forme", et qui s'engageaient à faire parvenir des documents politiques en Roumanie.

A la mi-mars 1947, le "Spartacusbond" de Hollande faisait par de son intention de convoquer une Conférence des groupes révolutionnaires :

"Le rôle des organisations politiques peut être seulement déduit des tâches des masses. Pour faire une base de discussion dans ce sens nous avons fait une petite brochure pour décrire comment la société nouvelle est née dans le giron de la vieille pendant le développement des mouvements de masse. Mais la traduction en français est retardée et c'est la cause pour laquelle nous ne pouvons pas encore offrir cette base de discussion. (...) Nous voulons inviter les groupements suivants : Spartacus, Vrije Socialisten, Van Onderen Op, (tous les trois de Hollande). Spartacus-Belgique, Gauche Communiste Internationaliste "(France et Belgique). Le "Libertaire", le "Prolétaire," la "Flamme", l'Internationalisme", "Communisme" (tous de la France").

Lettre de H. Canne-Meier; 13/03/1947

Davoust exprimait une réponse favorable :

"Les Hollandais nous ont convoqués à une réunion internationale pour la Pentecôte, à Bruxelles. Mon avis est d'y assister, au moins comme observateurs. Nos camarades belges pourraient y déléguer leurs représentants. Vercesi pourrait y être en votre nom. Et Suzanne irait pour nous, si elle peut et si elle veut. Sinon, j'irai".

Lettre à B. Maffi : 20/04/1947

En fait, seule la **Fraction belge** devait participer à la Conférence, au titre de représentante de la **"GCI**".

Cette Conférence, tenue les 25 et 26 mai 1947, n'avait pas pour but de fonder une nouvelle Internationale. Il s'agissait, bien plus modestement, d'un échange d'idées et de délibérations tendant à canaliser les nouvelles conceptions naissantes. Un grand pas serait franchi si un "bureau permanent" de correspondance voyait le jour.

Il est utile de citer un passage du document de "Spartacus-Hollande" distribué un peu avant l'ouverture des travaux :

"Une discussion fructueuse est seulement possible dans une telle réunion que si les participants sont d'accord au préalable sur l'essentiel. Nous considérons comme tel : la répudiation de tout parlementarisme et le point de vue que les masses doivent s'organiser elle-mêmes dans l'action même, dirigeant ainsi elles-mêmes leurs propres luttes. Le mouvement des masses se trouve donc au centre des débats, tandis que les questions de la nouvelle économie communiste "(ou communautaire), de la formation des partis ou de groupements, de la dictature du prolétariat, et..., ne peuvent être considérés comme des résultats des points de vue précédents. Car le communisme n'est pas question de parti, mais l'édification du mouvement autonome des masses. Pour les discussions nous voulons prendre notre brochure Le "Monde Nouveau" comme point de départ."

L'organisation "Spartacusbond" était numériquement forte ; elle publiait un hebdomadaire à 4 000 exemplaires et tenait de régulières réunions publiques. Sa plate-forme était antiparlementaire, était opposée au syndicalisme-révolutionnaires et à l'indépendance des colonies, elle rejetait les nationalisations dans le secteur de l'économie. Le "Spartacusbond" n'était pas la continuation du RSAP de Sneevliet, quoiqu'il y avait beaucoup de camarades y ayant appartenu. Il y avait une tendance qui se maintenait, globalement, sur les positions de l'ancien KAPD ; celle de Canne-Meier répudiait toute notion de parti voulant être le leader de la classe :

"Le mouvement nouveau n'est pas une "opposition" ou un "courant gauche" de l'ancien mouvement. C'est une autre conception du monde. Le mouvement ancien est le monde des dirigeants, le monde de la nouvelle classe moyenne des intellectuels et des meneurs politiques qui pénétrent l'Etat pour l'exploitation des masses pour leur propre compte comme en Russie. C'est leur propre compte comme en Russie. C'est leur "socialisme". Nous ne sommes pas une opposition à ces buts. Nous voulons abolir tout le système et fonder une société d'une tout autre économie, sans

exploitation des masses. Et celle-là peut seulement reposer dans les mains des travailleurs mêmes".

Lettre de H. Canne-Meier: 08/05/1946

Cependant, Canne-Meier était désireux de collaborer, pour des articles avec le "Bureau International de la GCI", et de discuter quand bien même force lui était de constater que la GCI n'était pas le commencement d'un nouveau mouvement, mais le débris de l'ancien.

En mars 1947, Davoust se présenta chez "Rivière" pour lui proposer d'éditer la traduction française de l'ouvrage de Pannekoek "Les Conseils Ouvriers", traduction établie par A. Hennaut :

"Ils ne peuvent pas envisager une telle édition actuellement, à cause des distributions de papier insuffisantes, du prix élevé des livres, et parce qu'ils ont des engagements pris jusqu'à la fin de l'année environ. Malgré tout, la proposition les a intéressés, et ils m'ont demandé de revenir les voir dans six mois, si d'ici là nous n'avons pas trouvé d'autres solutions".

Lettre à H. Canne-Meier; 19/03/1947

"Renault" partit en grève en mai 1947. Au début, la CGT et le PC se trouvèrent débordés. Se voyant lâchés par les grévistes, ils réagirent instinctivement en prenant le train en marche et en essayant de l'aiguiller sur leur campagne nationaliste antiaméricaine. Un "Comité de grève" fut élu à une assemblée générale. Sous la direction de la fraction trotkyste, ce "Comité"

s'engagea sur la voie des procédures et se perdit en appels à la "discipline" et la régularité des mandats.

La FFGCI avait un jeune camarade au "Comité de grève". Mais celui-ci, de nationalité espagnole, eut un rôle très limité au sein du "Comité" où dominaient les trotkystes dissidents de l'organisation qui publiait le journal "Lutte de Classes", les trotkystes orthodoxes et les anarchistes. De jour en jour, la combativité des ouvriers déclina. Au bout de quinze jours, la grève s'éteignit tout à fait. Le Gouvernement accepta une partie des revendications, celles basées...sur les primes.

Voici comment Davoust analysa et apprécia le mouvement de chez Renault :

"En effet ces grèves ont éclaté malgré, et même contre, les organisations syndicales. Sentant le danger d'être débordés sur leur gauche, les nationaux-communistes ont été obligés de changer de tactique. Ils prennent la tête du mouvement pour mieux le dévoyer, car au lieu de demander une simple augmentation de salaire, ils demandent des primes à la production! Pour complèter leur comédie, leurs ministres se retirent du gouvernement".

Lettre à N. Brighton; 04/04/1947

Nouvelle preuve des syndicats transformés en organes étatiques chargés par la classe dominante du bon rendement de la production et de l'espionnage anti-prolétarien dans les usines! Application de la politique des primes aux meilleurs esclaves! Les revendications ouvrières ne devaient pas se baser sur l'augmentation des primes, mais sur celle du salaire horaire tout

court. Mais pour défendre leur salaire et faire triompher leur revendication, une chose était indispensable : ne plus faire confiance aux dirigeants syndicaux et à leurs méthodes, mais s'organiser à la base et lutter par l'action directe et la grève dure :

"Cette grève Renault et les mouvements qu'elle a suscités dans les autres usines de la Région parisienne ou de province confirment le divorce grandissant entre les ouvriers et les traîtres de la CGT et des partis. Les manoeuvres de ces derniers leur permettent une fois de plus de reprendre en mains la direction générale du mouvement, mais il n'en reste pas moins qu'après les grèves des postiers et celle du Livre, une nouvelle étape est venue marquer la cassure entre les traîtres et une nouvelle fraction de la classe ouvrière. Il est très important qu'il s'agisse des métallurgistes, car ceux-ci étaient jusqu'à maintenant les plus soumis à l'influence des nationaux-communistes. Et en France, la métallurgie est une industrie-clé. En outre, les métallos furent toujours à l'avant-garde des luttes ouvrières. Souviens-toi de 1936".

Lettre à H. Canne-Meier: 15/05/1947

Ces mouvements ouvraient de nouvelles perspectives de rayonnement pour l'avant-garde. Encore fallait-il être à la hauteur des tâches imposées. En ce qui les concernait, les camarades de la FFGCI faisaient un maximum d'efforts pour se lier aux militants ouvriers qui, au travers de ces mouvements de lutte, avaient progressé dans la compréhension de la situation et des solutions que celle-ci imposait : la lutte révolutionnaire contre l'Etat affameur.



Davoust avait projeté de se rendre, cette année-là, à Milan afin d'y rencontrer les camarades italiens. N'ayant pas reçu le visa italien en temps voulu, Davoust prit sa bicyclette et partit à l'aventure sur le chemin des écoliers : la Champagne, les Ardennes, la Lorraine, l'Alsace et les Vosges ! Cette grande randonnée de 1 200 km à travers des régions agrestes fut très belle, un véritable ravissement pour les yeux. Il se sentait rajeuni de dix bonnes années. Il put grimper les cols vosgiens sans défaillance, mais non sans mal. Toutefois, la joie de l'effort payait de la peine qu'il se donnait, largement. A vouloir atteindre les sommets vosgiens sans précipitation, et en les abordant avec précaution, il ne risquait pas de manquer les vastes horizons, les beaux panoramas. Et puis, l'altitude atteinte procurait une telle allégresse! Au cours de ce périple, il passa par tous les pays où il avait été mobilisé pendant la guerre, de septembre à juin 1940.

Cette année-là, la récolte de blé avait été particulièrement faible, et la ration de pain avait été réduite à 200 gr par jour. Les prix de toutes les denrées alimentaires avaient beaucoup augmenté en quelques mois, alors que les salaires étaient restés les mêmes. En novembre 1947, la France était plongée en pleine crise politique. Non sans difficultés après l'échec de Blum, un nouveau gouvernement venait d'être constitué. Il lui fallait affronter une situation sociale très grave, les staliniens ayant entraîné les ouvriers de nombreuses branches d'industrie et les travailleurs des chemins de fer dans un vaste mouvement de grève. Depuis la création du "Kominform", les staliniens menaient une vive opposition aux gouvernements représentant les intérêts américains. Le niveau de vie des salariés ayant considérablement baissé du fait de la hausse des prix, les staliniens n'avaient pas eu trop de peine à déclencher ces grèves "molotov", malgré les multiples manoeuvres des éléments "réformistes" de la CGT, des syndiqués chrétiens et des militants socialistes.

Son usine fut une des premières en grève. Les ouvriers occupaient les ateliers. Comme c'était le gouvernement qui décidait en matière de salaire, la grève prenait forcément un caractère politique marqué d'autant plus nettement que les socialistes s'étaient fait briseurs de grève. L'augmentation de salaire accordée fut dérisoire.

Souvent, Davoust présidait les réunions publiques de la FFGCI à Paris, ouvrant toujours la réunion en faisant régulièrement un bref rappel de la situation des groupes révolutionnaires dans le monde. Il rencontrait tout aussi régulièrement B. Maffi qui venait à Paris pour les liaisons internationales du "Bureau". Davoust cherchait à accélérer l'évolution des "damenistes" sur le capitalisme d'Etat en Russie. Davoust avait toujours souhaité rencontrer Bordiga, mais ne le put, faute d'avoir obtenu le visa italien. A un camarade de New-Port (England) ayant appartenu dans les temps au Parti Communiste, Davoust répondait :

"Oui, Bordiga est vivant. Mais il limite sa participation à l'activité du Parti. C'est lui qui s'occupe de la revue "Prometeo" que je peux te faire envoyer, si tu lis l'italien".

Lettre à MC Harris; 18/11/1947

Pour Davoust, les grèves de 1947 en France, et les batailles politiques n'étaient que le reflet de l'antagonisme entre les deux super-impérialismes qui se disputaient l'hégémonie sur le monde.

Même une expérience de pouvoir gaulliste ne parviendrait pas à libérer l'impérialisme français de son inéluctable destin qui était de passer sous le contrôle américain.

Aux USA, le triomphe électoral de Truman ne présentait d'intérêt que parce qu'il marquait une nouvelle étape dans cette évolution générale de tous les impérialismes vers des formes de plus en plus nettes de capitalisme d'Etat. L'avant-garde avait pour tâche primordiale d'analyser ce cours historique et de rechercher comment, dans ces conditions nouvelles poursuivre la lutte de classe, en essayant de préserver le prolétariat de toute dépendance vis à vis des nouveaux profiteurs du régime capitaliste.

En 1946, Davoust tâtonnait encore sur la question des Conseils ouvriers, qui écrivait :

"En ce qui concerne les Conseils ouvriers, nous devons considérer qu'il ne s'agit généralement que de formations sporadiques qui disparaissent avec les mouvements qui leur ont donné naissance. Rien de positif ne peut encore être basé sur ces organismes épisodiques. Il faudra beaucoup de grèves "sauvages" avant de pouvoir constituer un réseau permanent de liaisons et de noyaux basés sur les militants des Comités ou Conseils. Cela viendra et nous pensons nous y préparer. Mais le travail de masse doit encore être mené dans les "syndicats".

Lettre à S. Okum : 16/04/1946

Mais après l'expérience des grèves de 1947, il était en mesure d'affirmer:

"Pour nous, les syndicats comme forme d'organisation de la classe ouvrière est dépassé. L'exemple de tous les mouvements révolutionnaires depuis la première guerre mondiale le prouve abondamment. Même des syndicats "rouges" où prédominerait une fraction révolutionnaire ne pourraient satisfaire aux besoins de la lutte de classe dans la période actuelle. Les organes de base susceptibles de arouper les ouvriers dans une lutte directe contre le capitalisme d'Etat qui se développe partout comme forme la plus moderne de la société capitaliste, ne peuvent être que la forme "conseils ouvriers", "soviets", "comités". Ces organismes de masse n'apparaissent qu'épisodiquement dans les luttes actuelles, comme ils sont apparus et disparus. dans toutes les luttes de ces dernières trente années. Il est à peu près hors de doute que ce sont de tels organismes qui naîtront et s'affirmeront lors d'un assaut plus décisif contre le régime".

Lettre à H. Feldman : 18/07/1948

Maintenant, il y avait aux USA une organisation dénommée "International Contact Commission" qui entendait rassembler du monde sur un programme exprimé en 14 points. Ces "14 Points", était-il possible de les utiliser pour le mouvement communiste? C'étaient des généralités tirées des documents initiaux de la Illème Internationale qui prétendaient résulter d'une rigoureuse application des principes marxistes. Pour Davoust, ils avaient perdu toute validité :

"C'est ainsi que nous sommes en complet désaccord avec les points traitant de la question russe, du front unique, de la self-détermination des peuples opprimés et des minorités nationales, enfin de la construction du parti révolutionnaire. Notre position sur ces questions étant exprimée dans la Plateforme du PCI. d'It., et dans notre presse, nous vous renvoyons à ces publications.

Pour ces raisons, et parce que ces quatorze points datent d'avant-guerre, ils ne présentent aucun intérêt pour la lutte de classe en France, et ailleurs bien entendu".

Lettre à J. Amor: 09/09/1946

Bien que le "Bureau International" avait pris ses distances avec un certain nombre de groupes révolutionnaires américains, celui-ci -en dépit des divergences- maintenait des relations cordiales avec quiconque demeurait ancré sur le terrain de l'internationalisme.

De graves divergences avaient éclaté entre Feldman (Philadelphie) et Atkins (New York), chacun estimant être le seul groupe à représenter la Fraction américaine de la GCI. Habitué de longue date à ce type d'incidents dans la vie des groupes politiques, Davoust n'y attachait qu'une importance relative, mais il s'efforçait d'en dégager la signification politique. Il cherchait à éviter que les désaccords se transforment en attaques venimeuses et blessantes. Les groupes devaient, malgré des divergences et pour clarifier ces différends, maintenir les contacts.

Davoust sentait de manière quasi innée qui était l'adversaire de classe. Ainsi, pour lui, R. Fischer avait franchi le Rubicon après la seconde guerre mondiale. Celle-ci sortait un bulletin de faible niveau théorique. C'étaient surtout les diatribes anti-staliniennes et anti-soviétiques qui en constituaient le contenu politique. R. Fischer affirmait que le stalinisme était devenu le principal ennemi de la classe ouvrière et de la ... civilisation.

"Après ma démobilisation (sept. 1940) et avant mon arrestation (oct. 1941) j'ai rencontré Maslow 3 dans le métro - je ne me souviens plus de la date exacte. Nous étions descendus à la station suivante pour bavarder un peu et nous avions laissé passer quelques rames. En 1945, j'avais signalé cette rencontre à Ruth, pensant avoir été un des derniers copains à avoir vu Maslov vivant. Car j'avais repris contact avec elle, comme avec P. Mattik et d'autres amis des USA. Pas pour longtemps, car elle publiait une saloperie de Bulletin (financé par la CIA). Je le lui ai reproché en termes assez durs et n'ai plus écrit".

Lettre à G. Sabatier:; 07/11/1976

Par "France Observateur", auquel il était abonné, Davoust apprit la mort de Fischer :

"Je la connaissais depuis 1928 - j'ai connu Maslov plus tard, lorsqu'ils sont venus s'installer à Paris. Alors que sur la question du Parti nous évoluions vers les positions hollandaises, eux ne changeaint pas. Nous n'eûmes donc que des relations très occasionnelles. En 1945-46, j'ai

³ La mort de Maslov, tué par une voiture à Cuba en 1941, Fischer l'attribuait aux agents de la Guépéou. Maslov avait milité au Parti communiste allemand et était alors, contre Lévi, partisan de l' "offensive" à tout prix. Il avait été membre du Comité Central, avait pris position contre la formation de "syndicats rouges" et s'était prononcé pour le retrait du candidat communiste au second tout des présidentielles. Une fois exclu du PCA en 1926, il était co-fiondateur avec Fischer, du "Léninbund". Plus tzard, en 1939, adhérait au parti de Molinier.

échangé quelques lettres avec Ruth, alors à New-York. Mais par camaraderie et pour de réciproques informations sur les copains et les groupes. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de faire un article dans le bulletin. France Observateur a dit l'essentiel: R. Fischer et Maslov régnaient du temps où Zinoviev était président de l'IC, commeTreint et Suzanne Girquit en France. C'étaient des bolchéviks disons de gauche. Ils le restèrent sauf Treint en France, Urbhans en Allemagne. Nous ne pourrions parler de ces dirigeants que dans le cadre de l'histoire du mouvement communiste".

"Informations et correspondance ouvrières n°1 - Septembre 1961.4.

DIFFICULTES REVOLUTIONNAIRES

Davoust avait énormément fait pour que sa vision du capitalisme d'Etat soit à peu près entièrement partagée par un grand nombre de camarades, en France et en Belgique. Il avait les "mains libres" pour la défendre officieusement :

"En ce qui concerne notre position sur la Russie, elle peut se résumer ainsi : l'impérialisme russe se distingue par sa structure plus évoluée, plus conforme aux nécessités de la lutte entre les impérialismes d'une part, et de la lutte contre le prolétariat révolutionnaire d'autre part. Le mode de

⁴ Davoust a envoyé à l' "Institut d'Histoire Sociale" d'Amsterdam la correspondance de R. Fischer - ses lettres et les doubles des siennes - des années 1945-46 et peut-être de 1947.

production en Russie, c'est la mode de production capitaliste, et l'extrême concentration des pouvoirs économique, politique et social permet de caractériser le régime russe comme étant le capitalisme "d'Etat". L'Allemagne hitlérienne et l'Italie du Duce avaient atteint ce stade par des voies différentes, en conservant toutefois beuacoup de traits du régime passé".

Lettre à Feldman; 16/02/1947

Davoust fit parvenir aux Feldman la plus possible de littérature révolutionnaire et de documents. Il s'agissait surtout de journaux de la F Française et de la F Belge et de la revue "Prometeo". Malgré des divergences nombreuses, ce noyau demandait son adhésion au "Bureau International". Ils étaient organisés à Philadelphie et Boston - avec quelques sympathisants à Chicago, soit une vingtaine d'éléments :

"Avant 1940, lui (Feldman) et la plupart de ses camarades furent exclus du groupe trotkyste d'Oehler parce qu'ils adoptèrent le point de vue du défaitisme révolutionnaire concernant la guerre d'Espagne. En prenant cette position, ainsi que Zadra vous le dira, Feldman fut incendié comme bordiguiste. Pour la première fois, il apprit ce que Bordiguistes signifiait, avec l'aide de Zadra et P. Eiffel, qui disparut plus tard dans le professorat de Mexico".

Lettre de E. Feldman; 27/02/1947

Les documents du "Cercle Feldman" traitaient longuement des problèmes paysans et de la question coloniale en faisant appel aux textes de Marx, Engels, Lénine, quant à ces questions. Ce groupement concluait que la Russie était devenu

un Etat contre-révolutionnaire en 1924, au moment de l'occupation de la Géorgie par le grand-Russe. Il rejetait la doctrine de Trotsky de la "révolution permanente" qui signifiait, à leur yeux, un essai de convertir le capitalisme féodal (sic) en communisme par décrets d'Etat. Il qualifiait, grosso modo, la Russie de "despotisme bourgeois bureaucratique".

On ne pouvait accepter l'adhésion du "Cercle Feldman" au "Bureau international" :

"Nous avons lu la lettre du groupe Feldman. Evidemment, il faudra éclaircir beaucoup de questions qui restent bien confuses dans l'esprit de ces camarades : question agraire et question coloniale avant tout".

Lettre de B. Maffi ; 30/04/1947

Pour Davoust, il fallait donner un soutien aux camarades de New-York, tout en conservant de bonnes relations avec le "Cercle Feldman". Mais, force lui était de constater le développement difficile, lent, d'une Fraction aux USA:

"La correspondance que j'entretiens avec les groupes ou quelques individualités de l'étranger ne donne pas de brillants résultats, ni pour alimenter notre presse d'informations intéressantes, ni pour la formation de noyaux susceptibles d'adhérer à la GCI. Il n'y a pas de quoi s'étonner étant donné la faiblesse de l'avant-garde dans tous les pays".

Lettre à B. Maffi ; 12/11/1947

Un article de Davoust dans "L'Internationaliste" nº 4 de janvier 1947 fait un bilan lucide -comme toujours-, sans complaisance de la situation de l'avant-garde marxiste. Il ne craint pas d'entériner un retard qui ne laisse pas d'inquièter. Ainsi, aux USA il constate les insuffisances idéologiques et la dispersion. La revue "Politics" se complait dans un éclectisme peu marxiste ; la ("RWL" de Stam, Negrette de Basky, s'est désagrégée. La tendance "hollando-germanique" qui publiait "Living Marxism" (Mattick, Korsch) n'est pas à la hauteur. Seul le groupe "Labor View" lui semble vraiment décidé à faire un méritoire effort, et fait déjà du bon travail, pour répondre aux nouveaux problèmes politiques de l'époque sous un angle communiste. Mais, constatet-il, ce travail théorique reste trop cantonné à quelques cercles d'intellectuels sans racine dans le prolétariat.

Après l'accalmie passagère des "vacances", la Fraction Française reprit les essais de création de "Cercles d'Etudes". A la mi-novembre, trois étaient sur pieds : celui de chez Gnome-Rhôme -qui existait depuis une année-, un autre chez Renault, consécutif à la grève dont on a parlé, et un troisième rassemblant des gars des "Auberges de Jeunesse".

Davoust écrivait dans l' "Etincelle" et dans l' "Internationaliste". Vu son état de santé médiocre, c'était énorme. Comparée à celle d'entre deux-guerres, cette activité était réduite, plus faible. Il s'astreignait à la réunion hebdomadaire de l'organisation. Il s'était surtout axé sur le travail de correspondance internationale. Jusqu'à un certain point, il fut à l'"aise" dans la Fraction : parce qu'il avait fait partager son analyse du capitalisme russe et, parce qu'il était en contact avec des éléments prolétariens.

L'ambiance de travail avec l'organisation de Milan se trouva être troublée au retour de la camarade Suzanne d'un voyage à Naples où elle avait rencontré -enfin !- Bordiga. Suzanne voulait que chacun consente à redevenir un écolier en marxisme à l'école de Bordiga et que chacun s'astreigne au travail de traduction, sans plus. Les interventions écrites de Bordiga, qui trouvaient en Suzanne une disciple modèle, fissurèrent le noyau de la Fraction française.

Pendant un certain temps, Davoust avait accepté de rester dans un groupe où il était "minoritaire". Mais, il avait assumé cette situation avec sérénité parce qu'ils pouvait avoir des contacts avec une base ouvrière -si restreinte fut-elle, et qu'il réussissait, répétons le -car pour lui c'était fondamental- à faire passer et partager sa vision du capitalisme d'Etat russe. En outre, Davoust ayant rejeté complètement la notion de "parti dirigeant" au sens l'éniniste" espérait pouvoir défendre dans la Fraction française les positions des "Communistes de Conseils" qu'il avait fait siennes.

RUPTURE AVEC LA "GAUCHE ITALIENNE"

Au sein de la Fraction française éclata une très violente polémique quant à la nature du régime social russe. La chose montrait que maintenant le PCI d'It. était surtout soucieux de ne pas se laisser entraîner au-delà de l'analyse de Bordiga sur la structure de l'économie russe. Davoust et Lastérade conduisaient les oppositionnels. Le "Comité Exécutif" les traita d'idéalistes anti-marxistes et tout ce qui s'ensuit. Alors que chez les trotkystes, il suffisait d'évincer une "caste usurpatrice" pour retrouver en

Russie l'ossature intacte d'un régime prolétarien, pour les "accusés", la "bureaucratie" en tant que terme, était employée pour désigner une réalité sociale. A l'idée que la cause première de toute exploitation réside dans le mercantilisme et l'échange marchand, Davoust et Lastérade opposèrent celle que l'exploitation de l'homme par l'homme peut exister en dehors des formes classiques du mercantilisme. Leur argument consistait à montrer qu'en Russie une importante partie des privilèges de classe des exploiteurs se situait en dehors de la sphère de l'argent : avantages en nature.

Le fait que Marx n'en avait pas parlé n'était point un argument valable :

"On pourra sur ce sujet répondre que Marx et après lui Lénine, tirant les enseignements de la Commune de Paris, ont émis des hypothèses et tracé des perspectives socialistes avec des phases successives de la réalisation du communisme, sans fournir les développements économiques précis que de telles affirmations exigeraient. L'acquit général d'un militant lui permet de porter des jugements dont les assises scientifiques ne sont parfois que bien longtemps après pécisées".

Lettre de Lasérade ; 17/02/1949

Cette polémique englobait aussi la question de la "démocratie ouvrière. L'argument de la majorité était de piètre valeur, qui voulait faire croire que la démocratie prolétarienne c'était la simple comptabilité arithmétique des opinions :

"Pour nous, la valeur des organisations de masse ne réside pas dans la qualité spéciale des adhérents, mais dans le fait que se trouve réalisée une présence permanente de toute la classe agissante grâce à une confrontation large et libre de tous les courants prolétariens, même sous une forme individuelle; cette confrontation est exactement le contraire de ce qui se passe sous le signe du parti dirigeant totalitaire; le rôle de la publicité, du bourrage des cranes par les slogans mystiques ou du type commercial, l'entraînement des ouvriers par des moyens de pression physique ou morale, est remplacé par la force de la démonstration, de la conviction, par l'effort de compréhension collective qui mènent seuls à la véritable conscience de classe et non au fanatisme de parti".

Lettre de Lastérade ; 17/02/1949

Par son activité de militant de la classe, par ses expériences politiques dans les groupes d'avant-garde, Davoust avait été amené à la critique du bolchévisme "pur et dur" et à une réflexion persévérante qui lui fit rechercher, et trouver, les tendances ayant critiqué -avant lui- les méthodes léninistes :

"Autre sujet d'étonnement probable pour les jeunes camarades : A. Pannekoek utilise le mot parti longtemps, longtemps après que le rôle qu'il définit pour ce parti se soit opposé à celui que lui confèrent tous les dirigistes. Je suis de ceux qui ont fait de même. Dès le début des années 30, nous donnions au parti le sens d'une organisation animant, et non dirigeant, les luttes. Et ce n'est que vers 1950 que nous avons lâché ce mot auquel l'histoire a donné un sens bien concret, contre lequel il serait vain de s'insurger. Utiliser

l'expression "organisation des révolutionnaires" n'est qu'un palliatif. Car tout dépend en définitive, comme pour le Parti, du rôle qu'on entend à donner à ces organisations révolutionnaires".

"Informations-Correspondance Ouvrières" n° 93 ; Mai 1970.

Après les discussions sur la base du document de rupture avec le "bordiguisme", Davoust, Garros, Hirzel, Lanneret, Lastérade, Véga entraient à "Socialisme ou Barbarie":

"Vous devez mettre les bouchées doubles et essayer de grouper les camarades de votre groupe qui sont en principe partisans de la fusion et discuter serré avec les autres.

(...) Je pense que effectivement il serait très utile que nous puissions avoir des contacts plus fréquents. Particulièrement je pense qu'il serait très utile que toi et Lasté, vous veniez aux réunions publique nous faisons sur Lénine et le léninisme ; la prochaine aura lieu le vendredi 23 déc. à 20 h 30 à la "Mutualité". Nous pourrions y prendre contact et nous fixer un rendez-vous".

Lettre de Chaulieu, 18/12/1949

Chaulieu avait donc entrepris une série de conférencesdébats sur l'organisation des révolutionnaires. A cette époque, il croyait à la construction d'une "Internationale" avec R. Dunayevskaya, ex secrétaire de Trotsky. A ce moment-là, Chaulieu ne pouvait ignorer les mouvement "Communiste de Conseils", mais:

"Aussi bien, la réflexion sur l'ancien mouvement ouvrier et ses expressions théoriques marxistes (la variante trotskyste, au départ), avait déjà amené indépendamment le groupe "Socialisme ou Barbarie" à des conclusions voisines souvent de Korsch. "Indépendamment", "parce que ce groupe, imbu d'un préjugé socialisant, et aussi de son "originalité" -laquelle pour être indéniable, ne pouvait par définition être absolue- avait décidé d'ignorer superbement les efforts théoriques du passé. C'était se priver d'éléments d'orientation précieux même s'ils restaient, bien entendu, à intégrer sur le mode critique".

S. Bricianer, "Karl Korsch" p. 62

Pour ces raisons, Davoust estimait que Chaulieu tournait "autour du pot", tout en lui reconnaissant une capacité de travail remarquable, doublée d'une énorme capacité théorique. Et, il sut percer à jour en cet ancien archio-marxiste et extrotskystes un dangereux politicien, rompu à l'art de la manoeuvre. Il avait vu, aussi, que les derniers numèros de "Socialisme ou Barbarie" décollaient vers un "ailleurs".

Véga demeura à "Socialisme ou Barbarie", qui publia dans le n° 11 sa pénétrante étude critique sur "La crise du brodiguisme italien". Lastérade sortit rapidement, P. Lanneret émigra aux U.S.A. est resta toujours en relation épistolaire avec Davoust. Quand à Davoust, fatigué de tout ce "remue ménage", il trouva un point de chute à Nice. D'abord, il eut à la Madelène la gérance libre d'un bistrot-restaurant pour routiers, puis il occupa un emploi d'ingénieur aux "Plastiques Français". On était en 1953, et l'année suivante, la "R.N.U.R." allait fabriquer, en chaîne, la "4 CV :".

MENTOR D'INFORMATIONS - CORRESPONDANCE OUVRIERES

Depuis 1953, Davoust avait donc laissé derrière lui Paris. Après la brève parenthèse de sa "gérance-libre" et de son poste d'ingénieur aux "Plastiques Français", il s'était lancé, avec sa compagne Edith, dans l'élevage des poules pondeuses, combiné avec la culture jardinière. Il vivait là, loin du tohu-bohu politique et de la vaine agitation. Toutes ces querelles étaient pour lui byzantines et, il leur reprochait d'avoir usé et dégoûté nombre de militants sincères, et notamment des camarades ouvriers.

Du fait de son installation précaire dans une ancienne bergerie, au début ce fut pour lui et sa compagne Edith, très dur. Ils vécurent sans électricité ni gaz ; il fallut aller capter l'eau et aménager les lieux. Mais aucun d'eux n'avait le culte du progrès, symbolisé par tant et plus de gadgets, rapidement rendus inutilisables. Jusqu'à quelques jours avant sa mort, Davoust vécut sans électricité. C'est Edith, dédaigneuse de la mesquine logique du "confort" qui appuya constamment Gaston. D'une grande force de caractère, elle fut pour lui une compagne aux gestes simples, solides et secourables. Et il en avait besoin. Edith, qui se montrait très combative là où elle travaillait comme simple salariée, apportait d'amples informations sur la lutte et les formes de résistance ouvrière dans les petites entreprises de la région, très "italianisée".

Ce lieu, retiré au-dessus de Grasse, s'appelait "Bergerette", car il s'agissait d'une ancienne bergerie qu'Edith et Gaston, au coude à coude, avaient aménagé en mettant la main à la pâte, aidé pendant plusieurs étés par leur grand ami, H. Simon. De là, on domine le magnifique massif du Tanneron que, plusieurs fois,

ils virent s'embrasser par forte chaleur et de mistral - peut-être même de sirocco.

Davoust n'était nullement devenu, par retour du bâton, l'ermite en marge du temps et des événements. Ceux qui aiment à penser qu'il n'y a qu'à Paris, Londres ou à New-York, que devant la porte des usines qu'on peut faire quelque chose sont démentis par l'exemple de Davoust. Loin de Paris et de cette agitation en vase clos, il s'était donné de l'air et, il avait repris la correspondance internationale qu'il tenait, à juste raison, plus enrichissante que les réunions de bistrot. Qu'on n'imagine pas un Davoust dans le farniente provençal ! Bien que "trop loin", il pouvait donner aux camarades de Paris des indications précieuses, en se référant à ce que son expérience des luttes lui avait appris. Il adressait de régulières notes de lecture à "Informations et Correspondance Ouvrières", sa grande tâche militante. Ces notes de lecture, qui prenaient des allures de véritables études, c'était sa contribution la plus importante à ce regroupement. Il avait apporté aide et conseils à H. Simon pour faire naître, après la brève expérience de "Information et liaisons Ouvrières", comprenant aussi C. Lefort et A. Duparc, entre autres, le regroupement interentreprises connu sous le nom d' "ICO".

Il envoyait aux camarades qui militaient activement sur le lieu de leur travail, et qui ne disposaient que peu de temps pour lire, ce qui lui paraissait être indispensable à faire connaître: "Car lire, c'est à dire chercher à accumuler ses connaissances en tous domaines, c'est et ce fut toujours le propre des militants. En effet, j'ai déjà eu l'occasion de rappeler que l'aliénation des travailleurs n'était pas ressentie seulement dans la production, au travail,

mais aussi dans tout ce qui fait la vie d'un homme" "ICO" n° 3, décembre 1961.

Chine, Indes, Cuba, Mexique, Maroc, Algérie, autant de pays où la question agraire était posée, vieille question sur laquelle tant de vieux militants avait buté, même théoriquement. R. Dumont, économiste, sociologue et agronome, ayant écrit "Terres vivantes", Davoust en fit une présentation critique :

"Entendons-nous bien. "Réforme agraire" signifie que la terre (plus exactement, des terres ou de la terre) et confiée en toute propriété ou en usufruit à des paysans pauvres. En plus, dans certains cas, ces paysans sont plus ou moins aidés, financièrement, matériellement et techniquement Or, le bilan est minable (...). La propriété individuelle n'empêchait pas l'exploitation familiale d'une part et d'autre part mettait les paysans pauvres à la merci des capitalistes. Quant à la propriété collective des producteurs, elle n'en oblige pas moins les coopératives à accepter les normes des entreprises capitalistes ou à disparaître. Tout cela mène en réalité au problème révolutionnaire.".

"Informations et Correspondances Ouvrières" N°6. Mars 1962.

Les "Editions de Minuit" ayant publié le livre des trotzkystes Broué et Trémine, "La Révolution et la guerre d'Espagne", Davoust reparla d'évènements historiques importants, auxquels il participa, qu'il vécut et suivit avec espoir. Il rappela qu'un quart de siècle plus tôt, l'Espagne avait connu une véritable révolution sociale, secouée de violentes convulsions et de heurts où les différentes classes s'étaient affrontées sur le

terrain militaire, se disputant le pouvoir. Il y avait eu un aspect "querre", un problème intéressant les révolutionnaires :

"Mais bien avant 1936, nous avions discuté de ces questions avec de nombreux camarades, émigrés de l'Europe Cenrale qui cherchaient à tirer les leçons des échecs subis. Et l'enseignement qui en ressortait était que les opérations "militaires" devaient, à tout prix, conserver le caractère de guerre civile, de combats révolutionnaires. Sachons gré à E. Témine d'avoir souligné les épisodes de la guerre d'Espagne où l'application de ce principe permit quelque succès.

... En somme, la Révolution espagnole a duré de juillet 1936 à mai 1937. Après, n'en parlons plus. Insistons sur le fait que P. Broué a su donner toute leur signification aux journées de mai 1937 à Barcelone qui sonnèrent le glas de la Révolution".

"Informations et Correspondances Ouvrières" N° 8. Mai 1962.

Pour Davoust, l'anarchisme avait signé sa faillite idéologique devant le problème de l'Etat, abandonnant ses vieux principes libertaires, faute d'avoir forgé les armes théoriques capables de lui aider à vaincre l'obstacle de l'Etat. A contrario, la Révolution espagnole permettait de vérifier, une nouvelle fois, la justesse du principe marxiste de la nécessité de la ditacture du prolétariat comme étape transistoire, Etat prolétarien qui doit tendre vers sa disparition progressive.

Davoust parla aussi de l' "Ere de l'opulence", nouveau bouquin sur la vie de l'économie américaine, à lire parce qu'il

était écrit par un haut bonnet, J. K. Galbraith, ambassadeur américain aux Indes et, parce qu'il familiarisait avec les notions économiques.

"L'ère de l'opulence, ou de l'abondance, c'est aux USA davantage l'ère du gaspillage, du colossal gâchis d'un important secteur privé de la production conduit à l'absurdité totale. A coups de milliards de publicité (voir la "Persuation clandestine" de Packard) on peut ainsi fabriquer et écouler n'importe quelle camelote. Ca va plus loin que les faux besoins, ça devient complètement stupide.

... D'autre part, et sans faire de sentiment, il est tout de même effarant qu'un tel gâchis soit possible aux USA alors que plus d'un milliard d'hommes souffrent de faim dans le monde. Ce n'est pas parce que nous comprenons le pourquoi d'une telle monstruosité que nous devons taire notre indignation..

... Mais le véritable problème de l' "opulence" est qu'elle puisse exister sans que les travailleurs américains euxmêmes réagissent "vigoureusement".

"Informations et Correspondances Ouvrières" N° 5. J. 1962.

Un petit livre de cent cinquante pages parut, en 1963, aux éditions "M. Brient", "Communisme et marxisme" d'Y. Bourdet, présentateur en France et commentateur de l'école marxiste autrichienne (M. Adler, O. Bauer, R. Hiferding, K. Renner...).

Cet opuscule regroupait des textes parus dans différentes revues : "Le parti révolutionnaire et la spontanéité des masses", "Marxisme et anarchisme", parus tous deux dans la précieuse revue anarchiste-communiste "Noir et Rouge" aux numéros 15/16 et 19, un autre concernait une critique du livre de Djillas

"La nouvelle classe" paru, lui, dans "Socialisme ou Barbarie" nº 24

"Ainsi donc, ce fameux parti bolchévik qui nous avait été présenté comme modèle de ce que nous devrions créer, s'était trouvé, pendant la période révolutionnaire de février à octobre 1917, à la remorque des ouvriers, et ne s'était remis en selle que sous la houlette d'un ou deux chefs rapportant de leur exil la bonne parole. Ce parti modèle s'était par surcroît presque totalement renouvelé, son appareil, sa vieille garde se soumettant difficilement à une orientation et à une activité imposées par la lutte des ouvriers. C'était cela le parti d'avant-garde, quide du prolétariat".

"Informations et Correspondances Ouvrières" N° 27. Mars. 1964.

On le voit, Davoust avait la dent dure pour les prestigieux bolchéviks. Maintenant il affirmait un "Communisme de Conseils" total et s'appuyait sur l'exemple du retard des dirigeants bolchéviks par rapport aux masses en juillet 1918 pour affirmer un antipartisme que, pour notre part, nous refusons de partager car il oublie le "Tout le pouvoir auxSoviets" et les "Thèses d'avril" de V. I. Lénine. Davoust soulignait le fait positif pour Y. Bourdet d'avoir su magistralement mettre en évidence les contradictions de Trotsky et serré de près l'analyse du mécanisme de la "spontanéité des masses".

Tout à fait hostile au thème autogestionnaire qui flottait dans l'air, et qui ressemblait par trop aux anciennes propositions réformistes des coopératives ouvrières, Davoust exécuta magistralement ce chantre de la gestion ouvrière qu'était devenu

D. Mothé à la veille des Journées marquantes de 1968. Dans la critique incisive - et qui va très loin - du livre de ce dernier "Militant chez Renault". Davoust devait écrire :

"Allons, messieurs les patrons, comprenez donc votre intérêt. D. Mothé vous offre ses services - sans crainte du ridicule, il insiste "Si l'argent n'est plus mis en cause dans de telles revendications, où sont les véritables raisons du refus des dirigeants? Le pouvoir, le prestige, la routine". Il ne manque vraiment que le couplet d'un compère de la CFDT pour faire appel aux vertus chrétiennes desdits dirigeants. Ainsi D. Mothé, couvé, aidé, choyé, adulé par certains groupes révolutionnaires hélas pauvres en ouvriers, poursuit son évolution commencée dans "FO". C'est la consécration d'une ambition. On ne joue pas les vedettes sans raison. Après avoir été "le militant de chez Renault, pour l' "Express". D. Mothé commence une carrière. Quant aux "revendications autogestionnaires", la gestion ouvrière, nous en reparlerons. mais en liaison étroite avec le problème révolutionnaire, sans quoi ce n'est que foutaises".

"Informations et Correspondances Ouvrières" N° 51. Juillet.

LA GUERRE D'ALGERIE ET LA SIGNIFICATION DE GAULLISME

La guerre d'Algérie amène Davoust à réaffirmer sa position principiale sur les mouvements nationaux : ni "F.L.N., ni M.N.A.". Pour lui, soutenir l'un ou l'autre c'est renier tout ce qui a constitué l'apport politique essentiel du groupe "Socialisme ou Barbarie" : la lutte contre la bureaucratie. Les révolutionnaires doivent dire que le "FLN", c'est Tito, Nehru, Sœkarno, Ho Chi Minh, Mao. Il critique à la fois Chaulieu et Montal. Et, la critique du "FLN" ,ne devait en rien atténuer la propagande contre cette guerre d'Algérie au sein du prolétariat français. Pour lui, le groupe "Socialisme ou Barbarie", qui n'avait jamais discuté la question coloniale, payait maintenant se carence théorique.

Davoust estimait que Marx s'était trompé en appelant le prolétariat à soutenir les révolutions nationales bourgeoises. Dans la mesure où le prolétariat l'a fait, il a donné la force à des mystifications de remplacement. Mais la lutte ouvrière a continué, elle continue, elle prend de nouvelles forces et de nouvelles formes, car l'exploitation lui redonne constamment de la vigueur malgré toutes les mystifications et toutes les répressions. L'objectif final de cette lutte, et c'est là l'enseignement des décades passées, ne peut être que la révolution prolétarienne mondiale, totale, pas seulement politique, pas seulement en ou ou plusieurs pays. Cette révolution, elle est à l'ordre du jour, surtout depuis les derniers mouvements "sauvages" d'Allemagne, Pologne, Hongrie.

Toutes les positions des révolutionnaires, où qu'ils se trouvent, doivent être subordonnées à la perspective de la révolution prolétarienne totale et mondiale. Donc, dans ces pays sous-développés également. Si, en ce qui concerne le cas particulier de l'Algérie, les révolutionnaires doivent appeler à la lutte contre les impérialistes colonisateurs, ils doivent, aussi, baser leur propagande pour une solution prolétarienne du développement des pays arriérés dans le cadre d'une Fédération mondiale des travailleurs :

"Nous devons avoir une position extrêmement critique vis-àvis des mouvements d'émancipation nationale, surtout lorsquil existe un embryon de prolétariat dans les pays en cause et que des organisations tentent de l'embrigader. Ce qui n'atténue en rien la propagande défaitisterévolutionnaire au sein du prolétariat de la métropole. En somme, la position de l'avant-garde prolétarienne dans la métropole est simple et facile".

Lettre à H. Simon., 6 mai 1958.

Davoust condamne la position de tous ceux qui trouvent des côtés positifs au "FLN" pro-soviétique; ceux qui, au moindre remous de la politique, croient et crient à la présence du spectre révolutionnaire : la Révolution n'a pas commencé. Il ne pouvait être question d'une période révolutionnaire, de lancer des mots d'ordre détonants parce que la République française liquidait son Empire colonial. Pour Davoust, une des premières tâches du groupe "Socialisme ou Barbarie" c'était la critique de son comportement : faux espoirs, mots d'ordre inadaptés à la réalité. Tel était le sens du message qu'il faisait parvenir à ses proches amis restés dans le groupe.

Mais le gros du travail politique, c'était de discuter de la signification du pouvoir de De Gaulle. L'affaire d'Algérie avait précipité l'appel de la bourgeoisie à l' "homme proviodentiel", soutenu par le PC et la "CGT". Il importait de pouvoir, très vite, dire dans quelle voie s'engageait l'impérialisme français. Sa position se résumait ainsi:

"Après avoir bien merdoyé, l'impérialisme français tente un redressement, et le seul moyen s'offrant à lui pour le réaliser et de faire un grand pas vers le capitalisme d'Etat. De Gaulle, ce n'est ni Hitler ni Mussolini, mais autre chose que Franco, et, l'impérialisme français n'est pas l'Espagne. Avancer à grands pas dans le sens du capitalisme d'Etat, ou à la faillite sans avoir rien résolu. L'alternative est ainsi posée par la situation".

Lettre à H. Simon.. 3 Juin 1958.

Le sort de la classe ouvrière était en jeu, bien que le but de l'opération De Gaulle ne la vise pas essentiellement dans l'immédiat, mais la classe ouvrière était encore trop bien embrigadée, et syndicats et partis de gauche savent s'y prendre pour ne pas se laisser déborder. Nonobstant cette claire analyse, le groupe auquel il adressait ses objurgations se lançait, avec quelques éléments trotskystes et libertaires, à constituer un "Comité d'Action Révolutionnaire". Davoust critiqua durement le désir volontariste de sortir à tout pris de l'isolement, à avoir, coûte que coûte, des "contacts ouvriers". Mais, la réalité allait contribuer à calmer le jeu et ramener sur terre les "excités".

La situation française ne lui semblait pas motiver ces trops gros émois. Ce n'était pas une tragédie comme la période du gouvernement alemand von Pappen. Pour le P. C. français, de Gaulle, c'était la France secouant la tutelle américaine pour la satisfaction des Russes, lesquels étaient prêts à mettre en veilleuse tous les "PC" des pays s'orientant vers un neutralisme de fait. Le "PCF" saura sauver la face et être prêt à étrangler tout mouvement sérieux, cela en se faisant le meilleur défenseur de la République. Il ne risquait pas grand chose. C'était du "tout cuit".

Pour le deuxième anniversaire du soulèvement en Hongrie, Davoust souhaitait la publication d'un article sérieux dans "Socialisme ou Barbarie".

"En tout cas, il faudra revenir sur ce que "S. B." a écrit afin de tirer des enseignements plus larges. Par exemple, il faudrait comparer la révolte de 1956 avec celle de 1921. Et on se rendrait compte des immenses dégâts causés par l'impérialisme russe et le stalinisme au sein du prolétariat. "SB" a souligné les côtés positifs du soulèvement de 1956, mais a traité un peu trop facilement les aspects négatifs, notamment la question nationale. Ce n'est pas pour rien que les bourgeois ont parlé de 1948 à propos de la Hongrie. Effectivement, l'impérialisme russe a tué l'internationalisme et ramené le mouvement ouvrier plus de cinquante ans en arrière".

Lettre à H. Simon.. 14 octobre 1958.

La scission de "SoB" approchait à grands pas et Davoust, sans la souhaiter, l'estimait irréversible. Gagner du temps pour que la séparation se fasse dans la clarté et le calme, c'est ce qu'il faut désirer.

- "... C'est à chaque fois recommencer les mêmes efforts pour faire vivre "une petite organisation.
- ... Mais actuellement dans "SB", les copains de la tendance Chaulieu sont, du moins pour le noyau que je connais, cristallisés sur leur conception du parti".

Lettre à H. Simon., 22 juin 1958,

MAI 1968

Et, ce fut la soudaine irruption des Journées de Mai 68. A l'origine il y eut le mouvement parti de l'université de Nanterre. Ce mouvement met en lumière les vertus de l'action directe et spontanée. Les étudiants sont descendus dans la rue, ont manifesté dans la capitale par centaines de milliers et ils ont dressé des barricades au Quartier Latin. La vénérable Sorbonne a été occupée et, sur le prestigieux théâtre de ml'Odéon flottent le drapeau noir et le drapeau rouge. Les étudiants ont osé constester et, ce faisant, ils ont réuni beaucoup de monde et tenu le pouvoir gaulliste en échec, dans l'unité. D. Cohn-Bendit, qui fréquenta un temps le groupe "Noir et Rouge", a été le symbole de cette lutte qualifiée par le "grand Charles" de "chienlit".

Ce mouvement de très grande ampleur, mais politiquement confus et porteur d'ambiguités au niveau social par certaines de ses revendications sur une meilleure université pour un meilleur savoir, n'était pas une lutte des "jeunes" contre les "vieux". Il ne faisait que montrer le pourrisement de la société actuelle, auquel les jeunes sont en général les plussensibles. Mais il était exclu que les étudiants puissent faire reculer l'exploitation, et encore moins la renverser. Dans le passé, la révolte des "fils à papa" (mais ici il y avait des fils de travailleurs à participer au mouvement) avait annoncé un réveil de la classe ouvrière.

"Pourtant, au lendemain de la nuit des barricades, du 10 au 11 mai, il n'y a pas de réaction ouvrière spontanée; tout paraît devoir être canalisé par la journée nationale de grève, contrôlée par les syndicats. Mais le mardi 14, tard dans la soirée, on apprend que l'usine Sud-Aviation de Nantes est occupée, que les travailleurs ont soudé les portes de l'entreprise et enfermé ses directeurs dans un bureau. Puis, du 14 au 17 mai, d'autres grèves se déclenchent, toutes avc occupation des locaux: aux Messageries de Presse, à Paris: chez Renault, à Cléon; et le mouvement, toujours spontané, fait tâche d'huile. Le vendredi 17 mai, la SNCF commence à débrayer, en quelques heures tout s'arrête dans les jolies gares de France. Les directions syndicales mettent à profit le week-end des 18 et 19mai pour "récupérer" le mouvement: sans que le mot d'ordre de grève générale soit lancé, des comités de grève intersyndicaux sont formés un peu partout, chargés de prendre en main la direction de la grève dès qu'il y a débrayage".

"La grève généralisée en France" supl. "ICO" Juin [juillet 1968]

Une vague gigantesque de grèves "sauvages" venait de submerger la France pendant plus de quinze jours, ruinant les rêves de la bourgeoisie qui, dans le monde entier, croyait en avoir fini pour toujours avec le "danger"

communiste. Sur ce mouvement magnifique du prolétariat français, les gouvernants et les staliniens déversaient des tomberaux d'injures. Venant à la rescousse du gouvernement Pompidou, les syndicats allaient jouer à fond la carte revendicative pour faire barrage à un possible débordement révolutionnaire de la grève. Les élections allaient venir à point

comme soupape de sûreté à la colère prolétarienne; le gouvernement ne se fit pas prier pour accepter cette bouée de sauvetage qu'on lui tendait. Les appareils traditionnels arrivèrent donc à coffer le mouvement pour le canaliser vers les urnes.

Davoust, qui avait été longuement en "attente" de l'action possible, eut une débordante activité d'ordre théorique et organisationnelle, bien plus grande qu'on ne peut le supposer. Il chercha à déceler les possibilités radicales contenues dans la lutte même des travailleurs et de participer, à sa mesure, à leur éclosion. Révolutionnaire parmi tant d'autres, il essayait d'informer, d'instruire, de dénoncer les manoeuvres politiques et syndicales, de discuter du contenu des revendications ouvrières, d'apporter son aide, de tracer une perspective. Mais avait réveillé et secoué de sa torpeur le "Communisme de Conseils". Maintenant, les révolutionnaires avaient en mains tous les événements actuels, vécus, ressentis, pour expliquer leurs opinions sur les partis, les syndicats, le parlementarisme.

Ayant, au fil des années, suivit patiemment le travail souterrain de la "vieille taupe", il vibra de tout son être à l'annonce du mouvement. Il admirait aussitôt le soulèvement de la jeunesse. C'était bien là le sursaut de la vie contre le totalitarisme du capital et la domestication sociale, fauteurs et produits de la passivité du prolétariat. Une brèche s'était ouverte entre les jeunes ouvriers, hostiles aux syndicats et au parti "national-communiste". Mais, il regrettait son âge et d'être si loin de tout dans des circonstances pareilles. Tel surgissement, aux effets de galvaniser sa juvénile foi, ouvrait des perspectives, traçait un objectif très clair.

Dès mars 1969, on le sait tout préoccupé de s'orienter vers la constitution d'une Fédération des Communistes de Conseils, mais sans emballement. Tout est à construire, sans hâte, mais avec tenacité. De même qu'il faut éviter de considérer le "Communisme de Conseils" comme un dogme, de même il faut rejeter l'image d'un parti politique monolithique, que ce dernier courant ne fut jamais:

"Je sais que la partie de mon papier concernant la conception que j'ai du communisme de conseils provoquera des critiques. Mais tant mieux. Que chacun dise donc ce qu'il entend par "Communisme de Conseils".

Lettre à R. Camoin, 5 juin 1969

Se posant la question de l'organisation des révolutionnaires, il avait donc adopté la forme Fédération des groupes autonomes de Communistes de Conseils. Chaque groupe local de "Communistes de Conseils" ne peut que reflèter, selon lui, les conditions dans lesquelles ce groupe précis se constitue, c'est à dire la vie réelle. Tout cela gagnera en unité, en cohérence par la pratique sociale. Il reprend à son compte que l'organisation doit être ouverte à tous les courants, à toutes les idées qui surgissent du prolétariat. Elle doit constituer le lieu de rencontre de toutes les énergies, de toutes les batailles théoriques. Le seul moyen d'empêcher sa dégénérescence, est d'inscrire statutairement l'existence de fractions d'opposition dans l'organisme politique. Des clivages se feront toujours. Avant et après s'être fédérés. Et la clarification n'est jamais un mal. Le système féfératif de groupement permet la chose.

Davoust fut toujours soucieux de voir le regroupement des révolutionnaire exister. Il le voulait fondé sur une fraternité suffisamment réelle pour bannir tout monolithisme idéologique, car personne ne détient, disait-il volontiers, la vérité révélée, une et indivisible. Toutefois, nous noterons combien il tordit la barre en prônant son idée de Fédération :

"Bien sûr pas de type hiérarchisé, bureaucratique, centralisé, à vocation dirigeante. Mais une organisation quand même, qui ne peut donc être que du style fédératif. Son but : rassembler les informations, les diffuser".

"Informations et Correspondance Ouvrières", n° Spécial. Août 1969.

Davoust avait mis beaucoup d'espoir en "Informations et Correspondance Ouvrière". Il caressait l'espoir d'en faire la locomotive qui devait tirer en avant et homogénéifier les innombrables petits groupes, cercles de discussion, noyau surgissant un peut partout en France après les événements de Mai/Juin. Il le voyait coagulateur et creuset d'une organisation aux véritables dimensions politiques. Il saluait la décantation chez les jeunes en rupture de bans, attirés par "ICO".

C'est donc pour cette publication, imprimée depuis le numèro 85 de septembre 1969, qu'il écrivit ses deux magnifiques présentations des livres "Pannekoek et les Conseils Ouvriers" de S. Bricianer, membre influent d' "ICO" et le "Lénine philosophe" d'A. Pannekoek (J. Harper), avec préface de P. Mattik, traduit par deux autres éléments d' "ICO", D. Saint-James et le fils de H. Simon. Il allait de soi que l'on tenait là deux livres dont toute l'importance était à souligner, aussi bien aux

"anciens" qu'aux plus jeunes, qui s'en rendraient compte par leur lecture. Pour Davoust, il se pouvait que pour les "jeunes", ce qu'avait écrit A. Pannekoek allait de soi, mais ce n'était que parce que les dernières luttes de la classe ouvrière rendaient leurs enseignements très actuels ; et particulièrement précieux.

"Serge a choisi de présenter les écrits d'A. Pannekoek dans l'ordre chronologique, en les replaçant dans le contexte de leur époque grâce à quelques rappels historiques qui apparaîtront forcément trop résumés. Ce faisant, son livre est une véritable biographie politique, ce qui permet de mieux suivre l'évolution de Pannekoek en fonction des événements et situations vécus. Parmi les raccourcis historiques dûs à Serge, signalons ceux qui concernent la révolution allemande si peu connue et pourtant si importante pour les travailleurs des pays industrialisés.

(Et de conclure après avoir rappelé le rôle des Conseils Ouvriers dans la révolution socialiste). "Je n'en finirais pas de puiser dans cette anthologie de S. Bricianer tout ce qui peut être utilisé dans les discussions en cours actuellement. Le "Communisme de Conseils" est trop riche pour appartenir au passé. Il nous revient d'en propager les principes essentiels et surtout d'utiliser la méthode de pensée d'un Pannekoek, dont les textes patiemment rassemblés par Serge sont le résultat d'une réflexion exemplaire".

"Informations et Correspondance Ouvrières", n° 93 mai 1970

Le "Lénine philosophe" de Pannekoek avait été publié, une première fois, à Amsterdam en allemand, dix ans plus tard,

en anglais, grâce aux soins de P. Mattik. Bien entendu, il n'avait trouvé d'écho que dans le camp, excessivement réduit, de l'avantaarde marxiste. Pour Pannekoek, il s'agissait de faire une réponse marxiste au livre "Matérialisme Empiriocriticisme", publié en Russie en 1908, traduit seulement en 1927, en Anglais et en Allemand. Pour montrer ce que le marxisme de Lénine impliquait réellement, Pannekoek entreprit un examen critique de sa base philosophique. Lénine avait écrit son livre comme un instrument de la lutte politique du parti bolchévik contre divers socialistes russes, en particulier Bogdanov, un des principaux représentants du mouvement de remise en question et de révision du matérialisme dialectique et historique de Marx, créateur de l'"empirionomisme" et Loutnarcharski, exprimant la tendance religieuse de la "construction de Dieu". Pannekoek essayait de prouver que non seulement Lénine avait présenté Mach et Avénarius d'une façon partiale et déformée, mais aussi qu'il avait été incapable de critiquer leurs travaux d'un point de vue marxiste. Lénine attaquait ces deux philosophes, inspirateurs de Bodanov et de Loutnarcharski, au nom du matérialisme le plus ancien et le moins développé sur le plan scientifique. Ce recours au matérialisme "bourgeois" pour défendre le "marxisme" constituait pour Pannekoek un indice supplémentaire de la nature mibourgeoise, mi-prolétaire du bolchévisme et de la révolution russe elle-même.

A l'inverse de la "Gauche Communiste de France", dissidence du bordiguisme, qui avait publié "Lénine Philosophe" dans "Internationalisme" en feuilletons, du numéro 18 à 29 (1947), Davoust partageait complètement, au moment où il écrivait cette présentation, les conclusions politiques

de Pannekoek, à savoir que le parti bolchévik était de nature bourgeoise. D'après lui, l'idéologie de Lénine était l'expression théorique des buts de la nouvelle classe dirigeante qu'un des premiers, il appela "techno-bureaucratie d'Etat" cependant:

"Que le marxisme permette de comprendre les idées de Lénine sur le développement de la révolution russe (commencée en février, ne l'oublions pas), c'est une chose. C'en est une autre de déclarer, après coup, qu'il ne pouvait en être autrement. C'est trop facile, et même "irréfutable". puisqu'on ne peut opposer à de telles affirmations que des "si" c'est à dire rien, lorsqu'il s'agit d'événements historiques passés. Il n'y a rien d'inéluctable dans les entreprises humaines. N'est-ce pas d'ailleurs au marxisme que nous devons la formulation de l'alternative "Socialisme ou Barbarie" dont les événements survenus au cours de ce siècle ont prouvé qu'elle était une vision profonde du devenir de l'humanité ? L'intérêt de la critique de Lénine réside surtout dans l'analyse des conséquences de ces idées sur l'évolution de la révolution russe vers le capitalisme d'Etat et point n'était besoin d'ajouter qu'il ne pouvait en être autrement".

"Informations et Correspondance Ouvrières", n° 100 décembre 1970

A propos du rôle de l'Eglise, Davoust déplorait qu'A. Pannekoek ait enterré la question religieuse, un peu trop vite :

"Mais il a tort de sous estimer le rôle toujours grand de la religion et la puissance des Eglises. Celles-ci se sont adaptées au monde moderne et savent diversifier leurs moyens d'emprise sur toutes les classes sociales. En ce qui concerne l'Eglise catholique, que nous connaissons mieux en France, n'a-t-elle pas son Teilhard de Chardin pour les scientifiques, ses prêtres ouvriers, (et même guérilleros comme en Amérique du Sud), ses chrétiens de gauche, ses aumoniers, ses écoles, ses oeuvres de charité, ses syndicats, ses partis démo-chrétiens."

(Cette seconde présentation d'un livre "difficile" dénotait que les termes philosophiques ne lui étaient pas hermétiques, et qu'il pénétrait, avec facilité le sens des mots les plus obscurs du jargon philosophique).

Aux premières difficultés d' "ICO", Davoust réagissait en militant instruit par l'expérience. Selon lui, elles provenaient surtout de la composition sociale des groupes, tant à Paris qu'en province. Trop d'intellectuels, marqués par l'individualisme de leur classe, s'y étaient fourrés, se tenaient en marginaux de la lutte de classe pour faire dans le"modernisme". Pour lui, "ICO" était une présence de liens, un lieu de rencontres important pour les militants ouvriers qu'il fallait préserver de l'irresponsabilité post-soixantuitarde. Alors, le vieux militant communiste trouvait qu'on passait la mesure :

"Il faut répondre à ceux qui pensent que le Communisme de Conseils, c'est seulement l'utra-gauchisme de 1920. -et seulement de l'anti-léninisme. C'est en partie vrai, et c'est bien ce que je n'ai jamais accepté. A nous de prouver que le Communisme de Conseils, c'est... ce que nous en ferons en tenant compte de ce que nous avons déjà fait-expérience d' "ICO" notamment".

Lettre à R. Camoin ,19 juillet 1969

Mais la lutte se montra inégale, et finalement ce sont les éléments péri-situationnistes qui achevèrent "ICO", responsable en partie de son suicide pour ne pas avoir voulu mette en place un cadre structurel, des limites intransgressables. Combien fut grande sa déception d'assister non au regroupement, mais à une déliquescence, à l'effritement de la majorité de ces groupes sur lesquels il avait énormément compté pour que revivent, dans les faits, les idées fondamentales du "Communisme de Conseils", nous ne saurions trop le dire...

Davoust considérait que la rupture, consommée à la rencontre nationale du Bessat, dans une auberge de jeunesse du Mont Pilat au-dessus de St-Etienne, en 69, s'imposait pour que "Informations et Correspondance Ouvrières" reste un pôle de référence "Communisme de Conseils". Aussi, pensait-il que le regroupement des noyaux de Clermont-Ferrand et de Marseille avec les deux cercles "Révolution Internationale", de Paris et Toulouse, équivalait à une disparition organique déplorable, négative au plus haut point, et qu'elle déboucherait sur le monolithisme de type léniniste. L'histoire devait lui donner entièrement raison, sur ce point⁵.

of Constants

⁵ Pour cette raison, nos liens politiques, autrefois étroits, se relâchèrent et nos rapports personnels d'amitié en souffrirent beaucoup. Néanmoins, ils se renouèrent avec la parution de "Jalons" dont il put prendre connaissance peu avant sa mort et qu'il critiqua en termes fraternels :

LES "CAHIERS DU COMMUNISME DE CONSEILS"

Outre son étroite collaboration à "Informations et Correspondance Ouvrières" Davoust devait travailler avec le noyau qui, à Marseille, éditait les "Cahiers du Communisme de Conseils", la proximité géographique entre Grasse et Marseille facilitait les contacts réguliers. Davoust en fut partie prenante et le critique bienveillant, toujours écouté avec attention.

Cette petite revue ne pouvait pas être esclave de l'actualité pour de multiples raisons, dont son caractère, sa périodicité et les délais nécessaires à sa conception et à sa confection. Cependant, Davoust était désireux de serrer au plus près les "grands événements". Ainsi, il écrivait plusieurs articles sur la situation internationale, articles dans lesquels il cherchait à

Lettre à R. Camoin ,24 juillet 1984

[&]quot;Autre chose. Attention au choix des textes que tu publies. Par exemple, dans le n°3-4, un texte des bordiguistes belges qui finit sur la page de couverture de la revue... et où l' "Union Communiste" et la "Ligue" de Hennaut sont citées en plein amalgame avec les milieux d'avant-garde qui ne comprennent pas les positions bordiguistes. Cela durait depuis 1935 et nous avions dénoncé ces pratiques.

^(...) Quant aux textes des bordiguistes, de 1934 et suivants, ce sont de bien curieux "jalons". Il y est parlé des "centristes", de Fractions du PC italien, etc... Il y avait belle lurette que nous n'employions plus ce vocabulaire d'attachement aux contre-révolutionnaires russes ou de l'IC".

discerner l'orientation générale du monde et d'en donner une analyse, à comprendre leur évolution probable, possible. A la fin de l'année 1972, c'était, s'en souvient-on ?, l'entrée de la Chine dans la communauté internationale capitaliste. l'événement principal des douze derniers mois :

"En amorcant une politique d'équilibre des puissances, l'impérialisme américain a favorisé cette entrée de la Chine dans l'arène que constitue la communauté capitaliste composée d'impérialismes rivaux, mais soudée par la solidarité des classes dominantes face aux classes exploitées. Et la Chine n'a pas perdu de temps pour s'adapter. Son aide au gouvernement de Ceylan, lors de la répression de la révolte des jeunes de l'année dernière, est venue s'ajouter au matériel militaire fourni par la Russie. l'Inde, les USA et les pays européens. Solidarité des classes dominantes contre un mouvement révolutionnaire, écrasé dans l'oeuf. Mais aussi, faut-il ajouter, des intérêts économiques à protéger, car Ceylan exporte son caoutchouc vers la Chine"

"Cahiers Communisme de Conseils" nº 12 novembre 1972

Alors que les tenants du capitalisme d'Etat (Castro, Mao, Ho) faisaient figure de leaders révolutionnaires charismatiques sur de larges frances de la jeunesse des pays occidentaux et les étudiants anti-autoritaires. Davoust prenait l'exemple de la Guerre d'Indo-Chine pour renforcer son rejet des luttes de libération nationale en montrant leurs dessous inter-impérialistes :

"C'est à la suite des entretiens de plusieurs jours de kissinger à Moscou que cette reprise de la Conférence a été "acceptée" par les participants Nord Vietnam et GRP ayant le beau rôle puisqu'ayant proposé cette reprise sans conditions quelques jours auparavant, forts des succès remportés par leurs troupes.

Que ce soit à Moscou, après de longues discussions entre l'envoyé de Nixon et les dirigeants russes, que cette décision ait été prise, en dit long sur l'"indépendance" des combattants viet-namiens".

"Cahiers du Communisme Conseils", n° 11 mai 1972

Pour Davoust, à l'écoute régulière des pulsations de l'impérialisme, plus nettement encore que pour la guerre d'Indo-Chine et celle du Proche-Orient, la guerre au Bangla-Desh s'insérait dans l'affrontement entre Grands :

"Voici donc le Pakistan oriental "libéré" et devenu le Bangla-Desh, nouvelle nation bourgeoise sous développée. Cette "libération", qui a mis fin à la récente phase du conflit Indo-Pakistanais, illustre parfaitement la dépendance totale des petites et grandes nations du Tiers Monde par rapport aux grands pays impérialistes".

"Cahiers du Communisme Conseils", n° 10 février 1972

Tous ces affrontements armés semblaient n'avoir de loi directrice que celle de la jungle. Mais c'est là un aspect trop simpliste, car il y a avant tout la lutte de classe dont on sait qu'elle conditionne l'évolution des sociétés humaines. A cette lutte de classe s'ajoute un autre aspect du monde moderne, une autre

contradiction de la société capitaliste; c'est la concurrence entre entrepreneurs capitalistes, entre groupes de firmes industrielles ou financières, entre monopoles protégés par des Etats nationaux dont la fonction consiste à imposer l'exploitation capitaliste, à l'intérieur, et à favoriser l'expansionnisme, à l'extérieur:

"Au stade de l'impérialisme, la concurrence intérieure est considérablement réduite tant la concentration est grande. Par contre, la concurrence au niveau des grandes puissances impérialistes a pris des proportions gigantesques, entraînant par deux fois le recours à la guerre mondiale".

"Cahiers du Communisme Conseils", n° 6 juin 1970

Ainsi, cette lutte de classe était resituée à son niveau d'importance exact et n'était pas abstraite de la totalité dont elle constitue une partie qu'elle conditionne. Ainsi, avec cette méthode analysait-t-il les grandes luttes ouvrières en Pologne :

"1970 fut pour la Pologne une année de stagnation économique et surtout de déséquilibre en aggravation. L'accumulation des contradictions aboutissait, à la fin de l'année, à la nécessité de mesures draconiennes. Et, bien entendu, il revenait aux travailleurs de payer la note d'une gestion bureaucratique catastrophique. D'où pression sur les salaires, accroissement des cadences, et le 13 décembre, nouveau train de hausse des prix d'un taux particulièrement élevé et s'appliquant aux produits alimentaires de première nécessité. C'était trop".

"Cahiers du Communisme Conseils", n°

8 mai 1971

Cette grève sauvage de masse pour une question d'heures de travail et de salaires ; cette sortie impétueuse des ouvriers dans la rue ; cette bataille rangée avec la police qui est débordée ; ces attaques de commissariats, cette mise à sac et l'incendie du siège du Parti unique, ainsi que l'incendie des kiosques à journaux et des librairies, c'était bien le souffle de l'insurrection prolétarienne qui partait non sur la base où débutait la précédente vague, mais en partant du point où la révolution antérieure a subi un enrayement mortel. Durant ces luttes, qui intervenaient dans un contexte international marqué depuis quelques années par le développement des grèves sauvages dans le monde occidental et à un moment où l'exacerbation des rivalités impérialistes obligeaient les "Grands" à maintenir et même à développer une économie de guerre, des Conseils ouvriers avaient surgi.

Dans l'article "Les "Conseils", qu'est-ce que c'est?", Davoust avait expliqué ce qu'était un "Conseil", non pas une forme d'organisation préconisée par des stratéges de la Révolution en chambre, mais au contraire des organismes spontanés surgis au cours de certaines luttes ouvrières radicales, des organes de la dualité (momentanée) de double pouvoir :

"Qu'une grève dure, s'étendre, et se fonde dans un assaut plus global contre le régime d'exploitation, et voilà chaque Comité de grève placé devant des problèmes nouveaux. Il doit faire face à des responsabilités plus élargies qui peuvent aller jusqu'à la tentative de gestion de l'entreprise en coordination avec tous les autres Comités ayant pris en charge l'administration, la distribution, etc... bref l'organisation et la gestion de toute société nouvelle qui se crée".

> "Cahiers du Communisme Conseils", n° 2 janvier 1969

Mais, attention, Davoust n'évacue pas le problème politique du pouvoir et celui de la violence de classe bien qu'impossible à programmer à l'avance. A ces conseils ouvriers reviendra la tâche de défendre le nouveau pouvoir contre l'assaut de toutes les forces répressives de la classe dominante menacée. C'est une lutte sans merci comme l'histoire des grands mouvements révolutionnaire nous l'a appris. C'est alors, ajoute-t-il, qu'aux Comités, aux conseils des travailleurs se joignent des Comités de soldats, de marins, enfin que partout les exploités s'organisent, et tout en livrant bataille, mettent en place les structures d'une nouvelle société...

Ce même article fut pour lui l'occasion de proclamer, à nouveau, son "Communisme de Conseils", se réclamant de ce communisme de gauche que Lénine essaya d'éreinter en le dénonçant comme "La Maladie infantile du communisme". Davoust présenta aux lecteurs des "Cahiers du Communisme de Conseils" le livre de Bricianer "Pannekoek et les Conseils ouvriers":

"Et la méthode utilisée par Pannekoek, qui consiste à relier chaque événement à tous les autres dans le cours historique, est précisement l'analyse de la réalité concrète et non pas un programme élaboré dont les travailleurs devraient se nourrir pour leur salut. C'est là la grande leçon que nous a donnée un militant comme Pannekoek, et de l'avoir exprimée en termes très simples "."

"Cahiers du Communisme Conseils", n° 5 mars 1970

Sa présentation du livre de Dumont "Cuba est-il socialiste?" lui permit d'enfoncer, une fois enocre, le clou. Dumont restait prisonnier de ses anciennes illusions sur le "socialisme" de la Russie, de la Chine, des démocraties populaires. Davoust qui avait, comme tout bon marxiste, soigneusement potassé la question agraire, dénonça le réformisme utopique de R. Dumont:

"Sans révolution, et pas seulement révolution politique, aucune espèce d'auto gestion véritable n'est possible. Et qu'on ne nous parle pas de l'Algérie et de la Yougoslavie où les Conseils d'auto-gestion ne recouvrent que la soustraitance puisque les données économiques essentielles restent du ressort de l'Etat"

"<u>Cahiers du Communisme Conseils</u>", n° 7 décembre 1970

Davoust pensait qu'on pouvait, aussi, publier dans cette revue trimestrielle, aux faibles moyens matériels, les tracts diffusés par les groupes révolutionnaires ne serait-ce que pour montrer qu'on ne restait pas les mains dans les poches. Il fallait être partout pour défendre ses idées. Il fallait tenir le coup pour faire connaître un maximum de textes du "Communisme de Conseils". Davoust pensait plus particulièrement à K. Korsch qu'il appréciait beaucoup pour son marxisme vivant, ouvert, pour

sa critique de l'idéologie "marxiste" et sa critique incisive de la contre-révolution bureaucratique. Grande était sa satisfaction de faire connaître, par un canal aussi modeste, une pensée oubliée de la mémoire ouvrière, une pensée tenue pour mineure par certaines sommités de "Socialisme ou Barbarie", mal lavées de leur ancien trotskysme. Il déplorait aussi l'attitude réservée de certains représentants du "Communisme de Conseils" qui se gaussaient de cet effort de publication.

RAISONS D'ETRE "COMMUNISTE DE CONSEILS"

Durant sa pénible incarcération à Fresnes, Davoust avait fait son bilan politique et théorique; das sa cellule il se sentait être devenu "Communiste de Conseils". Entre ses vingt et trente ans, pris dans l'engrenage épuisant d'une activité militante ininterrompue et multi-forme, Davoust n'avait guère eu le temps de se poser certains problèmes de fond. Avec la maturité, l'expérience et les nombreux contacts vivants, il deviendra "Communiste de Conseils". Parti d'un léninisme orthodoxe, il avait abouti aux positions de ce courant qui éveillait déjà en lui un écho au moment où il oeuvrait dans l' "Union Communiste":

"Si l'on remonte loin en arrière, c'est à dire aux premières années de la "3ème Internationale", nous constatons qu'une réaction s'amorça très vite contre certaines positions politiques et tactiques du parti bolchévik. Par exemple, R. Luxembourg critiqua très sévèrement et très justement la politique bolchévik en ce qui concerne la paysannerie, les mouvements nationalistes, et le soutien des mouvements anti-impérialistes des colonies ou pays semi-coloniaux. Après la mort de R. Luxembourg, la vieille tendance spartkiste se manifesta par l'intermédiaire des amis de P. Mattik, qui trouvèrent dans les communistes hollandais (Gorter, Pannekoek) un soutien particulièrement solide du point de vue théorique et politique. C'est essentiellement contre eux que Lénine écrivit "La maladie infantile du communisme". De cette tendance communiste de gauche, il reste éparpillés dans le monde au hasard de l'émigration, des camarades allemands (Korsch, Mattik et leurs amis) et en Europe les communistes hollandais ainsi qu'en G.B. Les hollandais sont maintenant constitués en parti (Spatakusbond) et leur influence est grande, leurs effectifs importants, surtout si l'on considère que la Hollande est un petit pays à prolétariat peu nombreux".

Lettre à Alex Primeau du 30 avril 1946

La génération de Davoust avait été profondément marquée, sentimentalement et idéologiquement, par le prestige de la Russie et des bolchéviks. Il était devenu très difficile de lutter contre la mystification stalinienne qui se disait continuatrice de l'oeuvre de Lénine, surtout qu'on ignorait presque tout des Hollandais et du "KAPD":

"On devient "Communistes de Conseils" en plongeant dans le concret, "dans la lutte, en y cherchant tous les enseignements qui peuvent "régénérer les vieilles théories. C'est la grande leçon que nous a "donnée un type comme Pannekoek, et Gorter, et même Rosa. Lénine, "lui, était aussi à l'affût des leçons de la lutte de classe, mais en "opportuniste révolutionnaire". -Pannekoek, c'est un repoussoir pour "tous ceux qui cherchent une orthodoxie. Pour nous, le "Communisme de Conseils", c'est une filiation dont nous nous réclamons".

Lettre à R. Camoin 3 décembre 1969

C'est le livre de Bricianer "Pannekoek et les Conseils ouvriers", paru en octobre 1969, qui vint approfondir et complèter la connaissance qu'avait Davoust de ce penseur profond et fécond, tourné en ridicule par les "léninistes" qui n'en connaissaient pas grand chose. Le livre de Bricianer fit justice de toutes les insanités véhiculées sur le compte de l'"inoffensif" astronome de l'observatoire de Leyde, mourant, en 1960, totalement ignoré. Or, Mai 1968 actualisa, en France, les thèmes développés dans son oeuvre et tira celle-ci de l'oubli où elle semblait avoir sombré.

Davoust trouvait dans Pannekoek l'exemple d'un profond penseur se sortant, par une vision lucide, du fatras des idées et des conceptions acquises dans la social-démocratie. Aussi conseillait-il, autour de lui, à prendre connaissance de cette oeuvre :

"Je viens de terminer la lecture d'un petit ouvrage de Pannekoek sur Lénine comme philosophe, dans sa traduction anglaise, publiée par "New Essays", 153 West 29 Street New York 11 N.Y. Comme vous le savez certainement, Pannekoek est le leader du **Groupe des** Communistes des Conseils de Hollande dont l'autre leader fut Gorter Pannekoek est un grand savant en même temps q'un militant. Je vous conseille la lecture de son petit livre qui apporte beaucoup de clarté dans la compréhension de la politique bolchévik".

Lettre à N. Briathon 15 décembre 1948

D'accord avec Pannekoek, Davoust développait l'idée que la théorie n'est pas un programme "invariant" que la réalité doit suivre à la lettre mais, au contraire, une analyse profonde de cette réalité, à l'aide de la méthode de Marx. Dans ses lettres, il affirmait avec beaucoup d'insistance, que la théorie est un outil qu'il fallait reforger et retremper sans cesse dans la réalité pour comprendre ce qui se passe. Etre "marxiste", c'était repartir touiours du concret, du réel, pour rajeunir les bases théoriques connues. Rechercher quelque verset des textes "sacrés", qui, pourrait s'appliquer à une situation modifiée par le véritable rapport de forces, n'avait pas statut de méthode d'analyse, vivante et critique. Les notions théoriques devaient être abandonnées ou modifiées en fonction de l'évolution même des faits. Pour Davoust. le marxisme était une théorie entièrement libre de toute entrave, dogmatique ou métaphysique. Son marxisme s'était formé, comme chez Pannekoek, sous l'influence directe de la lutte de classe. Et, il interprétait la pensée de Marx de façon vivante, non rigide.

Pour Davoust, qui donnait une place toujours prépondérante aux hommes, à l'homme social, à la lutte de classes, le "Communisme de Conseils" s'était malheureusement endormi et, même tournait, avec H. Canne-Meier, en rond, conduisait au fatalisme. Parmi les "Communistes de Conseils", c'était surtout dans la tendance du "KAPD" qu'il se

reconnaissait le mieux. A la fin de l'année de "grâce" 1968, Davoust avait demandé à C. Brendel s'il ne pouvait pas écrire quelque papier sur les divergences au sein du "Communisme de Conseils" -divergences passées et actuelles. Il y a toujours de nombreuses tendances et nuances. Les divergences, c'est la vie- le monolithisme c'est mortel, se plaisait-il à répéter.

Contrairement à d'autres, au lieu de considérer que le "Communisme de Conseils" était "fini", qu'il appartenait au passé, Davoust croyait fermement à son actualité, à la possibilité de sa réémergence durable, et à un futur dévelopement d'un mouvement qui n'en réclamerait.

En 1958, Davoust avait envisagé d'élaborer une plate-forme carrément orientée vers une synthèse de l'anarchisme et du marxisme. Cette idée lui avait été chère depuis l'entre deux guerres, après ses contacts avec le groupe anarchiste "Révision", avec les "Amis de Durruti". Cette synthèse n'était pas, pour lui, utopique, ni du blablabla. Les anarchistes évolués, surgis de l'expérience des Journées de mai 1937 à Barcelone, lui paraissaient proches du "Communisme de Conseils".

De toutes ses forces - et elles n'étaient pas dérisoires -; Davoust poussa à la roue pour que se publie "La réponse à Lénine" d'H. Gorter. Elle le fut effectivement grâce aux contributions financières des camarades d'"I.C.O." principalement, aidés par ceux des "Cahiers du Communisme de Conseils". Sa vente aurait dû servir à financer la publication d'autres textes des plus significatifs de la "Gauche germano-hollandaise". Ce texte était pour lui très actuel par son contenu : la critique du parlementarisme, du frontisme proposé par l' "Internationale".

Communiste" et des syndicats ouvriers, par sa défense du besoin de rompre avec la pratique institutionnalisée du vieux mouvement ouvrier qui avait fait faillite. Avec cette édition d'un texte introuvable, on ne courait pas le risque ridicule d'exposer une antiquité ni de faire lire un ouvrage sans valeur, tout au contraire. Aucun effort de clarification, aucune oeuvre de recherche n'étaient vains pour les révolutionnaires et ceux qui les écoutaient, lisaient leurs publications, fussent-elles confidentielles. Si les éléments les plus avancés, les plus soucieux de remonter aux sources du "Communisme de Conseils" applaudirent à cette reédition, il n'en fut pas de même pour tout le monde. Davoust répondit :

"La réédition de la brochure de Gorter ("Réponse à Lénine") a été accueillie par des réflexions du genre : il n'y a pas de quoi en faire un événement. C'est facile à dire en 1969-70".

"Informations Correspondance Ouvrières",

nº 93 mai 1970

Comme Dietzen et Pannekoek, Davoust était intimement persuadé de la nécessité première de ne plus se laisser enseigner passivement par d'autres ; il faut s'auto-éduquer. La révolution n'aura lieu que lorsque les travailleurs, mûrissant leur réflexion, finiront par comprendre, enfin, qu'aucun Messie n'était à attendre, qui les délivrerait de leurs chaînes. Tout comme Gorter (et Bordiga), il pensait que plus la classe serait aguerrie par ses luttes, plus confiantes en sa puissance, plus consciente, et moins elle ressentirait le besoin de chefs. Ce serait un processus de longue haleine, car le poids de l'idéologie de la classe dominante ne disparaîtrait pas du jour au lendemain, au cours d'une seule

lutte, même âpre et prolongée; C'est pourquoi il fallait une organisation de révolutionnaires pour accélérer la conscientisation de ce processus.

Tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs tares aussi, les hommes participent d'un processus social et, la dynamique de la lutte ne les change pas si rapidement qu'on le désirerait. Ne pas avoir cette compréhension vivante et dialectique conduit à écrire des bêtises et à faire des erreurs qui peuvent être très graves. Parler d'immédiatisme et de conseillisme chez Davoust, serait travestir sa pensée profonde et falsifier sa position de défenseur de la nécessité de la théorie dans la lutte de classe.

Plusieurs fois, et chaque fois avec une netteté supérieure par la précision, il définisait le contenu du communisme. Ce contenu reposait entièrement sur la vision unitaire, homogène, globale, de la société. Il fallait faire un sort définitif, aux vieux slogans du genre "La terre aux paysans !", l'""Usine aux ouvriers dénoncer l'idéologie des nationalisations qui maintiennent, en l'élargissant la propriété. Il affirmait que les richesses naturelles, les découvertes et les inventions scientifiques, le savoir faire technologique, l'appareil de production ... bref tout ce qui est le fait de la nature ou du travail des hommes doit être repris par eux tous, pour eux tous.

Un des traits caractéristiques de la social-démocratie, au siècle dernier, fut d'avoir étouffé la théorie marxiste selon laquelle la disparition du capitalisme et le passage au communisme procéderaient de la crise d'effondrement du système et de l'émergence de la volonté révolutionnaire du prolétariat. N'étaitce le "pape du marxisme", l'autrichien K. Kaustky, qui concluait

ses plates analyses scientistes du capitalisme par l'inutilité, pis les dangers, de l'initiative révolutionnaire des masses, pour proposer sa foireuse théorie de l'"usure", pour s'en tenir, avec "réalisme", au possible ?

Absolument en opposition avec la philosophie peureuse, ultra-déterministe, Davoust s'était toujours inspiré de l'enseignement de Marx, repris et développé par Pannekoek : la société constituée par les hommes peut et doit être transformée par les hommes. Bien qu'il fut à cent lieues du "leninisme", Davoust repoussait le schéma "spontanéiste" de la lutte de classe qui rabaisse la nécessité, l'initiative et l'énergie de militants conscients, organisés pour participer à la prise de conscience de la classe, pour homogénéiser cette dernière. Le marxisme, pour Davoust, c'était la lutte vivante du prolétariat et le devoir des révolutionnaires était de prévoir le cours des choses, de chercher à l'accélérer en indiquant toujours le but.

Ainsi, était-il amené à critiquer une certaine attitude fataliste présente un peu partout, jusques et y compris chez bon nombre de "Communistes de Conseils" dont il n'acceptait pas les positions de total repli en arrière ou de "neutralité" politique vis-àvis dela lutte de classe, contraires à la praxis. A l'inverse de "Daad en Gedache" et de "Echanges et Mouvement", Davoust insistait très fort sur le rôle des révolutionnaires dans la classe. Et, il pensait qu'on ne doit pas regrouper, structurer et coordonner les failbes forces de l'avant garde au "dernier" moment. Pour répondre aux situations révolutionnaires, il ne faut pas se laisser surprendre. Davoust réaffirmait sans se lasser que les révolutionnaires ne sont pas des observateurs distingués qui supputent calmement des chances des diverses classes en lutte.

Ils font partie intégrante de la classe exploitée et dont, éléments les plus éclairés et les plus conscients, ils sont le levain vivant. Ceux là agissent en fraction organisée, forcément minoritaire, et animatrice de ce prolétariat qui les fait naître. Ils ne sont pas que des "agents de liaison" ou de simples animateurs ; ils sont des militants de leur classe.

Pas de socialisme sans révolution, pas de révolution sans organisation des révolutionnaires, disait-il. Aussi bien révolution qu'organisation sont des produits conscients de la volonté des hommes. Ainsi, la fameuse alternative liberté-nécessité, fatalisme-volontarisme, a été dépassée par Davoust dans le même esprit que Marx, R. Luxemburg et Pannekoek.

INFATIGABLE EPISTOLIER AVEC LE GROUPE "POUR UNE INTERVENTION COMMUNISTE"

Suite à la disparition d' "Informations et Correspondance Ouvrières", dans le courant de l'année 1975 Davoust se mit en relation avec le groupe "Pour une Intervention Communiste" ("P.I.C.") qui publiait la revue "Jeune Taupe". Ce noyau était animé, entre autres, par G. Sabatier, ancien membre de l' "Organisation Conseilliste de Clermont-Ferrand".

D'après les très nombreuses lettres envoyées à celui-ci - parfois deux ou même trois par semaines !- il ressort nettement que Davoust se sentait proche de ce noyau, très actif sur Paris, et plus tard sur Bordeaux. Au delà de la relation amicale qui s'était nouée avec ce camarade, Davoust était interessé par les activités du "P.I.C." (alors qu'il était très critique pour le "CCI" qu'il trouvait

léniniste" à 120 %) car il y sentait un refus, d'une part du sectarisme organisationnel et d'autre part de l'impuissance théorico-organisationnelle auto-consentie par les avatars du conseillisme, tels que "Informations et Correspondance Ouvrières", "Liaisons" et "Daad en Gedache". Il critiquait le point de vue exprimée par H. Simon et C. Brendel dans leur référence à un "Nouveau Mouvement" qui pour lui, évacuait le critère politique. Il appréciait également le souci qui animait le "P.IC" de tisser des liens avec des groupes ouvriers, en rupture avec le syndicalisme et le parlementarisme, tels ceux de Clermont-Ferrand et de Sochaux-Montbelliard.

Sans jamais avoir été membre du "P.I.C." et sans payer une cotisation mensuelle, il se comportait beaucoup plus qu'en sympathisant. Ainsi il apportait un soutien financier, constant et souvent important, prélevé sur sa pension de guerre. C'était sans aucun doute un camarade, très proche de la sensibilité du "P.I.C", très attentif aux problèmes dans lequel se débattait ce groupe issu des réflexions sur les mouvements de lutte des années 1968-74. En fait, il a surtout joué un rôle de "conseiller", donnant son avis à distance, et nullement de "number one" pontifiant.

Davoust approuvait donc l'activité du "P.I.C." qui, lui rappelait la démarche tentée presque un demi-siècle plus tôt par l' "Union Communiste". Il estimait que les révolutionnaires devaient se garder du sectarisme et de l'immobilisme comme de la peste. Il souhaitait que les articles de la "Jeune Taupe" fassent l'équilibre entre le "journalisme" et l' "étude historique". De nombreux articles étaient à écrire, faisant la critique impitoyable de la société capitaliste, des partis de gauche, des trotskystes et autres "opportunistes" et il ne fallait pas oublier d'accompagner

cette critique de la société capitaliste, d'un projet de société communautaire, un projet révolutionnaire dans les grandes lignes, en partant de ce qu'on sait qu'il ne faut pas faire. Et, il faisait confiance à la "Jeune Taupe", pour réaliser cette tâche le plus concrètement possible. Une fois encore, Davoust lança l'idée d'un journal commun à plusieurs groupes parce que la période était propice à une propagande créant une espérance qui pouvait permettre le passage des luttes revendicatives à une lutte révolutionnaire, de la révolte à la révolution. Il avait aussi à l'esprit la création d'un réseau de noyaux révolutionnaires du genre "Cercles luttes de classe".

La position de Davoust sur la nature de la Révolution russe consistait maintenant à dire que sa dégénérescence avait commencé en Octobre 1917, ce que confirmait, pour lui, Kronstadt. Les Bolchéviks avaient liquidé sans vergogne Conseils ouvriers et Comités de fabrique, surgis en février, pour développer, en tant que classe "techno-bureaucratique", le capitalisme d'Etat. Aussi bien, était-il enthousiasmé par le livre de G. Sabatier, "Brest-Litowsk", coup d'arrêt à la révolution (Editions "Spartacus").:

"Le "P.I.C", c'est autre chose (que "RI"). Je ne connais par ses lettres que Sabatier. Ils ont rejeté le léninisme; C'est déjà énorme. Son bouquin sur Brest-Litowsk est excellent et complète celui de Brinton sur les premiers mois après Octobre ; c'est à lire. Car ce passé-là compte beaucoup".

Lettre à H. Simon, 3 mars 1977

La "Jeune Taupe" publia des articles anciens de l' "Internationale", organe de l' "Union Communiste". De

Davoust, "L'oeuvre du Front Populaire", au numéro 9. "Après la vague de grèves, le caractère du mouvement". au numéro 14. Elle publia aussi de longs extraits d'articles de Davoust, parus dans l' "Internationaliste", organe de la "Fraction Française de la Gauche Communiste Internationaliste" (F.F.G.C.I.)", qui sont : "Les partis de l'ordre bourgeois et leurs rivalités", au numéro 19, "Après la grève Renault, une grande expérience dont il faut tirer les lecons", au numéro 22. Dans son numéro 24. la "Jeune Taupe" publia, in extenso, l'article de Davoust "Le crime des bagnes nazis : "Le peuple allemand est-il corespondable?", témoignage des années de camp subies par Davoust, affirmation inébranlable de ses convictions internationalistes (cf. avons cité cet article dans le présent travail. D.).

La "Jeune Taupe" avait publié les articles de Davoust sur le "Front Populaire" pour montrer qu'il n'était pas une victoire importante de la classe ouvrière de la classe ouvrière, mais qu'avec l'aide des "pivertistes" et des trotskystes, ce même "Front Populaire", n'avait été que la camisole de force du prolétariat français, qu'une étape supplémentaire de la contre-révolution mondiale, que le chien de garde de l'ordre bourgeois :

"C'est pour accroître son influence au sein de la classe ouvrière que le "parti "communiste" organisa le début des grèves avec l'aide de la "C. "G.T." en pensant bien les contrôler entièrement. Mais la dynamique du mouvement fut telle que les staliniens durent briser l'élan qu'ils avaient euxmême suscité. L'appel à l'arrêt de la grève par Thorez devait aboutir à la récupération de tous les secteurs ouvriers, même les plus combatifs. Les chiens de garde du Capital, "P.C." et "C.G." avaient bien accompli leur tâche".

"Jeune Taupe", nº 14, Mars-Avril 1977.

Pour le "P.I.C.", l' "Union Communiste" fut l'un des rares groupes à avoir eu une activité révolutionnaire entre 1933 et 1939. De plus, elle avait su évoluer elle-même, positivement et sans sectarisme, à l'épreuve des faits. Son journal, devenu revue ronéotée, était effectivement lu dans les milieux révolutionnaires en Espagne, touchant de nombreux éléments du "Parti Ouvrier d'Unification Marxiste" (P.O.U.M.) et plus encore des "Amis de Durutti" ⁶..

Dans "Chronique de la révolution espagnole" (Ed. Spartacus), Davoust permettait, aux yeux du "P.I.C." de restituer les faits dans leur déroulement. C'est pourquoi la "Jeune Taupe" présenta cette brochure, en concluant par ce qu'en disait Davoust dans sa préface :

"De ce point de vue, l'étude des journées de Mai 37 est précieuse. Quels étaient les combattants? Nous avons dans notre "Chronique" des éléments de réponse, en tout cas suffisant pour amorcer une discussion utile pour la lutte actuelle en Espagne".

"Jeune Taupe", n° 27, été 1979.

Et, de fait, depuis la mort de Franco les travailleurs se battaient en Espagne contre une nouvelle démocratie de forme

Davoust étant très lié avec Marie-Louise Bernéri, la fille de l'anarchiste italien odieusement assassiné par les séides de la Guépéou en Espagne

monarchique constitutionnelle. Au-delà des Pyrénées, le niveau des luttes ouvrières était l'un des plus élevés d'Europe : nombre et durée des conflits posant directement l'auto-organisation du mouvement. Néanmoins, Davoust savait quels étaient les pièges tendus à la classe ouvrière pour dévoyer sa vigoureuse réaction : les staliniens et les syndicats pour les encadrer, les élections, excellente diversion. Et, il se demandait ce qui restait dela spontanéité révolutionnaire de R. Luxembourg. Le système hiérarchique avait tellement divisé la classe ouvrière, sans compter le conditionnement dont il parlait dans la conclusion de sa "Chronique" :

"De l'autre côté, j'ai pu voir en France en 68 et au Portugal en 75 que, même quand on gagne idéologiquement et que le mouvement de masse est énorme, on disparaît si on n'a pas de projet crédible de prise du pouvoir".

<u>Lettre à Guy Sabatier</u>, 20 novembre 1982.

Pour Davoust, les camarades du "P.I.C." devaient suivre de près la question des dettes fantastiques de tous les Etats de la planète. La réunion du "F.M.I." à Toronto, en 1982, avait posé, mais non résolu, la question du Crédit, ou plutôt des crédits bancaires et étatiques, plus le crédit pour vendre à tout prix dans tous les pays. La monnaie n'était plus qu'une fiction! Jusqu'à quand? La crise était là, plus profonde que celle des années 30, elle concernait toute la planète. Toutes les recettes (keynésiennes, néo-keynésiennes, et autres) s'avéraient impuissantes. D'où le recours à l'empirisme, au coup par coup, tels les moratoires pour les dettes, les renflouements des grandes

firmes et banques... ou bien leur démantèlement et cela dans chaque pays. La lutte de classe était là, mais défensive; la période lourde d'incertitude pour l'avenir. C'est pourquoi, pensait-il, le "P.I.C." était trop optimiste en déclarant que la situatiion était riche et féconde car les luttes restaient trop concentrées sur des objectifs classiques. Attention donc, disait-il, au poison sucré des faux espoirs.

Déplorant l'atomisation des révolutionnaires, il considéra que la scission survenue au sein du "P.I.C." en 1981 était navrante tout en comprenant les difficultés de fonctionnement.

Après la dissolution du groupe, Davoust continua de correspondre avec certains camarades à titre individuel et de façon très constante (1981-84) jusqu'à sa disparition, avec G. Sabatier.

LE REFUS DE PARVENIR

Son bureau où était installé un canapé sur lequel il allait prendre du repos était envahi de journaux, tracts, brochures, revues et périodiques, venus du monde entier. C'est là qu'il prenait connaissance d'une correspondance internationale volumineuse, à laquelle il répondait sans tarder, longuement. Comme chez tous les révolutionnaires, il écrivait beaucoup. C'était une façon de se donner de l'air. C'était une nécessité organique qui l'aidait à vieillir debout et non recroquevillé sur le passé. Il était grand lecteur de romans. Pour s'intéresser à la vie d'autres "peuples", il faut avoir des raisons particulières, comme nous autres militants internationalistes ou bien vouloir élargir son champ de connaissances, comme chez les intellectuels qui savent que la culture est universelle. Davoust avait toujours suivi

attentivement le développement de la lutte de classe dans tous les pays, et le temps lui avait manqué pour connaître à fond la littérature étrangère. Voulant être conseillé afin de lire ce qui était essentiel de connaître, il demandait aux camarades de lui envoyer des listes sélectionnant les meilleurs ouvrages des principaux écrivains du monde entier. Une fois seulement, il ressentit le désir d'écrire quelque chose qui puisse être qualifié de "littéraire". C'était en 1932-33, lorsqu'il reprit contact avec l'amie à qui il écrivait pendant son service dans la Marine. Celleci avait conservé ses lettres, ainsi que celles de quelques camarades de bord. Il était sur le point d'utiliser ce précieux matériel et ses souvenirs pour raconter ses aventures de jeune militant communiste. Puis, le temps lui manqua, comme toujours, et il dû abandonner ce beau projet; de plus, il avait la sensation de ne pouvoir dire quelque chose de vraiment intéressant et original. Qu'est-ce qui n'a pas déjà été écrit? Rares sont les œuvres qui révèlent des idées réellement nouvelles ou qui racontent, narrent, analysent des faits, des actes, humains. Telle était l'opinion qu'il exprimait plus tard.

Davoust écrivait avec une extraordinaire facilité de plume, d'une écriture dense, serrée - méticuleuse, même - d'un jet , sans ratures. (Il n'utilisait que très rarement sa machine à écrire). Il sentait ce qu'il exprimait, car il était un révolutionnaire sensible et actif. Capable d'exposer avec profondeur les théories économiques des divers penseurs socialistes, à même de discuter d'un point de vue critique de tous les problèmes soulevés par la vie de l'homme, Davoust ne posait pas, pour autant, au "théoricien". Pourtant, il aura été un des premiers, en France, à s'opposer au stalinisme, à hisser de plusieurs degrés la théorie révolutionnaire. Toute discussion avec lui savait faire le lien entre

le passé et l'avenir. Il ne voyait pas le futur social autrement que comme communisme achevé, comme maîtrise des instruments de production par des hommes libérés des chaînes du "besoin". Loin des estrades politiques, Davoust défricha, laboura et sema un coin du terrain révolutionnaire. Chaque fois qu'un ami, qu'un contact s'engageait dans la lutte sociale, il jetait un regard de satisfaction sur son œuvre, sans jamais, pour autant, se hausser du col et se pavaner comme un paon :

"L'engagement social représente beaucoup dans la vie. Outre les raisons de sensibilité et de rationalité qui poussent à cet engagement, il y a le fait que c'est donner un sens à sa vie et que cela prime sur le reste".

Lettre à R. Camoin; 1971.

La vie a le sens qu'on lui donne. Il y a toute une gamme de militants dont la vie de lutte n'est que le reflet des aspirations de la classe ouvrière en train de réaliser son devenir. Il faut développer se personnalité afin de servir au mieux la classe révolutionnaire. Il n'y a là nul héroïsme, nulle abnégation. Nous n'avons, ni les uns ni les autres, quelque mérite spécial qui nous distinguerait des autres hommes. Comme beaucoup d'autres dans le mouvement révolutionnaire, Davoust a été un cœur ardent de passion révolutionnaire; par les deux bouts de son être, il a brûlé, telle une chandelle. Dans les pires moments il fut heureux de se battre parce que cela a été le sens profond qu'il donna à sa vie. Dans l'adversité la plus implacable (Fresnes, Sashenhausen), il ne renonça jamais à cette lutte permanente.

Encore adolescent, Davoust s'était fixé comme règle de conduite "morale" lérefus de parvenir. Il savait que le grand

mouvement historique auguel il participait ne pouvait triompher que si des combattants - l'avant-garde politique - ouvraient la brèche. Un moment pris dans l'engrenage bureaucratique syndical, il sut s'en dégager à temps. Carrière?, il aurait pu tout aussi bien la faire dans le parti, le syndicat ou l' "établissement". Un refus constant de "parvenir", un dégoût des "parvenus" du mouvement ouvrier, voilà qui définit les traits fondamentaux du caractère de Davoust. Au cours de longues années, il vit de nombreux camarades mettre genoux en terre, faire des courbettes pour se vendre à l'adversaire de classe. Il portait un jugement sévère sur ceux qui utilisaient les "idées" pour se placer dans la société capitaliste. Ainsi, fut-il sans pitié pour D. Mothé, cet ouvrier "modèle" de "Socialisme ou Barbarie" devenu ponte de la "C.F.D.T." - il avait décelé en lui un Rastignac accompli. De même. il fut très sévère pour ce Chaulieu devenu Castoriadis, conseiller de l'impérialisme occidental et paladin du monde libre. Pour la fortune, le rang, la gloire - toutes ces misères que la plupart des humains ambitionnent. - il n'avait qu'indifférence. Il tenait les vanités de ce genre en médiocre estime.

L'action et la pensée de Davoust constituaient une protestation contre l'aliénation de l'homme qui lui fait perdre son être et le transforme en objet. Elles s'opposaient à la déshumanisation et la mécanisation de l'homme liées au développement démentiel de la production capitaliste. C'était le rejet absolu de toutes les "réponses" au problème de l'existence qui tenten de présenter des "solutions" en camouflant la totalité humaine ou en niant des déchirements inhérents à l'homme.

Cet homme qui avait souffert restait alerte (il travaillait en toutes saisons sur plusieurs "terrasses" de son jardin), lucide. Il

rayonnait sur ceux qui l'approchaient et il suffisait de lui annoncer son passage pour le rencontrer et partager son repas. Simple et profond, Davoust débordait de qualités humaines :

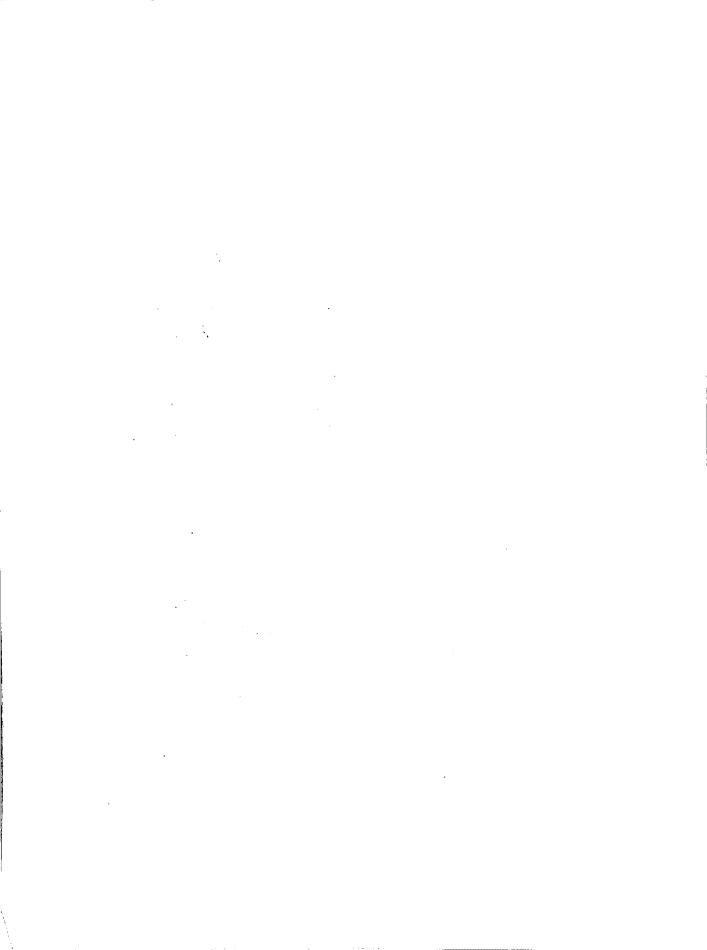
"Je lui ai lendu visite plusieurs fois à "Bergerette". Malheureusement de façon trop brève à mon goût, quelques jours au maximum! Je couchais sur place et bien sûr j'en profitais pour l'écouter parler du mouvement passé mais aussi analyser l'actualité de l'époque. Ce qui me frappait l'esprit, c'était son calme, ses facultés d'attention, son extrême camaraderie, bref sa profonde humanité".

Lettre de G. Sabatier à R. Camoin, 25 mars 1992.

Sa personnalité était sensible au plus haut point : chaleureuse sa façon toute simple de recevoir des camarades, fraternels ses propos et ses conseils. Juste en dessous de la place où il écrivait, il avait rangé les photos des êtres chers qu'il aimait. Et il ouvrait souvent ce tiroir pour se donner du cœur au ventre :

"Trop de sensibilité? On me l'a dit, mais je m'en fous. D'ailleurs c'est une denrée qui se fait rare en ces temps de cynisme et de sécheresse de cœur. A 73 ans, j'ai gardé mon cœur chaud pour mes amis et j'en suis heureux. Pas une période de ma vie qui n'ait été marquée par de solides amitiés, en toutes circonstances".

Lettre de G. Sabatier. 6 avril 1977.



POSTFACE

CHAZE RESTE VIVANT

Robert m'a demandé d'écrire quelques lignes pour accompagner son texte et c'est bien volontiers que j'ai accepté car et, même si déjà huit longues années se sont écoulées, je reste fidèle à la mémoire de Gaston Davoust dit Chazé.

Tout d'abord, malgré certaines réserves sur lesquelles ie reviendrai, je voudrais saluer l'effort accompli par Robert pour retracer l'itinéraire de l'homme et du militant révolutionnaire. Par les temps qui courent, il a su surmonter les difficultés propres à la période (fragmentation et inertie du prolétariat, atomisation des révolutionnaires, découragement et confusion...) afin de présenter les étapes d'une vie tout entière consacrée à la lutte pour en finir avec le capitalisme et pour instaurer une société sans classes grâce au communisme de conseils. Alors que les régimes capitalistes d'Etat de l'Est (faussement appelés communistes) viennent de s'effondrer avec fracas, la lecture du parcours oppositionnel de Chazé à la politique de la troisième Internationale et au bolchevisme est particulièrement vivifiante. Cela montre, en effet, que toute espérance révolutionnaire n'a jamais été enterrée sous le poids de la contre-révolution russe et qu'elle résiste au discours dominant sur la nécessité d'un consensus démocratique niant la lutte de classe. Que Robert soit avant tout remercié pour avoir aidé à cette clarification! en prouvant que les enseignements théorico-pratiques de Chazé étaient toujours vivants et opératoires par rapport à la réalité. c'était à mon avis le meilleur hommage qu'on pouvait lui rendre.

Ensuite, pour dissiper toute équivoque si besoin était, je voudrais signaler qui, lorsque Robert a entamé ce travail. c'est aussi à sa demande qui je lui ai communiqué l'ensemble de ma correspondance avec Gaston. A cet égard, les extraits cités le sont de son propre choix et si par ailleurs, le contenu de ces lettres a contribué à lui apporter des informations pour rendre compte de manière plus précise de l'histoire de la gauche communiste, j'en suis particulièrement satisfait. En effet, un seul souci m'a guidé dans cette transmission de courrier : aider à l'esprit de restitution d'une existence chargée de sens positif pour le combat révolutionnaire et l'avenir de l'humanité. Loin de moi. l'idée de la recherche d'un quelconque vedettariat au-delà de certains paragraphes à tonalité personnelle, les lettres de Gaston étaient en fait adressées à un groupe (il savait pertinemment que nous faisions une lecture collective très attendue des passages politiques de sa correspondance). D'autres camarades lui écrivirent et il leur répondit également de la même façon : individuellement, tout en sachant qu'ils en feraient écho! Je fus simplement celui qui entretint la relation la plus régulière avec lui. Cet esprit de restitution doit être ouvert : finie la guéguerre débile des sectes, il n'est pas question de capter un héritage, d'enrôler Chazé dans un groupe plutôt que dans un autre, son apport humain échappe à toute tentative de récupération. Ce qui compte c'est sa fidélité à la lutte du prolétariat et sa contribution à un mouvement révolutionnaire ayant rompu autant avec la socialdémocratie qu'avec le léninisme.

Abordons maintenant les réserves que j'évoquais au début. A propos justement de la polémique groupusculaire qui sévissait dans les années de contre révolution, il me semble que Robert accorde trop d'importance aux querelles fractionnelles. Or

Chazé les qualifiaient de "byzantines" et leur reprochait "d'avoir usé et dégoûté nombre de militants sincères, et notamment des camarades ouvriers", comme il le fait remarquer à la page 77. Mieux aurait valu développer davantage les épisodes cruciaux de la lutte de classe qui lui ont permis de faire évoluer sa réflexion théorique à travers un cadre orgamisationnel ou sur un plan individuel. Je pense aussi que dans la construction de son texte, Robert est tombé dans le travers d'ériger l'itinéraire de Gaston depuis l'enfance en une sorte d'exemplarité "mythique". Un style moins distancié de façon objetctiviste mais au contraire soulignant beaucoup plus les démarches humaines dans le processus de prise de conscience aurait été préférable. Sans prétendre résoudre tous les problèmes inhérents à un tel travail de biographie politique, cela pouvait néanmoins éviter le risque du discours édifiant dans lequel étaient passés maîtres les bolcheviks à propos des "héros prolétariens" (je me réfère par exemple à l'article de Karl Radek en mémoire de Léo Jogiches).

Pour terminer, je dirai qu'il est regrettable que Gaston ait disparu sans pouvoir mener à bien un projet qui lui tenait à cœur; rédiger une "histoire de l'Union Communiste" sur le même modèle que la "chronique de la Révolution espagnole".

Il me parla souvent de ce projet et me communiqua le plan détaillé qu'il aimerait suivre à l'aide des articles parus dans "L'Internationale". De temps à autre, je lui demandai des nouvelles concernant la mise en oeuvre du travail en faisant valoir le besoin des jeunes générations de connaître les expériences révolutionnaires du passé. Modeste, il répondait sur un mode réaliste, expliquant que la jeunesse devait surtout réfléchir sur la situation présente et les moyens de lutter

efficacement contre le capitalisme...Les mois (les années) passèrent et il ne trouva pas le temps de réaliser le but qu'il s'était fixé. Mais, il faut savoir qui même dans un coin retiré comme Bergerette, les journées de Gaston étaient courtes car bien remplies avec l'entretien du jardin qui fournissait fruits et légumes, les tâches ménagères, la lecture régulière des journaux et revues, la continuité d'une correspondance en particulier internationale qui lui était très chère car elle lui permettait de rester en contact avec la réalité sociale par l'intermédiaire d'un grand nombre de camarades et ami(e) s,...

G. Sabatier, avril 1992

Il a été tiré de cet ouvrage 35 exemplaires, hors commerce, dans les Ateliers CARAMANOS

mprimerie CARAMANOS Juillet 1992 VINCENNES